

CHAPITRE IX

COMMENT LE SEIGNEUR SE COMMUNIQUE A L'ÂME PAR VISION IMAGINAIRE. QU'IL NE FAUT NULLEMENT DÉSIRER DE MARCHER PAR CETTE VOIE, ET POUR QUELLES RAISONS. CE QUI EN EST DIT SERA D'UNE GRANDE UTILITÉ.

SOMMAIRE. — Comparaison destinée à faire comprendre de quelle manière Jésus-Christ se découvre à l'âme en son humanité. — Lumière dans laquelle il se montre. — Saint effroi que sa vue inspire. — Certitude qui reste à l'âme de la vérité de la vision. — Avantages qu'elle en retire. — Motifs pour lesquels on ne doit ni désirer ni demander ces sortes de faveurs. — Détachement où l'âme doit se tenir à l'égard des délices spirituelles.

Venons maintenant aux visions imaginaires. On dit que le démon peut plus facilement y mettre du sien que dans les précédentes, et il doit en être ainsi. Cependant, quand elles viennent de Notre-Seigneur, elles me semblent sous un certain rapport plus profitables, parce qu'elles sont plus en harmonie avec notre nature; j'excepte pourtant celles que Dieu accorde dans la dernière Demeure, parce qu'il n'y en a point qui en approchent.

La vision de Notre-Seigneur, dont je vous ai parlé au chapitre précédent, peut être représentée ainsi. Nous avons, dans une cassette d'or, une pierre précieuse d'une immense valeur et douée, en outre, de propriétés admirables. Nous sommes parfaitement sûrs qu'elle est là, bien que nous ne l'ayons jamais vue, et nous expérimentons sa vertu quand nous la

portons sur nous. Quoiqu'elle nous soit toujours restée cachée, nous en faisons grand cas, parce qu'elle nous a délivrés de plusieurs maladies qu'elle a la propriété de guérir. Cependant, nous n'osons la regarder ni ouvrir la cassette qui la renferme. D'ailleurs, nous ne le pourrions pas : le secret qui permet de l'ouvrir n'est connu que du maître du joyau, qui, tout en nous le prêtant pour notre utilité, a gardé la clef de la cassette, parce qu'elle reste sa propriété. Il l'ouvrira quand il lui plaira de nous montrer la pierre; il nous la reprendra même lorsqu'il le trouvera bon, et de fait il en agit ainsi.

Poursuivons maintenant la comparaison. Quelquefois il plait au maître de la cassette de l'ouvrir soudain, pour la satisfaction de celui auquel il l'a prêtée. Evidemment, ce dernier éprouvera ensuite une joie très vive au souvenir du merveilleux éclat de la pierre, et son aspect demeurera gravé dans sa mémoire. C'est précisément ce qui arrive dans les visions dont je parle. Notre-Seigneur veut-il favoriser tout particulièrement une âme, il lui découvre clairement sa sainte Humanité sous la forme qu'il juge à propos, se montrant tel qu'il était quand il vivait dans le monde, ou bien après sa résurrection. Quoique la vision ait la rapidité de l'éclair, cette glorieuse image demeure tellement empreinte dans l'imagination, qu'à mon avis elle ne pourra s'en effacer jusqu'au jour où cette sainte Humanité se montrera à découvert, pour se laisser posséder sans fin. Bien que je me serve du terme d'image, il faut savoir que cette image ne fait nullement l'effet d'un tableau. A celui qui la voit, elle paraît véritablement vivante. Quelquefois, elle parle à l'âme et lui découvre même de grands secrets. Mais, sachez-le bien, cette appa-

rition se prolonge-t-elle un certain temps, il n'est pas plus possible d'y attacher ses regards que de les fixer sur le soleil; aussi la vue en est-elle toujours fort rapide. Ce n'est pas cependant que son éclat fatigue la vue intérieure, comme le soleil fatigue la vue corporelle. Je dis la vue intérieure, car ici c'est elle qui perçoit tout. Quant aux visions qui se perçoivent par les yeux du corps, je ne saurais rien en dire, parce que cette personne, dont je puis parler en si complète connaissance de cause, n'en a jamais eu de semblables, et qu'il est difficile de donner une notion exacte de ce dont on n'a pas l'expérience.

La splendeur de Celui qui se montre alors est comme une lumière infuse, semblable à celle du soleil s'il était couvert d'un voile aussi transparent que le diamant, supposé que pareil voile pût exister. Son vêtement ressemble à de la batiste. Lorsque Dieu accorde semblable vision à une âme, elle entre presque toujours en extase, parce que sa bassesse ne peut supporter une vue qui inspire tant d'effroi. Ce n'est pas sans motif que je parle d'effroi. Sans doute, l'objet qui se présente aux regards est d'une beauté ravissante et qui dépasse tout ce que l'imagination en mille années, ou l'entendement avec tous ses efforts, pourrait se représenter, et cependant sa présence porte avec elle une majesté si souveraine, que l'âme est saisie de frayeur.

Certes, il n'y a pas lieu de demander ici comment elle peut savoir, sans que personne le lui ait dit, qui est Celui qui se découvre à elle : il se fait suffisamment connaître comme le Maître du ciel et de la terre. Pour les rois d'ici-bas, rien de tel. Qu'ils paraissent sans leur suite, et que l'on ne déclare point qui ils sont, on en fera bien peu de cas.

O Seigneur! Que les chrétiens vous connaissent mal! Et qu'il sera terrible, ce dernier jour où vous viendrez pour nous juger, puisque alors que vous venez traiter familièrement avec votre épouse, votre vue inspire tant d'effroi! Que sera-ce, ô mes filles, quand d'une voix sévère, il fera retentir ces paroles : *Allez, les maudits de mon Père* (1).

Puisse la grâce accordée par Dieu à une âme, nous graver cette pensée dans l'esprit! Ce ne sera pas pour nous un mince avantage. Saint Jérôme, tout saint qu'il était, ne s'en séparait point. Si nous faisons de même, les souffrances qui découlent des austérités de notre règle ne nous paraîtront plus rien. Et quand elles dureraient longtemps, ce n'est toujours qu'un moment en comparaison de l'éternité. Je vous l'affirme, toute misérable que je suis, l'effroi que m'ont inspiré les tourments de l'enfer n'a jamais rien été au prix de cette pensée, qu'un jour les damnés les verront pleins de courroux, ces yeux si beaux, si doux, si cléments, de Notre-Seigneur! Cette seule pensée faisait défaillir mon cœur, et toute ma vie il en a été ainsi. Quel effroi ne doit donc pas éprouver, en y songeant, la personne qui a été favorisée des visions dont il s'agit, puisque l'émotion que ces visions lui causent la prive déjà de sentiment! C'est sans doute pour cela que le Seigneur fait alors entrer en extase. Par là, il vient en aide à la faiblesse de l'âme et lui permet de s'unir à sa grandeur, dans cette divine et très haute communication.

Quand l'âme peut considérer longtemps Celui qui se montre à elle, je ne crois pas que ce soit une vision. C'est plutôt une représentation produite par

1. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (Math., xxv, 41.)

un grand effort d'imagination, et la figure ainsi évoquée sera comme morte, en comparaison de celle dont je parle.

Il est des personnes — j'en ai connu, non pas trois ou quatre, mais un grand nombre — qui, par suite de la débilité de leur imagination ou de l'activité de leur entendement, ou je ne sais pour quel autre motif, se trouvent tellement remplies des fantômes de l'imagination, qu'elles croient voir réellement tout ce qu'elles pensent. Si elles avaient eu de vraies visions, elles reconnaîtraient à n'en pouvoir douter qu'elles sont dans l'erreur. Comme ce sont elles-mêmes qui se forment au moyen de l'imagination ce qu'elles croient voir, aucun bon effet n'est produit. Elles demeurent même beaucoup plus froides que si elles considéraient quelque dévote image. Evidemment, il n'y a de tout cela aucun cas à faire; le souvenir d'ailleurs s'en efface bien plus vite encore que celui d'un songe.

Dans les visions dont nous parlons, il en va bien autrement. Alors que l'âme est très éloignée de s'attendre à voir quelque chose, que la pensée ne lui en est même pas venue, soudain l'apparition tout entière se présente à elle, bouleversant les puissances et les sens, les remplissant de frayeur et de trouble, pour les faire jouir aussitôt après d'une paix délicieuse. De même qu'au moment où saint Paul se vit renversé par terre, il y eut dans le ciel comme un fracas de tempête (1), de même ici une violente commotion se produit dans notre monde intérieur; mais, je le répète, au bout d'un instant, tout rentre dans le calme et l'âme se trouve instruite de cer-

1. Cfr. Act., ix, 3, 4.

taines vérités si hautes, qu'elle n'a plus besoin de maître. Sans aucun effort de sa part, la vraie Sagesse lui a ouvert l'intelligence.

L'âme conserve pendant un certain temps une telle certitude que cette grâce est de Dieu, qu'on aurait beau lui affirmer le contraire, elle ne pourrait concevoir la moindre crainte d'avoir été trompée. Dans la suite, le confesseur cherche-t-il à lui en inspirer, Dieu la laisse hésiter un peu et se demander si, à cause de ses péchés, le confesseur n'aurait pas raison, et cependant elle n'arrive pas à le croire. Il en est alors comme dans les tentations contre la foi, ainsi que je l'ai dit à un autre propos (1) : le démon peut bien troubler l'âme, mais non l'empêcher de rester ferme dans sa créance. Ici, de même, plus l'âme est combattue, plus elle s'affermite dans la conviction que le démon ne pourrait l'enrichir de si grands biens. C'est du reste parfaitement exact, car le pouvoir de cet ennemi sur l'intérieur de l'âme ne va pas jusque-là. Il pourra bien offrir certaines représentations, mais ce ne sera jamais avec cette vérité, cette majesté, ces admirables effets.

Comme les confesseurs ne voient pas tout cela et que peut-être la personne favorisée de ces grâces ne saura pas l'exprimer, ils craignent, et ils en ont grand sujet : effectivement, on doit se tenir sur la réserve, attendre que le temps permette de juger de ces apparitions par leurs fruits, enfin observer soigneusement si elles laissent l'âme dans l'humilité et si elles la fortifient dans la pratique des vertus. Est-ce le démon qui agit, il se trahira promptement, et on le surprendra en mille mensonges. Un confes-

1. Au livre de la *Vie*, chap. xxv.

seur expérimenté et qui a reçu lui-même des grâces de ce genre, verra bien vite ce qu'il en est. D'après la relation même qui lui sera faite, il reconnaîtra parfaitement si l'action est de Dieu, de l'imagination ou du démon, surtout s'il a reçu de Sa Majesté le don de discerner les esprits. Avec ce don et de la doctrine, quand bien même l'expérience lui ferait défaut, il portera un jugement sûr.

Ce qui est absolument nécessaire, mes sœurs, c'est que vous soyez extrêmement franches et sincères avec votre confesseur, je ne dis pas quand vous lui déclarez vos péchés, car ceci est de toute évidence, mais quand vous lui rendez compte de votre oraison. Autrement, je ne répons pas que vous alliez droit, ni que ce soit Dieu qui vous enseigne. Dieu aime beaucoup que nous agissions envers celui qui tient sa place avec autant de sincérité et de clarté qu'envers lui-même, que nous ayons le désir de lui faire connaître nos moindres pensées, et, à plus forte raison, nos actes. Lorsque vous en serez là, ne vous troublez et ne vous inquiétez nullement. Quand bien même ces visions ne seraient pas de Dieu, pourvu que vous ayez de l'humilité et une bonne conscience, elles ne vous nuiront pas. Sa Majesté sait tirer le bien du mal, et, par où le démon voulait vous faire perdre, vous gagnerez. Persuadées que c'est Dieu qui vous accorde de si grandes grâces, vous ferez tous vos efforts pour lui plaire davantage et pour avoir toujours son image présente à l'esprit.

C'est ce qui faisait dire à un grand théologien (1) que si le démon, qui est un grand peintre, lui mettait devant les yeux une image de Notre-Seigneur

1. Le père Dominique Bañez. Voir les *Fondations*, chap. VIII.

parfaitement ressemblante, il n'en serait pas fâché, parce qu'il s'en servirait pour croître en dévotion et lui ferait ainsi la guerre au moyen de ses propres malices. Et il ajoutait : qu'un peintre soit un fort méchant homme, son tableau n'en a pas moins droit à nos hommages, s'il représente Celui qui est tout notre Trésor. Aussi blâmait-il sévèrement le conseil donné par quelques-uns d'accueillir par un geste de mépris toute vision de cette nature qui viendrait s'offrir aux regards, parce que, disait-il, partout où nous voyons l'image de notre Roi, nous devons lui porter respect. Je trouve qu'il raisonnait fort juste. Si, en ce monde, un ami ne pourrait voir sans chagrin mépriser le portrait de son ami, à combien plus forte raison devons-nous révéler tout crucifix ou toute autre image de notre souverain Monarque ! Bien que je l'aie déjà dit ailleurs, je me plais à le répéter ici, car j'ai connu une personne qu'un tel conseil avait plongée dans l'affliction. Je ne sais en vérité de qui vient une pareille invention. Elle n'est propre qu'à tourmenter une pauvre âme qui, se croyant perdue si elle n'obtempère aux avis de son confesseur, ne manque pas de lui obéir en ce point. Si l'on vous donne semblable conseil, mes filles, je vous engage, moi, à ne pas le suivre, mais à représenter humblement à votre confesseur ce que je viens de dire. Pour ma part, les raisons si remplies de sagesse qui me furent alors données, m'ont laissée pleinement convaincue.

Un des grands avantages que l'âme retire de cette divine faveur est celui-ci. Lorsqu'elle pense à Notre-Seigneur, à sa vie, à sa passion, le souvenir de son visage si doux, si beau, la remplit de consolation, de même qu'ici-bas, quand nous avons vu

le visage d'une personne qui nous comble de bienfaits, nous pensons à elle avec plus de plaisir que si nous ne l'avions jamais connue. Oui, je vous l'assure, un si doux souvenir apporte une bien vive consolation et le plus grand profit. On y trouve beaucoup d'autres trésors; mais ayant déjà tant parlé des effets que produisent ces visions et devant y revenir plus loin, je ne veux ni me fatiguer ni vous fatiguer davantage. J'ai seulement une instante recommandation à vous faire. Lorsque vous saurez ou que vous entendrez dire que Dieu fait ces sortes de grâces à certaines âmes, ne lui demandez pas et ne désirez jamais qu'il vous conduise par cette voie, bien qu'elle vous paraisse excellente et qu'elle mérite effectivement toute notre estime, tout notre respect. Cela ne convient nullement, pour plusieurs raisons.

La première, parce qu'il y a un manque d'humilité à vouloir obtenir ce que l'on n'a aucunement mérité. A mon avis, quiconque forme un tel désir, montre qu'il n'est pas très bien pourvu de cette vertu. De même qu'il ne vient pas à l'idée d'un pauvre paysan de vouloir être roi, et que sa bassesse même lui fait juger la chose impossible, ainsi une âme humble est à cent lieues de prétendre à rien de semblable. Pour moi, je suis persuadée qu'en pareille disposition, on ne les recevra jamais, car, avant de les accorder, Dieu donne toujours une grande connaissance de soi-même. Et comment, avec de telles prétentions, être intimement convaincu qu'il use d'une grande miséricorde en ne nous précipitant pas dans l'enfer?

La seconde raison, c'est qu'en pareil cas, on est déjà dans l'illusion ou en grand danger d'y être,

parce qu'il suffit au démon de la moindre petite porte ouverte, pour nous jouer mille mauvais tours.

La troisième, c'est que du moment que le désir est violent, l'imagination se met de la partie. Et alors, on se figure voir ou entendre ce que l'on souhaite, de même qu'on rêve la nuit de ce qu'on a désiré et poursuivi pendant le jour.

La quatrième, c'est qu'il y a grande témérité à vouloir choisir sa voie, tandis qu'on ignore celle qui nous convient. Abandonnons au Seigneur, qui nous connaît parfaitement, le soin de nous conduire par celle qui nous est la plus avantageuse, et laissons-le accomplir en tout sa volonté.

Cinquième raison. Pensez-vous que les épreuves des personnes que le Seigneur favorise de ces grâces soient légères? Non, certes. Elles sont très grandes, au contraire, et de bien des genres. Qui vous dit que vous seriez capables de les supporter?

Sixième raison. Peut-être trouverez-vous une perte là où vous pensiez trouver un gain, comme il advint à Saül pour avoir été roi (1).

Enfin, mes sœurs, il y a bien d'autres raisons encore. Croyez-moi, le plus sûr est de ne vouloir que ce que Dieu veut. Il nous connaît mieux que nous ne nous connaissons, et il nous aime. Remettons-nous entre ses mains, afin que sa volonté s'accomplisse en nous. Si, d'une résolution inébranlable, nous nous tenons à cela, nous ne pourrons nous égarer. Et puis, remarquez bien ceci. Pour recevoir beaucoup de faveurs de ce genre, une âme ne mérite pas plus de gloire, mais elle est obligée,

1. Cfr. I Reg., xv.

tout au contraire, à servir plus parfaitement Celui dont elle reçoit davantage. L'acquisition des mérites est un bien dont le Seigneur ne nous prive jamais, et qui est toujours à notre disposition. Il y a un grand nombre d'âmes saintes qui ne savent ce que c'est que de recevoir ces grâces, et d'autres, qui ne sont pas saintes, les reçoivent. Enfin, ne vous imaginez pas que cela soit continuel; souvent, pour une seule de ces faveurs, le Seigneur envoie un grand nombre de tribulations. Au reste, l'âme ne se préoccupe pas de savoir si elles se renouvelleront, mais comment elle pourra les payer de retour.

J'avoue qu'elles sont d'un merveilleux secours pour obtenir les vertus en un haut degré de perfection, mais celui qui les acquerra péniblement par son travail, méritera bien davantage. Je connais une personne, ou plutôt deux — l'une était un homme, — qui avaient reçu de Dieu plusieurs de ces grâces. Eh bien! L'un et l'autre désiraient avec tant d'ardeur servir Sa Majesté à leurs dépens et sans toutes ces délices, ils avaient une si grande soif de souffrir, qu'ils se plaignaient à Notre-Seigneur de ce qu'il les leur accordait, et si la chose eût été en leur pouvoir, ils les auraient refusées. Je parle des délices que Dieu fait goûter dans la contemplation et non des visions elles-mêmes, car ces âmes voient trop bien le profit qu'elles en retirent et l'estime qu'on en doit faire. Il est vrai que ces désirs, autant que j'en puis juger, sont également surnaturels, et le partage d'âmes embrasées d'amour, qui brûlent de montrer à Dieu qu'elles ne sont point à la solde. Oui, je le répète, ce n'est jamais la pensée de la récompense future qui les stimule à servir Dieu : elles ne songent qu'à satis-

faire l'amour, dont le propre est d'agir toujours et de toutes les manières. Si elles le pouvaient, elles inventeraient des moyens de se consumer en lui, et, supposé que la plus grande gloire de Dieu demandât qu'elles fussent à jamais anéanties, elles y consentiraient de très grand cœur. Louange sans fin à notre Dieu, qui, en s'abaissant jusqu'à traiter avec de misérables créatures, se plaît à faire éclater sa grandeur ! Amen.

CHAPITRE X

AUTRES FAVEURS QUE DIEU ACCORDE A L'ÂME. GRAND PROFIT QU'ELLE EN RETIRE.

SOMMAIRE. — *Admirables lumières que le Seigneur communique à l'âme au moyen de certaines visions intellectuelles.* — *Vision qui lui enseigne comment toutes choses sont contenues en Dieu.* — *Cette vision nous découvre la malice du péché et la nécessité où nous sommes de pardonner à nos frères.* — *Autre vision qui montre Dieu comme suprême Vérité.* — *L'humilité n'est autre chose que marcher dans la vérité.*

Notre-Seigneur, dans ces apparitions, se communique à l'âme de bien des manières. Tantôt il choisit le temps où elle est dans l'affliction, tantôt celui où elle se trouve menacée d'une grande épreuve; quelquefois il semble que Sa Majesté veuille simplement se réjouir avec elle et la caresser. Je ne vois pas de motif de spécifier tout ceci en particulier. Mon dessein est d'indiquer seulement, autant que j'en ai reçu l'intelligence, les grâces diverses qui se rencontrent dans cette voie, afin de vous faire saisir en quoi elles consistent et quels effets elles produisent. De la sorte, nous ne prendrons pas pour visions chacune de nos imaginations. Et puis, quand il s'agira de visions réelles, les sachant possibles, vous ne vous laisserez aller ni au trouble ni au chagrin. Le démon a tout à la fois grand intérêt et grand plaisir à jeter une âme dans la désolation et l'inquiétude, parce qu'en cet état, il le voit fort

bien, elle devient incapable de s'employer tout entière à aimer et bénir Dieu.

Sa Majesté se communique encore aux âmes par d'autres voies, beaucoup plus élevées, et qui présentent moins de péril, parce que le démon ne saurait, je crois, les contrefaire ; mais il est difficile d'en donner l'idée, parce qu'elles sont très cachées. Les visions imaginaires sont plus faciles à faire connaître.

Lorsqu'il plaît au Seigneur, il arrive que l'âme, étant en oraison et entièrement à elle, entre soudain dans une suspension des puissances, durant laquelle Dieu lui découvre de grands secrets, qu'elle croit voir en Dieu même. Ce n'est pas une vision de la très sainte Humanité, et quoique j'use du terme de voir, l'âme cependant ne voit rien. Cette vision, en effet, n'est pas imaginaire, mais très intellectuelle. L'âme y connaît comment toutes choses se voient en Dieu, et comment il les renferme toutes en lui-même. Cette vue apporte de très grands avantages. Elle ne dure, il est vrai, qu'un moment, mais elle ne s'en grave pas moins bien avant dans l'âme et la couvre d'une inexprimable confusion. Voyant que c'est en Dieu, oui, en Dieu même, que nous commettons les crimes les plus énormes, elle découvre mieux la malice du péché.

Je vais essayer, pour vous le faire comprendre, de me servir d'une comparaison. Quoiqu'il n'y ait rien de plus vrai et qu'on nous l'ait dit bien des fois, nous n'y réfléchissons pas, ou nous ne voulons pas le comprendre, car évidemment, si nous le comprenions bien, il nous serait impossible, j'en suis convaincue, de pousser jusque-là notre témérité. Représentons-nous Dieu comme une demeure, un palais,

d'une grandeur et d'une beauté admirables. Ce palais, je le répète, c'est Dieu même. Eh bien ! je vous le demande, le pécheur, pour commettre ces crimes, pourra-t-il sortir de ce palais ? Non, certainement. C'est donc dans ce palais même, c'est-à-dire en Dieu, qu'ont lieu les abominations, les impuretés, les iniquités que nous commettons, nous, malheureux pécheurs. O vérité épouvantable et digne de toutes nos réflexions ! Qu'elle est utile aux pauvres ignorants comme nous, qui comprenons si peu ces choses, car si nous les comprenions, il nous serait impossible de nous porter à une audace si insensée !

Considérons, mes sœurs, l'immense miséricorde, l'immense patience de notre Dieu, qui ne nous précipite pas sur l'heure aux abîmes. Rendons-lui en les plus vives actions de grâces, et rougissons d'être sensibles après cela à ce que l'on fait, à ce que l'on dit contre nous. Y a-t-il au monde pareille iniquité ? Voir le Dieu qui nous a faits souffrir que ses créatures commettent en lui-même tant d'offenses, et, de notre côté, garder rancune pour une parole dite en notre absence et peut-être sans mauvaise intention ! O misère humaine ! Quand donc, mes filles, imiterons-nous quelque peu notre grand Dieu ? Ah ! ne nous figurons pas que nous faisons quelque chose en endurant des affronts ! Supportons-les de bon cœur et chérissions ceux qui nous les infligent. Ce Dieu de majesté a bien continué de nous aimer après que nous l'avons tant offensé ! N'est-ce pas à juste titre qu'il veut que tous pardonnent, quelles que soient les injures dont ils ont été l'objet ? Je vous le répète, mes filles, cette vision, si rapide qu'elle soit, est une faveur immense dont Notre-Seigneur gratifie l'âme, pourvu toutefois qu'elle

veille en profiter, en la gardant habituellement présente à son esprit.

Il arrive aussi que d'une manière soudaine et inexplicable, Dieu montre en lui-même une vérité qui éclipse, ce semble, toute celle qui se trouve dans les créatures, et laisse la conviction absolue que lui seul est la Vérité qui ne peut mentir. On comprend alors cette parole de David dans un psaume : *Tout homme est menteur* (1), parole qu'on pourrait entendre bien des fois sans la comprendre de cette façon. Oui, Dieu est la vérité infallible. Aussi, je me dis que Pilate faisait à Notre-Seigneur une question d'une portée immense, lorsque durant sa passion il lui demanda : *Qu'est-ce que la vérité* (2) ? Je vois aussi combien peu nous connaissons ici-bas cette suprême Vérité. Je voudrais pouvoir m'expliquer davantage, mais cela m'est impossible.

Tirons de là cet enseignement, mes sœurs, que pour nous conformer en quelque chose à notre Dieu, à notre Epoux, nous devons nous étudier sans cesse et avec le plus grand soin à marcher dans la vérité. Je ne dis pas seulement que nous devons nous abstenir du mensonge — grâce à Dieu, dans nos monastères, je le vois, on ne voudrait pour rien au monde commettre semblable faute, — mais que nous devons en toutes choses marcher dans la vérité devant Dieu et devant les hommes. Surtout, ne désirons pas être tenues pour meilleures que nous ne sommes, et, en chacune de nos œuvres, donnons à Dieu ce qui est à lui, à nous-mêmes ce qui nous appartient : en tout, mettons-

1. *Omnis homo mendax.* (Ps. cxv, 11.)

2. *Quid est veritas?* (Joan., xviii, 38.)

nous dans le vrai. De la sorte, nous ferons bien peu d'estime de ce bas monde, qui est tout entier mensonge et fausseté, et par là même ne saurait être durable.

Je me demandais un jour pourquoi Notre-Seigneur aime tant la vertu d'humilité. Tout à coup et sans réflexion, ce me semble, il me vint à l'esprit que c'est parce que Dieu est la suprême Vérité, et que l'humilité n'est autre chose que marcher dans la vérité. Oui, c'est une très grande vérité que nous n'avons rien de bon de nous-mêmes, et que la misère, le néant, sont notre partage. Quiconque ignore cela, marche dans le mensonge, et celui qui en est aussi le plus convaincu se rend plus agréable à la suprême Vérité, parce qu'il marche dans la vérité. Que Dieu, mes filles, nous accorde la grâce de ne jamais perdre cette connaissance de nous-mêmes ! Amen.

Notre-Seigneur gratifie l'âme de ces faveurs parce que, la voyant sa véritable épouse, bien résolue d'accomplir en tout sa volonté, il veut lui montrer en quoi elle pourra le faire, et aussi parce qu'il veut lui dévoiler quelque chose de ses grandeurs. Je ne vois pas de motif de m'étendre davantage. J'ai donné ces deux exemples, parce qu'ils me paraissent singulièrement profitables. Dans ces sortes de grâces, il n'y a pas à craindre, mais seulement à bénir le Seigneur de ce qu'il les accorde. A mon sens, le démon et l'imagination trouvent ici peu d'entrée et l'âme reste remplie de consolation.

CHAPITRE XI

TRANSPORTS DE DÉSIR PAR LESQUELS L'ÂME, MUE DE DIEU MÊME, ASPIRE A LE POSSÉDER. DANGER OU CES TRANSPORTS METTENT LA VIE. AVANTAGES QUE L'ÂME RETIRE DE CETTE FAVEUR QUE DIEU LUI ACCORDE.

SOMMAIRE. — *Extase de douleur où la soif de voir Dieu fait entrer l'âme. — Les peines inconcevables qu'elle endure alors la disposent à pénétrer dans la septième Demeure. — Ces peines sont comparables à celles du purgatoire et peuvent donner une idée de celles de l'enfer. — Effets qu'elles produisent sur le corps et sur l'âme. — Ce martyr, lorsqu'il atteint son plus haut degré d'intensité, met la vie en péril. — Dispositions admirables où il laisse.*

N'était-ce pas assez de toutes ces faveurs accordées à l'âme par l'Époux, pour que notre petite colombe, ou notre petit papillon — car ne pensez pas que je l'oublie — ait désormais toute satisfaction et se pose enfin où l'attend la mort ? Non, certainement. Son état, au contraire, est pire qu'auparavant. Il y a bien des années que cette âme reçoit ces grâces, et cependant elle gémit sans cesse et vit dans les larmes. Ah ! c'est que chacune de ces grâces augmente son tourment. Comme la connaissance qu'elle a des perfections de Dieu grandit de jour en jour, et que d'autre part elle se voit privée de lui et bien éloignée de le posséder encore, ses désirs vont croissant, parce que son amour augmente à mesure qu'elle découvre combien ce grand Dieu, ce souverain Maître, mérite

d'être aimé. Ces désirs s'enflammant toujours davantage, elle en vient au bout de quelques années à la peine excessive que je vais dire. Si je parle d'années, c'est qu'il en a été ainsi pour la personne dont j'ai fait mention dans cet écrit. Mais je sais très bien qu'on ne pose point de limites à Dieu : en un instant il peut élever une âme à ce qu'il y a de plus sublime dans les faveurs dont je traite. La divine Majesté peut tout ce qu'elle veut, et Elle désire faire beaucoup pour nous.

J'ai parlé de cette impatience, de ces larmes, de ces soupirs, de ces impétueux transports éprouvés par l'âme. Tout cela vient de notre amour à nous, et, bien qu'accompagné d'une sensible douleur, n'est rien en comparaison du martyr dont je vais parler. Ce n'est qu'un feu mêlé de fumée et qui peut encore se supporter, bien qu'avec peine. Mais tandis que l'âme se consume ainsi au dedans d'elle-même, voici qu'à l'occasion d'une pensée rapide qui lui traverse l'esprit, d'une parole qu'elle entend et qui lui rappelle que la mort tarde encore à venir, elle reçoit par ailleurs — d'où ? comment ? elle l'ignore — un coup terrible, ou, si l'on veut, elle se sent comme transpercée par une flèche de feu. Je ne dis pas que ce soit une flèche ; mais quoi que ce puisse être, il est clair que cela ne part point de notre nature. Ce n'est pas non plus un coup : la blessure que l'on reçoit est bien autrement aiguë ; puis, il me semble qu'elle ne se fait pas sentir à l'endroit où se sentent les douleurs d'ici-bas, mais au plus profond, au plus intime de l'âme. Là, cette foudre céleste réduit en poussière tout ce qu'elle rencontre de notre terrestre nature, et pendant qu'elle opère, l'âme est incapable d'avoir le moindre souvenir

de son être humain ; en un instant, ses puissances se trouvent si étroitement liées, qu'elles sont incapables de tout, sauf de ce qui peut accroître leur martyre.

Et ne prenez pas ceci pour une exagération, je vous en prie. Je vois au contraire qu'en toute vérité j'en dis trop peu, car ce dont il s'agit est inexprimable. Oui, répétons-le, les sens et les puissances sont réellement ravis à tout ce qui ne contribue point à faire grandir leur tourment. L'entendement conserve toute sa vivacité pour comprendre avec combien de raison l'âme s'afflige d'être séparée de Dieu ; et le Seigneur y ajoute encore, par une connaissance de lui-même très pénétrante, qui porte la douleur de l'âme à une intensité telle, qu'on en vient à jeter de grands cris. Toute patiente qu'elle est, et habituée à endurer de violentes douleurs, la personne dont je parle ne peut alors s'en défendre, parce que, je le répète, la douleur dont il s'agit réside, non dans le corps, mais dans l'intime de l'âme. Cette personne reconnut par là combien les douleurs de l'âme sont plus terribles que celles du corps. Il lui fut montré aussi que les tourments des âmes dans le purgatoire sont de la nature de celui-ci, et que leur séparation d'avec le corps ne les empêche pas de souffrir beaucoup plus qu'on ne peut souffrir en ce monde avec son corps.

J'ai vu une personne en cet état. Eh bien ! je croyais vraiment qu'elle allait expirer. Rien d'étonnant, du reste, car la vie est certainement en grand péril. Aussi, quelque bref que soit ce martyre, il laisse le corps comme disloqué : le pouls est aussi faible que si on allait rendre l'âme, ni plus ni moins. La chaleur naturelle fait défaut, et l'âme

s'embrase de telle sorte, qu'un peu plus elle verrait ses désirs accomplis. Sur le moment, on n'éprouve aucune souffrance corporelle. Et pourtant, je l'ai dit, les membres se disloquent, au point que pendant deux ou trois jours l'on n'a pas même la force d'écrire, et l'on est en proie à de vives douleurs. A mon avis, le corps en reste toujours plus faible qu'il n'était auparavant. Si au moment même on ne souffre pas, c'est que la douleur intérieure est si intense, que l'âme ne prend plus garde à son corps. Quelque chose d'analogue nous arrive dans l'ordinaire de la vie : endurons-nous en l'un de nos membres une douleur très aiguë, nous ne sentons plus guère les autres, quand elles seraient en grand nombre. Cela m'est arrivé souvent. Ici, l'on ne sent absolument rien, et l'on vous mettrait en pièces qu'on ne le sentirait pas, je pense.

Mais, me direz-vous, il y a là de l'imperfection. Pourquoi cette âme ne se conforme-t-elle pas à la volonté de Dieu, elle qui lui est si parfaitement soumise ? Je réponds que jusqu'ici elle le pouvait, et c'est ce qui lui permettait de supporter l'existence. A l'heure qu'il est, non. Elle n'est plus maîtresse de sa raison et ne peut penser à autre chose qu'au très juste motif qu'elle a de s'affliger. Séparée de son souverain Bien, pourquoi voudrait-elle vivre ? Elle éprouve le sentiment d'une solitude étrange ; nulle créature sur la terre qui soit capable de lui faire compagnie, et les habitants du ciel, sauf Celui qu'elle aime, ne le pourraient pas davantage, je crois. Que dis-je ? tout la tourmente. Elle est comme une personne suspendue en l'air : la terre ne lui offre pas de point d'appui et elle ne peut s'élever vers le ciel. Elle est consumée par la

soif, et il lui est impossible d'atteindre la source. Cette soif est intolérable : elle est telle que rien ne peut l'éteindre, si ce n'est l'eau dont Notre-Seigneur parlait à la Samaritaine (1), et d'ailleurs l'âme n'en veut pas d'autre. Mais cette eau, on la lui refuse.

Oh ! Seigneur, à quelle extrémité vous réduisez vos amants ! Et pourtant, que c'est peu de chose au prix de ce que vous leur donnez ensuite ! Il est juste, après tout, qu'un grand bien soit payé cher. Du reste, puisque cette purification doit introduire l'âme dans la septième Demeure, comme la purification du purgatoire introduit dans le ciel, ce n'est qu'une goutte d'eau comparée à l'océan. Ceci est d'autant plus vrai, qu'en endurant ce supplice, ce martyr, les plus grands, à mon avis, qui puissent exister ici-bas — la personne dont j'ai parlé en a enduré beaucoup dans son âme et dans son corps, et pour elle ils ne sont rien en comparaison, — l'âme en comprend l'incalculable valeur et s'en reconnaît entièrement indigne. Rien néanmoins n'allège sa douleur, et malgré tout, elle la souffre très volontiers et serait prête, si tel était le bon plaisir de Dieu, à la souffrir sa vie entière, ce qui en toute vérité serait, non pas mourir une fois, mais être toujours mourante.

Et maintenant, mes sœurs, jetons les yeux sur les malheureux qui sont dans l'enfer. Ils n'ont ni cette conformité à la volonté divine, ni cette joie, cette consolation que Dieu donne à l'âme, ni cette vue des avantages que leur apportera leur souffrance ; au contraire, leurs tourments vont toujours crois-

1. Cfr. Joan., iv.

sant, j'entends quant aux peines accidentelles. Si les souffrances de l'âme sont beaucoup plus terribles que celles du corps, si les tourments qu'endurent les damnés dépassent de beaucoup le martyre dont nous venons de parler, si enfin la perspective de l'éternité de leurs peines vient encore s'y joindre, que dire de ces âmes infortunées ? Et que pouvons-nous faire ou souffrir, dans une vie si courte, qui soit digne d'être mis en ligne de compte, quand il s'agit d'échapper à ces horribles, à ces éternels tourments ?

Je le répète, il est impossible de faire comprendre à quel point les souffrances de l'âme sont terribles et différentes de celles du corps. Il faut, pour s'en former une idée, en avoir fait l'épreuve. Et si le Seigneur veut bien en donner l'intelligence, c'est afin que nous reconnaissons à quel point nous lui sommes redevables de nous avoir appelées à un état de vie où nous avons l'espérance qu'il voudra bien, dans sa miséricorde, nous accorder le salut et nous pardonner nos péchés.

Revenons à notre sujet et à cette âme que nous avons laissée en proie à un si rigoureux tourment. A ce degré d'intensité, il dure peu : trois ou quatre heures tout au plus, ce me semble. S'il durait longtemps, notre faiblesse naturelle ne pourrait le supporter sans miracle. Une fois cette personne ne l'endura qu'un quart d'heure seulement, et elle en demeura brisée. Il est vrai que cette peine fondit sur elle avec tant de violence qu'elle en perdit entièrement le sentiment. C'était au milieu de la conversation, le dernier jour des fêtes de Pâques (1), lors-

1. Voir Relation XII.

qu'elle avait passé la solennité tout entière dans une telle sécheresse, qu'elle savait à peine si on la célébrait ou non. Il ne fallut qu'une seule parole sur la prolongation de cette vie. Demander alors qu'on oppose de la résistance, c'est vouloir qu'une personne plongée dans un brasier enlève à la flamme le pouvoir de la brûler.

La douleur est telle, qu'il est également impossible de la dissimuler. Les personnes présentes ne peuvent, il est vrai, être témoins de ce qui se passe dans l'intérieur de l'âme, mais elles s'aperçoivent très bien que la vie est en péril. Aussi bien, elles n'apportent à l'âme guère plus de compagnie que ne le feraient des ombres, car c'est ainsi que lui apparaissent toutes les choses d'ici-bas.

S'il vous arrivait de vous trouver en pareil état, je veux que vous sachiez comment l'infirmité de notre pauvre nature peut ici intervenir. L'âme, comme vous l'avez vu, se meurt du désir de mourir, et ce désir monte à un tel excès qu'elle semble réellement sur le point d'abandonner le corps. Alors il lui arrive quelquefois d'éprouver une véritable frayeur, et elle voudrait voir diminuer son tourment, afin de ne pas mourir. Il est manifeste que cette frayeur procède de la faiblesse naturelle; car, par ailleurs, son désir ne l'abandonne point, et même rien ne peut la délivrer du martyre qu'elle endure, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même y mette un terme. D'ordinaire, il le fait au moyen d'une grande extase ou de quelque vision, par laquelle le vrai Consolateur console et fortifie l'âme, afin qu'elle se résigne à vivre aussi longtemps qu'il le voudra.

Ce martyre est douloureux, sans doute, mais il laisse dans l'âme des effets admirables. Il lui enlève

en particulier la crainte des tribulations qui peuvent l'atteindre, parce qu'elles ne lui semblent plus rien en comparaison du tourment si rigoureux qu'elle a souffert. Voyant les grands avantages qui en sont résultés, elle serait heureuse de le souffrir souvent. Mais cela n'est pas en son pouvoir. Il lui est tout aussi impossible de se le procurer de nouveau, s'il ne plaît pas au Seigneur, que d'y résister ou de s'y soustraire lorsqu'il fond sur elle. Son mépris du monde devient beaucoup plus grand, parce qu'elle l'a constaté, rien de ce qu'il renferme n'a pu lui être de quelque secours en son tourment. Elle est beaucoup plus détachée des créatures, parce qu'elle comprend que seul le Créateur peut la consoler et la rassasier. Elle redoute bien davantage et fuit avec plus de soin l'offense de Dieu, parce qu'elle voit que s'il peut consoler, il peut aussi infliger des tortures.

Deux choses, dans ce chemin spirituel, me semblent mettre la vie en péril. D'abord, la peine dont je viens de parler — car elle met réellement en danger de mort, et en grand danger, — ensuite la joie excessive, les délices divines dont l'âme se trouve parfois inondée. Ces délices sont tellement enivrantes qu'en toute vérité l'âme succombe, et il s'en faut d'un rien, ce semble, qu'elle n'abandonne le corps. A vrai dire, ce serait pour elle un bien grand bonheur. Jugez maintenant, mes sœurs, si j'ai eu raison de dire qu'elle a besoin de courage, et si le Seigneur, au cas où vous lui demanderiez ces faveurs, ne pourrait pas vous faire la même question qu'aux fils de Zébédée : *Pouvez-vous boire mon calice* (1)?

1. *Potestis bibere calicem quem Ego bibiturus sum?* (Math., xx, 22.)

Toutes, mes sœurs, nous sommes prêtes, je crois, à répondre oui, et nous avons bien raison, car Notre-Seigneur fortifie quiconque en a besoin. Il prend en toutes choses la défense de ces âmes, il répond pour elles au milieu des persécutions et des murmures, ainsi qu'il le fit pour la Madeleine, et s'il ne le fait point par des paroles, il le fait par des œuvres. Et puis, et puis, même avant leur mort, il leur donne d'un seul coup le salaire tout entier. C'est ce que vous allez voir. Bénédiction sans fin lui soit rendue ! Que toutes les créatures chantent ses louanges ! Amen.

SEPTIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

INSIGNES FAVEURS ACCORDÉES AUX AMES LORSQU'ELLES SONT PARVENUES AUX SEPTIÈMES DEMEURES. COMMENT IL Y A, CE SEMBLE, QUELQUE DIFFÉRENCE ENTRE L'ÂME ET L'ESPRIT, BIEN QU'AU FOND. CE NE SOIT QU'UNE MÊME CHOSE. PLUSIEURS DES POINTS TRAITÉS ICI MÉRITENT ATTENTION.

SOMMAIRE. — *Les œuvres du Seigneur n'ont point de bornes. — Combien nous devons estimer notre âme, objet de ses complaisances. — Dieu habite au plus intime de l'âme en état de grâce comme dans un autre ciel. — État affreux où précipite le péché mortel. — L'âme admise à la célébration du mariage spirituel est introduite par Dieu dans sa propre Demeure. — Les trois personnes de la très sainte Trinité se découvrent à elle et continuent à la faire jouir de leur présence.*

Après tout ce qui a été dit de ce chemin spirituel, il vous semblera impossible, mes sœurs, qu'il reste encore quelque chose à dire. Et cependant, ce serait folie de le croire. La grandeur de Dieu étant sans limites, ses œuvres n'en ont pas davantage. Qui pourra raconter ses miséricordes et ses magnificences? Personne, assurément. Ne vous étonnez donc ni de ce que j'ai dit jusqu'ici, ni de ce que je pourrai dire encore : tout cela n'est qu'un point auprès de ce qu'il y aurait à dire de Dieu.

C'est une grande bonté de sa part d'avoir dévoilé

ces choses à une personne qui peut nous les faire connaître, car plus nous saurons qu'il se communique à ses créatures, et plus nous louerons sa grandeur, plus aussi nous nous attacherons à faire grand cas des âmes, qui sont à ce point l'objet de ses délices. Toutes nous avons une âme, mais nous sommes loin de lui porter l'estime que mérite une créature faite à l'image de Dieu; voilà pourquoi les profonds secrets qu'elle renferme nous demeurent cachés. Que Notre-Seigneur daigne conduire ma plume, et m'enseigner de quelle manière je dois m'y prendre pour vous faire connaître quelque chose des merveilles dont il me reste à parler, et que Dieu lui-même dévoile aux âmes qu'il introduit dans cette Demeure! Je l'en ai prié avec instance. Il sait que mon seul but est de mettre en lumière ses miséricordes, afin de faire bénir et glorifier davantage son saint nom. J'ai l'espoir qu'il m'accordera cette grâce, non pour l'amour de moi, mais à cause de vous, mes sœurs, et cela, afin que vous compreniez combien il importe de ne pas vous rendre indignes que votre Epoux célèbre avec vos âmes ce mariage spirituel, source des biens immenses dont je vais vous entretenir.

Grand Dieu! C'est en tremblant qu'une créature aussi misérable que moi aborde un sujet qu'elle mérite si peu de comprendre! Ma confusion a été grande, je le confesse en toute vérité, et je me suis demandé s'il ne valait pas mieux ne dire que quelques mots de cette dernière Demeure. Je crains qu'on ne se persuade que je la connais par expérience, et j'en éprouve une indicible honte. Sachant ce que je suis, c'est terrible pour moi, et d'autre part, il m'a semblé qu'il y avait là tentation et faiblesse. Quels

que soient donc les jugements que vous en portiez, c'est assez pour moi que Dieu soit un peu plus glorifié et un peu mieux connu. Après cela, que le monde entier s'élève contre moi, j'y consens ! D'ailleurs, je serai peut-être morte quand ces pages verront le jour. Bénédiction à Celui qui est toujours vivant et qui vivra dans tous les siècles ! Amen.

Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce qu'a souffert et de ce que souffre encore, par le désir de le posséder, cette âme qu'il a déjà prise spirituellement pour sa fiancée, il l'introduit, avant la consommation du mariage spirituel, dans sa propre demeure qui est la septième dont nous parlons. De même, en effet, que Dieu a dans le ciel son séjour, de même il a dans l'âme une résidence, où il habite seul. C'est, si vous le voulez, un second ciel. Il est très important pour nous, mes sœurs, de ne pas nous représenter notre âme comme quelque chose de ténébreux. Nous nous figurons d'ordinaire qu'il n'existe pas d'autre lumière que celle qui frappe nos regards, et notre âme étant invisible, nous nous imaginons qu'il règne au dedans de nous une sorte d'obscurité. Il en est ainsi, je le reconnais, pour les âmes qui ne sont pas en état de grâce, non que le Soleil de justice leur fasse défaut — il est en elles pour leur donner l'être, — mais parce qu'elles se trouvent incapables de recevoir sa lumière. J'ai dit, je crois, dans la première Demeure, qu'une personne reçut connaissance de la situation de ces âmes infortunées. Elle les vit comme dans une prison obscure, chargées de liens; hors d'état de produire aucune action fructueuse au point de vue du mérite, enfin aveugles et muettes. Avec combien de raison nous pouvons compatir à leur

misère, nous dire que pendant un temps nous l'avons partagée, et que le Seigneur peut les prendre, elles aussi, en pitié ! Ayons grand soin, mes sœurs, de le demander à Dieu, et ne négligeons pas de le faire.

Est-il une plus belle aumône que de prier pour ceux qui sont en péché mortel ? Elle dépasse de beaucoup celle que vous feriez dans la conjoncture que voici. Supposez que vous trouviez un pauvre chrétien les mains liées derrière le dos par une forte chaîne, attaché à un poteau, mourant de faim ; ce n'est pas qu'il manque de vivres, il en a d'exquis à ses côtés, mais il lui est impossible de les prendre pour les porter à sa bouche, et du reste il n'en a qu'un dégoût profond. Il sent qu'il va mourir, non de la mort naturelle, mais de la mort éternelle. Eh bien ! n'y aurait-il pas cruauté à se contenter de le considérer, sans lui porter la nourriture à la bouche ? Mais que diriez-vous si, à votre prière, on lui enlevait ses chaînes ? Je vous le laisse à penser. Ah ! je vous en conjure, pour l'amour de Dieu, souvenez-vous toujours dans vos prières des âmes qui sont en ce triste état.

Ce n'est pas à ces âmes que nous nous adressons maintenant, c'est à celles qui, par la miséricorde de Dieu, ont fait pénitence de leurs péchés et sont en état de grâce. Il faut nous représenter l'âme, non comme quelque chose d'étroit et d'enfermé dans un coin, mais comme tout un monde intérieur, où tiennent à l'aise ces nombreuses et ravissantes Demeures que vous avez vues. Et il est juste qu'il en soit ainsi, puisqu'au dedans d'elle il y a un séjour pour Dieu même. Lors donc que ce grand Dieu daigne accorder à une âme la grâce de ce

divin mariage, il commence à l'introduire dans sa propre demeure. Mais il veut que les choses se passent tout autrement que dans les ravissements et l'oraison d'union, où déjà il l'unissait à lui d'une certaine manière. L'âme alors ne se sentait pas appelée à entrer en son centre avec cette force qui l'y invite dans cette Demeure; elle n'était attirée qu'en sa partie supérieure. Au reste, que ce soit d'une façon ou d'une autre, cela importe peu. Toujours est-il que jusqu'ici, quand le Seigneur unissait l'âme à lui, c'était en la rendant aveugle et muette, comme saint Paul au moment de sa conversion (1).

Il lui ôtait ainsi le moyen de savoir quelle était la faveur dont elle jouissait et comment elle en jouissait. Les immenses délices dont l'âme se sentait alors inondée venaient de ce qu'elle se voyait près de son Dieu; mais au moment même où elle se trouvait unie à lui, elle n'avait plus aucune connaissance, les puissances étaient entièrement perdues.

Ici, il en va tout autrement. Il plaît alors au Dieu de bonté, qui est le nôtre, de faire tomber les écailles des yeux de l'âme (2), afin qu'elle contemple, qu'elle comprenne, mais par une voie extraordinaire, quelque chose de la faveur dont il la gratifie. Une fois qu'elle est introduite dans cette Demeure, les trois Personnes de la très sainte Trinité, dans une vision intellectuelle, se découvrent à elle par une certaine représentation de la vérité et au milieu d'un embrasement qui, semblable à une nuée resplendissante, vient droit à son esprit. Les trois divines Personnes se montrent distinctes, et, par une notion admirable qui lui est communiquée,

1. Cfr. Act., ix, 8.

2. Cfr. Act., ix, 18.

L'âme connaît d'une certitude absolue que toutes trois ne sont qu'une même substance, une même puissance, une même science et un seul Dieu. Ainsi, ce que nous croyons par la foi, l'âme, on peut le dire, le perçoit ici par la vue. Et cependant l'on ne voit rien, ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme, parce que ce n'est pas ici une vision imaginaire. Alors les Personnes divines se communiquent toutes trois à l'âme, elles lui parlent et lui découvrent le sens de ce passage de l'Évangile où Notre-Seigneur annonce qu'il viendra, avec le Père et l'Esprit-Saint, habiter dans l'âme qui l'aime et garde ses commandements (1).

O Dieu ! Quelle différence entre écouter ces paroles, les croire même, ou comprendre par la voie que je viens de dire à quel point elles sont vraies ! Cette âme est dans un étonnement qui grandit tous les jours, parce qu'il lui semble que depuis lors ces trois divines Personnes ne l'ont jamais quittée ; elle voit clairement, de la manière déjà mentionnée, qu'elles résident dans son intérieur. C'est dans la partie la plus intime d'elle-même qu'elle sent cette divine compagnie, et comme dans un abîme très profond, qu'elle ne saurait définir, faute de science.

D'après cela, vous croirez peut-être que cette âme est comme hors d'elle-même, et dans un tel transport qu'elle ne peut s'occuper de rien. C'est le contraire : elle a beaucoup plus de facilité qu'auparavant pour s'employer à tout ce qui est du service de Dieu. Les occupations viennent-elles à cesser, elle se retrouve en cette agréable compagnie. Pourvu

1. *Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diligit eum, et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* (Joan., xiv, 23.)

qu'elle ne soit pas infidèle à Dieu, jamais, à mon sens, il ne manquera de lui donner cette vue si claire de sa présence. De son côté, elle a une grande confiance que Dieu, lui ayant accordé une telle grâce, ne permettra pas qu'elle la perde, et elle a raison de le penser. Cependant, elle se comporte avec plus de circonspection que jamais, afin de ne lui déplaire en rien.

Il faut savoir que la vue de cette divine présence ne reste pas toujours aussi entière, ou, pour mieux dire, aussi claire, qu'au moment de la première manifestation et de celles que Dieu accorde encore à l'âme de temps en temps. Autrement, il serait impossible de s'occuper d'autre chose, et même de vivre parmi les humains. Mais si le degré de clarté n'est pas le même, l'âme, cependant, chaque fois qu'elle est attentive, se trouve en cette divine compagnie. Prenons une comparaison. Une personne se trouve avec plusieurs autres dans une salle bien éclairée. Voici qu'on en clôt les fenêtres : elle reste dans l'obscurité. La lumière qui lui permettait d'apercevoir ces personnes ayant disparu, elle ne les verra point jusqu'à sa réapparition, cependant elle se rend compte qu'elles sont là. On dira : Mais ne peut-elle refaire le jour, afin de les voir de nouveau ? Non, l'âme n'a pas semblable pouvoir. Pour cela, il faut qu'il plaise à Notre-Seigneur d'ouvrir la fenêtre de son entendement. C'est déjà une assez grande grâce qu'il lui fait, de ne jamais s'éloigner d'elle et de permettre qu'elle en ait une certitude si entière.

La divine Majesté semble vouloir, par cette admirable compagnie, préparer l'âme à de plus grandes choses. Il est clair, en effet, qu'elle y trou-

vera un grand secours pour s'avancer dans la perfection, et pour s'affranchir des craintes que lui inspiraient parfois, comme il a été dit, les autres faveurs divines. Cette personne trouvait en elle sur tous les points un notable progrès ; il lui semblait, en outre, qu'en dépit des peines et des affaires, l'essentiel de son âme ne se mouvait jamais de ce cabinet intérieur. En cet état, son âme lui semblait en quelque sorte divisée. S'étant vue, peu après cette grâce de Dieu, en de grandes tribulations, elle se plaignait de son âme, comme Marthe de Marie, sa sœur (1), lui reprochant parfois de jouir selon ses désirs de ce continuel repos, en la laissant aux prises avec quantité d'épreuves et d'occupations, qui lui ôtaient la possibilité d'en jouir avec elle.

Ceci vous paraîtra peut-être une extravagance, mes filles, et cependant il en va réellement de la sorte. L'âme est une, évidemment. Toutefois, ce que je viens de dire n'est pas une imagination, c'est un état fort ordinaire. Voilà pourquoi je disais plus haut que certains effets intérieurs donnent la certitude qu'il y a, sous certains rapports, une différence très réelle entre l'âme et l'esprit. Bien qu'en réalité ils ne fassent qu'un, on perçoit parfois entre eux une division si délicate, qu'il semble que l'un opère d'une manière et l'autre d'une autre, selon le goût divers qu'il plaît au Seigneur de leur communiquer. Il me semble aussi que l'âme diffère des puissances, qu'elle n'est pas avec celles-ci une seule et même chose. Au reste, il y a tant de choses dans notre fond intime, et des choses si subtiles, que ce

1. Cfr. Luc., x, 40.

serait témérité à moi d'entreprendre de les expliquer. Nous comprendrons tout cela en l'autre vie, si Dieu, par sa miséricorde, daigne nous introduire au séjour où nous aurons l'intelligence de tous ces secrets.

CHAPITRE II

SUITE DU MÊME SUJET. DIFFÉRENCE QUI EXISTE ENTRE L'UNION SPIRITUELLE ET LE MARIAGE SPIRITUEL. INGÉNIEUSES COMPARAISONS QUI FONT COMPRENDRE CETTE DIFFÉRENCE.

SOMMAIRE. — *Mariage spirituel de l'âme avec Dieu. — Vision qui précède ce divin mariage. — Paroles que Jésus-Christ adressa à la sainte avant de la prendre pour son épouse. — Autre vision extraordinairement sublime dans laquelle Dieu s'unit indissolublement une âme et la rend un même esprit avec lui. — Différence entre les fiançailles spirituelles et le mariage spirituel. — Effets que laisse ce divin mariage.*

Parlons maintenant du mariage spirituel et divin, faveur sublime, qui ne reçoit cependant pas en cette vie son parfait accomplissement, car l'âme pourrait encore s'éloigner de Dieu, et par là même, perdre un bien si précieux.

La première fois que cette grâce est accordée à l'âme, Notre-Seigneur, dans une vision imaginaire, veut bien se montrer à elle en sa très sainte Humanité, afin qu'elle connaisse et comprenne bien le don souverain qui lui est fait. Il se montre sans doute à d'autres sous une forme différente, mais à la personne dont je parle il apparut lorsqu'elle venait de communier, dans une splendeur, une beauté, une majesté admirables, tel qu'il était après sa résurrection. Il lui dit qu' « il était temps qu'elle fit de ses intérêts à lui ses intérêts propres, et qu'il prendrait soin de ce qui la concernait ». A quoi il

ajouta d'autres paroles, qu'il est plus facile de goûter que d'exprimer (1).

Vous ne verrez peut-être là rien d'extraordinaire, puisque Notre-Seigneur s'était déjà montré à cette personne de la même manière. Et cependant il y avait tant de différence, qu'elle resta hors d'elle-même et saisie d'effroi : d'abord, parce que cette vision agit sur elle-même avec beaucoup de force ; ensuite, à cause des paroles qui lui furent dites ; enfin, parce que cette vision est la seule qui se soit présentée à elle dans l'intérieur de son âme, avant la vision dont j'ai traité plus haut. Il y a, sachez-le bien, une extrême différence entre les visions dont j'ai parlé jusqu'ici et celles qui appartiennent à cette dernière Demeure ; et, entre les fiançailles spirituelles et le mariage spirituel, il y en a autant qu'entre de simples fiancés et ceux qu'unissent des liens indissolubles.

Je l'ai déjà dit, bien que je me serve de ces comparaisons faute d'en trouver de meilleures, il n'est pas plus question du corps que si l'âme en était séparée, et qu'elle ne fût qu'un pur esprit. Dans le mariage spirituel, moins encore, parce que cette mystérieuse union a lieu dans le centre le plus intime de l'âme, qui est, je pense, l'habitation de Dieu même, et où, selon moi, il pénètre sans passer par aucune porte. Si je dis qu'il n'est pas besoin de porte, c'est que, dans les autres grâces que j'ai décrites, les sens et les puissances servent en quelque sorte d'intermédiaires, et il en a même été ainsi pour cette dernière apparition de Notre-Seigneur dans son humanité. Ce qui se passe dans l'union

1. Voir Relation XXV.

du mariage spirituel est bien différent. Le Seigneur apparaît dans le centre de l'âme sans vision imaginaire, mais par une vision intellectuelle, plus délicate encore que celles dont j'ai parlé, et de la même façon qu'il apparut à ses apôtres sans passer par les portes, lorsqu'il leur dit : *Pax vobis* (1). Ce que Dieu communique alors à l'âme en un moment est un si grand secret, une faveur si sublime, et inonde l'âme de si excessives délices, que je ne sais à quoi les comparer. Je dirai seulement qu'en cet instant le Seigneur daigne lui manifester la béatitude du ciel, par un mode dont la sublimité dépasse celle de toutes les visions et de tous les goûts spirituels.

Tout ce qu'on en peut dire, c'est que l'âme, ou plutôt l'esprit de l'âme, devient, selon qu'on peut en juger, une même chose avec Dieu. Ce Dieu, qui lui aussi est esprit, voulant nous dévoiler l'amour qu'il nous porte, fait ainsi connaître à quelques personnes jusqu'où va cet amour, pour que nous exalions sa munificence. Oui, il daigne contracter avec sa créature une telle union, qu'à l'exemple de ceux que le sacrement de mariage joint d'une manière indissoluble, il ne veut plus se séparer d'elle.

Dans les fiançailles spirituelles, il n'en est pas de même : on se sépare souvent. La grâce de l'union aussi n'est point permanente. L'union est la fusion de deux objets en un, mais pourtant ces objets peuvent encore se séparer et subsister séparément. C'est une faveur qui d'ordinaire passe vite, et l'âme se trouve ensuite sans cette heureuse compagnie ; du moins elle n'en a plus le sentiment. Dans le mariage spirituel, c'est tout autre chose : l'âme demeure tou-

1. La paix soit avec vous. (Joan., xx, 21.)

jours avec son Dieu, dans le centre dont j'ai parlé.

On peut comparer l'union à deux cierges de cire, si rapprochés qu'ils ne donnent qu'une seule lumière, ou encore à la mèche, à la flamme et à la cire du cierge, qui ne font qu'un. Néanmoins, on peut séparer deux cierges l'un de l'autre, en sorte qu'ils subsistent séparément; on peut aussi diviser la mèche d'avec la cire. Ici l'on dirait l'eau du ciel qui tombe dans une rivière ou une fontaine, et se confond tellement avec elle, qu'on ne peut plus ni les diviser, ni distinguer quelle est l'eau de la rivière et quelle est l'eau du ciel. Ou bien c'est un petit ruisseau qui se jette dans la mer, et qu'il est impossible d'en séparer; ou bien encore, une grande lumière qui pénètre dans une pièce par deux fenêtres, et, quoique divisée au moment où elle y arrive, ne forme plus ensuite qu'une seule lumière.

Peut-être est-ce là ce qu'entendait saint Paul lorsqu'il disait : *Celui qui s'approche de Dieu, qui s'attache à Dieu, devient un même esprit avec lui* (1), et voulait-il parler de ce sublime mariage, qui suppose que le Seigneur s'est déjà approché de l'âme par l'union. Saint Paul dit aussi : *Mihi vivere Christus est, mori lucrum* (2). L'âme, me semble-t-il, peut maintenant se servir de ces paroles, car c'est ici que le petit papillon expire, mais avec une indicible joie, parce que Jésus-Christ est devenu sa vie.

Cette vérité est rendue plus claire encore, avec le temps, par les effets; car on reconnaît d'une manière évidente, par certaines aspirations secrètes, que c'est Dieu qui donne vie à notre âme. Et sou-

1. *Qui adhæret Domino unus spiritus est.* (I Cor., VI, 17.)

2. Jésus-Christ est ma vie et la mort m'est un gain. (Philip., I, 21.)

vent ces aspirations sont si vives, qu'elles ne peuvent laisser place au moindre doute. L'âme, tout incapable qu'elle est de les exprimer, en a le sentiment très vif. Ces aspirations sont même si puissantes, qu'elles produisent par moments des paroles de tendresse dont on ne peut se défendre, telles que celles-ci : O vie de ma vie ! ô soutien de mon être ! et d'autres de ce genre. C'est que, des mamelles divines, où Dieu sustente continuellement cette âme, s'échappent alors des ruisseaux de lait, qui réconfortent tous les habitants du château. Le Seigneur veut, ce semble, qu'ils aient leur part de la surabondante jouissance de l'âme. Il permet que de ce fleuve immense, où cette toute petite fontaine s'est perdue, jaillisse par instants un flot de cette eau céleste pour fortifier ceux qui, dans la sphère corporelle, doivent servir ces deux époux. Ainsi, de même qu'une personne qu'on plongerait soudain dans l'eau au moment où elle y sonnerait le moins, ne pourrait pas ne point le sentir, de même, et avec plus de certitude encore, l'âme perçoit les divines opérations dont je parle. Une eau ne peut jaillir à flots sans avoir sa source quelque part : ainsi l'âme comprend clairement qu'il y a en elle quelqu'un qui lance les flèches qui la transperçent, et qui donnent vie à sa nouvelle vie ; qu'il y a un soleil d'où procède cette brillante lumière qui, de son intérieur, va illuminer ses puissances. Pour elle, je le répète, elle ne quitte point son centre, et rien ne lui enlève sa paix. Celui qui la donna aux apôtres assemblés (1) est bien assez puissant pour lui en faire don à elle-même.

1. Cfr. Joan., xx, 19.

Il m'est venu en pensée que ce salut adressé par Notre-Seigneur, comme aussi la parole par laquelle il dit à la glorieuse Madeleine d'aller en paix (1), devaient opérer plus qu'ils n'expriment par le son. En nous les paroles de Dieu sont des œuvres. Sans doute, elles opéraient en ces âmes bien disposées de manière à les affranchir de tout ce qui restait encore en elles de terrestre, et ne leur laisser plus que le pur esprit, afin qu'elles fussent rendues capables de se joindre par cette céleste union à l'Esprit incréé. Et en effet, c'est chose très certaine, dès que notre âme se vide de tout ce qui est créé et s'en détache pour l'amour de Dieu, le Seigneur la remplit nécessairement de lui. C'est pour cela que Jésus-Christ notre Maître, priant un jour pour ses apôtres — je ne me souviens plus où cela se trouve, — demanda *qu'ils fussent un avec le Père et avec Lui, comme Lui-même est dans le Père et le Père est en Lui* (2). Peut-il y avoir plus grand amour que celui-là ? Et c'est de nous tous qu'il s'agit, puisque Sa Majesté dit encore : *Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croiront en moi* (3). Et enfin : *Je suis en eux* (4).

Oh ! que ces paroles sont vraies ! Comme l'âme qui, dans ce degré d'oraison, les voit réalisées en elle, les comprend bien ! Et comme nous les comprendrions nous-mêmes, si nous ne nous en rendions pas indignes ! Les paroles de Jésus-

1. Luc., vii, 50.

2. *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et Ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* (Joan., xvii, 21.)

3. *Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me.* (Joan., xvii, 20.)

4. *Ego in eis.* (Ibid., 23.)

Christ, notre Roi et notre Maître, sont infaillibles. Mais faute de nous disposer, faute d'écarter tout ce qui peut faire obstacle à cette divine lumière, nous ne nous voyons pas dans le miroir placé devant nos yeux, et où cependant notre image se trouve reproduite.

Je reviens à ce que nous disions. Le Seigneur introduit l'âme dans sa propre demeure, qui n'est autre que le centre de cette âme, et de même que le ciel empyrée, qui est le séjour de la divinité, ne se meut pas, dit-on, comme les autres cieux, de même l'âme introduite en cette Demeure n'est plus sujette aux mouvements ordinaires des sens et de l'imagination ; du moins, ils ne peuvent lui nuire ni lui ôter la paix.

J'ai l'air de dire, n'est-ce pas ? qu'une fois gratifiée d'une telle faveur, l'âme est certaine de son salut et à l'abri de toute rechute. Et cependant, telle n'est pas ma pensée ; toutes les fois que je dis que l'âme est en assurance, cela doit s'entendre : aussi longtemps que la divine Majesté la tiendra de sa main, et qu'elle-même ne l'offensera pas. Je sais du moins, à n'en pouvoir douter, que la personne en question, bien qu'arrivée à cet état et y persévérant depuis des années, ne se croit pas en assurance. Elle craint bien plus qu'auparavant de commettre la moindre offense contre Dieu, et elle a les immenses désirs de le servir dont je parlerai plus loin. Sa peine et sa confusion sont continuelles, en voyant d'un côté le peu qui est en son pouvoir, et de l'autre, l'étendue de ses obligations. Cette vue n'est pas une petite croix, c'est au contraire une très grande pénitence. Pour ce qui est des mortifications, plus elle en fait, plus elle y trouve

de plaisir. La vraie pénitence pour elle, c'est quand Dieu lui enlève la santé et les forces nécessaires pour faire pénitence. J'ai dit ailleurs la peine très vive que cette impuissance cause à l'âme ; ici, c'est bien autre chose. Tout cela provient du fond où elle a jeté ses racines. Si un arbre planté au bord des eaux courantes a plus de fraîcheur et donne plus de fruits, quoi d'étonnant que cette âme se sente pressée de si ardents désirs, alors que sa partie la plus spirituelle ne fait qu'un avec l'eau céleste dont nous avons parlé ?

Je reviens à mon sujet. Il ne faut pas croire que les puissances, les sens et les passions jouissent toujours de cette paix. L'âme, elle, n'en sort point ; mais, dans ces appartements des sens, des puissances et des passions, il ne laisse pas d'y avoir des temps de combats, de peines, de souffrances, ce qui néanmoins ne lui enlève point sa paix. Du moins, il en est ainsi d'ordinaire. Ce centre de l'âme, cet esprit de l'âme, étant chose si difficile à exprimer, et même à croire, je crains, mes sœurs, que faute de bien m'expliquer, vous ne soyez tentées de ne pas ajouter foi à mes paroles. Parler de peines, de souffrances, et dire en même temps que l'âme reste en paix, cela paraît inconciliable. Je me servirai donc d'une ou deux comparaisons : Dieu veuille qu'elles servent à me faire comprendre ! Mais quand cela ne serait point, je sais qu'en ceci je dis vrai.

Le roi est en son palais ; il a dans son royaume des guerres nombreuses et une foule d'affaires pénibles ; néanmoins il ne bouge point du lieu où il se trouve. Il en est de même de l'âme : il y a un grand tumulte dans les appartements infé-

rieurs, les bêtes venimeuses s'agitent, l'âme entend tout ce bruit; cependant, rien de tout cela ne pénètre jusqu'à elle et ne l'oblige à changer de place. Ce bruit qu'elle entend lui cause bien quelque peine, mais elle n'en est pas troublée, elle n'en perd point la paix. C'est que les passions sont déjà vaincues, et qu'elles redoutent de franchir le seuil de sa demeure, sachant bien qu'elles en sortiraient plus réprimées encore. Quelqu'un peut souffrir dans tous ses membres, et avoir la tête exempte de douleur. Parce que le corps souffre, est-ce une raison pour avoir mal à la tête ?

Je ris moi-même de ces comparaisons qui sont loin de me satisfaire, mais je n'en trouve pas d'autres. Vous en penserez ce que vous voudrez. Quant à ce que j'ai dit, il demeure vrai.

CHAPITRE III

ADMIRABLES EFFETS PRODUITS PAR CE DERNIER DEGRÉ D'ORAISON. ON FERA BIEN DE LES OBSERVER AVEC SOIN ET ATTENTION, PARCE QU'ILS DIFFÈRENT MERVEILLEUSEMENT DE CEUX QUE PRODUISENT LES ORAISONS PRÉCÉDENTES.

SOMMAIRE. — *Manifestations de la vie nouvelle où le mariage spirituel a fait entrer l'âme. — Son oubli de soi, son désir des souffrances, sa soif de la gloire de Dieu, son détachement de toutes choses. — Message d'amour que le divin Époux lui envoie, et de quelle manière elle doit y répondre. — Cette Demeure est exempte de sécheresses et de peines intérieures. — Paix profonde, silence admirable, merveilleuses délices dont on y jouit.*

Nous avons dit que notre petit papillon était mort dans une indicible joie d'avoir trouvé son repos, et que Jésus-Christ vivait en lui. Voyons maintenant quelle est cette nouvelle vie, et en quoi elle diffère de la vie propre qu'il menait auparavant, car ce sont les effets qui nous montreront s'il a réellement reçu la grâce dont il s'agit. Autant que j'en puis juger, ces effets sont les suivants.

Le premier est un oubli de soi si complet, qu'il semble véritablement que cette âme n'ait plus d'être. La transformation qui s'est opérée en elle est si grande, qu'elle ne se reconnaît plus. Elle ne songe ni au ciel qui l'attend, ni à la vie, ni à l'honneur, parce qu'elle est tout entière appliquée à procurer la gloire de Dieu. Manifestement, ces

paroles que Notre-Seigneur lui a dites : qu'il était temps qu'elle s'occupât de ses intérêts, et que lui veillerait aux siens, ont opéré ce qu'elles signifiaient (1). Aucun des événements d'ici-bas ne la préoccupe ; elle est plongée dans un oubli étrange. Encore une fois, il semble qu'elle n'existe plus, et elle voudrait n'être plus rien en aucune chose, si ce n'est qu'elle s'aperçoive pouvoir contribuer à accroître, ne fût-ce que d'un degré, la gloire et l'honneur de Dieu. Pour cela elle donnerait très volontiers sa vie. Ne vous figurez pas cependant, mes filles, qu'en cet état, malgré le tourment qu'on en éprouve, on se croie dispensée de manger et de dormir, ni de remplir toutes les obligations de son état. Il n'est question ici que des dispositions intérieures. Quant aux œuvres extérieures, il y a peu à dire ; toute la peine de cette âme est de voir que ses forces pour les accomplir sont nulles. Dès qu'une chose est en son pouvoir et qu'elle lui semble devoir glorifier Notre-Seigneur, pour rien au monde elle ne voudrait l'omettre.

Le second effet est un immense désir de souffrir ; mais ce désir ne cause plus d'inquiétude comme auparavant. Telle est l'ardeur avec laquelle ces âmes souhaitent que la volonté de Dieu s'accomplisse en elles, qu'elles sont satisfaites de tout ce qu'il ordonne : s'il veut qu'elles souffrent, fort bien ; s'il ne le veut pas, elles ne s'en désolent plus. Sont-elles en butte à la persécution, elles en ressentent intérieurement la joie la plus vive, et gardent une paix beaucoup plus profonde que dans les états précédents. Elles n'ont pas le

1. Voir Relation XXV.

moindre ressentiment contre ceux qui leur font du mal ou voudraient leur en faire. Que dis-je ? Elles les aiment d'une affection spéciale. Si elles les voient sous le poids d'une épreuve, elles en sont tendrement touchées et n'épargneraient aucun effort pour les en délivrer. Elles les recommandent à Dieu de tout leur cœur, et se priveraient très volontiers en leur faveur d'une partie des grâces qu'elles reçoivent de Sa Majesté, pour que Notre-Seigneur ne fût pas offensé par eux.

Mais voici ce qui me surprend le plus. Vous avez vu les tourments et les désolations que causait à ces âmes le désir de mourir pour aller jouir de Notre-Seigneur. Maintenant elles ont une telle soif de le servir, de lui faire donner des louanges, de travailler, si elles le pouvaient, à l'avancement spirituel de quelques âmes, que non seulement elles ne souhaitent pas la mort, mais elles désirent vivre de longues années au milieu des plus sensibles épreuves, afin que le Seigneur en soit tant soit peu glorifié. Fussent-elles assurées qu'à leur sortie du corps elles iront jouir de Dieu, elles n'en seraient pas touchées. Songer à la béatitude des saints ne les émeut pas davantage, elle ne fait pas alors l'objet de leurs désirs. Leur béatitude, elles la trouvent à venir en aide au Crucifié, surtout lorsqu'elles voient à quel point on l'offense, et combien sont rares ceux qui cherchent véritablement sa gloire, dans un entier détachement de tout le reste.

Quelquefois, il est vrai, perdant tout cela de vue, elles sont de nouveau saisies des plus tendres désirs de posséder Dieu et de quitter l'exil, surtout lorsqu'elles considèrent le peu qu'elles font pour lui ; mais elles rentrent aussitôt dans leur première

disposition. Voyant qu'elles jouissent sans cesse de sa présence, elles se contentent de ce bonheur, et offrent à Sa Majesté l'acceptation de la vie comme le sacrifice le plus coûteux qu'elles puissent lui présenter. La mort ne leur inspire aucun effroi, elles l'envisagent comme un suave ravissement. Celui qui allumait en elles des désirs accompagnés d'un tourment si extrême, les remplace par ceux dont j'ai parlé. Louange et bénédiction sans fin lui soient rendues !

Pour tout dire, elles n'ont plus d'attrait, ces âmes, pour les consolations ; les goûts spirituels ne les attirent plus, parce qu'elles jouissent de la présence du Seigneur lui-même, et que Sa Majesté vit désormais en elles. Or, la vie de Notre-Seigneur, nous le savons, n'a été qu'un martyre continu, et il fait en sorte que la nôtre porte le même caractère, du moins par les désirs, car, pour le reste, il ménage notre faiblesse. Ce qui n'empêche pas qu'il ne nous communique sa propre force, quand il le juge nécessaire.

De telles âmes vivent dans un grand détachement de toutes choses ; leur attrait constant est d'être seules, ou de travailler à l'avancement spirituel du prochain. Elles n'ont ni sécheresses ni peines intérieures, mais, toujours tendrement occupées de Notre-Seigneur, elles voudraient ne jamais cesser de lui donner des louanges. Lorsque leur attention se relâche, lui-même les réveille de la manière que j'ai indiquée. Il est de toute évidence que cette impulsion — je ne sais quel autre nom lui donner — procède de l'intérieur de l'âme, comme il a été dit à propos des transports. Seulement ici la chose se passe avec une extrême dou-

ceur. D'autre part aussi, il est certain que cette impulsion ne procède ni de l'intelligence ni de la mémoire, ni de rien à quoi l'âme prête le moindre concours. Et ce phénomène est si fréquent, si ordinaire, qu'on a eu toute facilité de l'observer avec attention. De même qu'un feu, à quelque degré qu'il porte son ardeur, ne dirige jamais sa flamme vers le bas, mais la lance toujours en haut, de même ce mouvement intérieur part très manifestement du centre de l'âme, pour aller ensuite réveiller les puissances.

Vraiment, quand cette voie de l'oraison ne nous apporterait d'autre avantage que celui de connaître le soin tout particulier que Dieu veut bien prendre de se communiquer à nous, et comment il nous prie — car c'est bien cela — de demeurer avec lui, toutes les peines qu'on y endure seraient largement compensées par ces touches de son amour, à la fois si suaves et si pénétrantes. Vous les avez sans doute déjà ressenties, mes sœurs, car dès qu'on est arrivé à l'oraison d'union, le Seigneur prend le soin de réveiller ainsi notre âme, pourvu que de notre côté nous ayons celui d'observer ses commandements. Lorsque vous les ressentirez, dites-vous bien qu'elles partent de cette demeure intérieure que Dieu habite au dedans de nos âmes, et rendez-lui-en de grandes actions de grâces. Nul doute, en effet, que ce message, ce billet écrit avec tant d'amour, ne vienne de lui; et il veut que vous seules en connaissiez l'écriture, que vous seules sachiez la demande qu'il renferme (1). Surtout ne manquez

1. Le passage suivant, jusqu'à la fin de l'alinéa, avait été écrit par la sainte sur un papier supplémentaire, aujourd'hui disparu. Nous donnons ce passage d'après l'édition princeps.

pas, si occupées que vous soyez extérieurement, fussiez-vous même en conversation avec plusieurs personnes, de répondre à ce message de Sa Majesté. Bien souvent, en effet, ce sera en public que Notre-Seigneur vous accordera cette faveur secrète. La réponse, devant être tout intérieure, est bien facile à faire ; elle consistera à produire un acte d'amour, ou à dire comme saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1) ? Notre-Seigneur vous enseignera lui-même très clairement de quelle manière vous pouvez lui être agréable. C'est un temps propice, car le divin Maître semble alors prêter l'oreille à notre voix, et presque toujours cette touche si délicate dispose l'âme à lui répondre d'une volonté généreuse.

Ce qui distingue cette Demeure, c'est, encore une fois, qu'il ne s'y rencontre presque jamais de sécheresse, ni de ces troubles intérieurs qui se produisent à certains moments dans toutes les autres. L'âme y est presque toujours dans le repos, elle n'a aucune crainte que le démon contrefasse une grâce si élevée, tant est inébranlable sa conviction que Dieu en est l'auteur. Cela vient, je le répète, de ce que les sens et les puissances n'ont ici rien à voir. Sa Majesté s'est dévoilée à cette âme et l'a introduite dans sa propre demeure, où, à mon sens, le démon n'oserait pénétrer. Aussi bien, le Seigneur ne le lui permettrait pas : d'ailleurs, à toutes les grâces qu'elle reçoit ici, l'âme ne prête d'autre concours que celui d'un abandon total à Dieu.

C'est au milieu d'une telle paix et d'un si profond silence que le Seigneur enrichit et enseigne alors

1. *Domine, quid me vis facere?* (Act., ix, 6.)

cette âme, que cela me fait songer à la construction du temple de Salomon, où l'on ne devait pas entendre le moindre bruit (1). De même, en ce temple de Dieu, en cette demeure qui est sienne, Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans un très profond silence. L'entendement n'a ni mouvement ni recherche à faire. Le Maître qui l'a créé veut bien le mettre en repos, et lui permettre de considérer, comme par une petite fente, ce qui se passe. Par moments, il est vrai, cette vue lui est ôtée, et il ne lui est plus permis de regarder. Du reste, l'intervalle est fort court, car, selon moi, les puissances ici ne sont point suspendues, seulement elles n'agissent point et sont comme saisies d'étonnement.

Mais voici ce qui m'étonne. Une fois arrivée là, l'âme n'a plus de ravissements, ou, si elle en a, ce qui est très rare, ce ne sont plus de ces enlèvements et de ces vols d'esprit, comme ceux dont j'ai parlé. En outre, cela ne lui arrive presque jamais en public, chose qui lui était fort ordinaire. Les objets même les plus capables d'exciter sa dévotion ne produisent plus en elle pareil effet, tandis qu'auparavant il suffisait pour cela de la vue d'une dévote image, des premières paroles d'un sermon, du son d'un instrument de musique. Le pauvre petit papillon vivait en telle anxiété, que tout, en quelque sorte, l'effrayait et lui faisait prendre son vol. Soit qu'il ait trouvé son repos, soit que l'âme, ayant vu tant de merveilles dans cette dernière Demeure, ne s'étonne plus de rien, soit qu'elle ait perdu le sentiment de sa solitude depuis qu'elle jouit d'une

1. Cfr. III Reg., vi, 7.

si divine compagnie, soit pour quelque autre cause que j'ignore, toujours est-il, mes sœurs, que du moment où le Seigneur lui découvre les merveilles de cette Demeure et lui en ouvre l'entrée, elle perd cette grande faiblesse qui lui était si pénible, et dont rien n'avait pu la délivrer. Peut-être cela vient-il de ce que le Seigneur l'a fortifiée, dilatée et rendue capable de ses opérations. Peut-être aussi voulait-il auparavant rendre publiques les grâces dont il la favorisait en secret, et cela pour des fins connues de lui, car ces jugements dépassent tout ce que notre esprit peut concevoir ici-bas.

Tels sont, avec ceux que nous avons dit procéder du bon esprit dans les degrés d'oraison précédents, les effets que Dieu opère en l'âme lorsqu'il l'unit à lui par ce baiser que demandait l'Épouse. A mon sens, c'est ici que cette faveur qu'elle sollicitait lui est accordée (1). C'est ici que cette biche blessée étanche sa soif dans les eaux courantes. C'est ici qu'elle est comblée de délices dans le tabernacle de Dieu (2). C'est ici que la colombe envoyée par Noé pour voir si la tempête avait pris fin, trouve le rameau d'olivier, en signe qu'elle a rencontré la terre ferme au milieu du déluge et des tempêtes de ce monde (3).

O Jésus ! Que n'ai-je l'intelligence de tant de passages de l'Écriture, qui nous décriraient sans doute cette paix de l'âme ! O mon Dieu ! Vous qui voyez combien cette paix nous est avantageuse,

1. Cfr. Cant., 1, 1.

2. *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis, et ipsi populus ejus erunt, et Ipse Deus cum eis erit eorum Deus.* (Apoc., xxi, 3.)

3. Cfr. Gen., viii, 8, 9.

donnez aux chrétiens la volonté de la rechercher, et conservez-la par votre miséricorde à ceux qui l'ont reçue de vous, car enfin, en attendant le jour où vous leur accorderez la paix véritable, et où vous les conduirez dans le séjour où rien ne peut la détruire, il nous faudra toujours vivre dans la crainte. J'appelle la paix du ciel *la véritable*, non que celle dont je parlais tout à l'heure ne le soit pas, mais parce que si nous venions à nous éloigner de Dieu, la guerre pourrait recommencer.

Que doit-il se passer dans ces âmes, je vous le demande, à la pensée qu'elles pourraient se voir privées d'un si grand bien ? Elles se sentent excitées à redoubler de vigilance et à tirer des forces de leur faiblesse, pour ne point perdre par leur faute une seule occasion de se rendre plus agréables à Dieu. Plus elles se voient favorisées de Sa Majesté, plus elles s'effraient, plus elles se défient d'elles-mêmes ; et comme ses grandeurs leur ont fait mieux connaître leurs misères, mieux révélé aussi la gravité de leurs offenses, il leur arrive souvent de n'oser, comme le publicain, lever seulement les yeux (1). D'autres fois elles appellent la fin de leur vie, afin de se voir en sûreté ; mais aussitôt, l'amour qu'elles ont pour Dieu leur fait souhaiter, ainsi que je l'ai dit, de vivre encore afin de le servir, et elles s'en remettent à sa miséricorde de tout ce qui les concerne. Quelquefois aussi, la multitude des grâces reçues les tient comme anéanties ; elles tremblent qu'il ne leur arrive comme à ces vaisseaux que le poids excessif de leur charge fait couler à fond. Je vous l'affirme, mes sœurs, les croix ne manquent

1. Cfr. Luc., xviii, 13.

pas à ces âmes, mais elles ne les troublent point et ne leur enlèvent pas la paix ; elles passent promptement, semblables au flot de l'océan ou à un léger orage, et la sérénité reparait. C'est que la présence de ce Seigneur dont elles jouissent leur fait bientôt oublier tout le reste. Bénédiction et louanges sans fin lui soient rendues par toutes ses créatures ! Amen.

CHAPITRE IV

CONCLUSION. QUEL EST LE BUT QUE SE PROPOSE NOTRE-SEIGNEUR EN ACCORDANT A UNE AME DE SI GRANDES FAVEURS. COMBIEN IL EST NÉCESSAIRE QUE MARTHE ET MARIE S'UNISSENT ENSEMBLE. CE QUI EN EST DIT SERA D'UNE GRANDE UTILITÉ.

SOMMAIRE. — *Les effets de ce divin mariage ne sont pas permanents. — Dieu, en accordant ces grâces, a pour but de rendre l'âme capable de porter de grandes souffrances. — Le mariage spirituel est destiné à produire des œuvres pour la gloire de Dieu. — Ce que c'est qu'être vraiment spirituel. — L'âme arrivée à la septième Demeure participe à la force de Dieu. — Combats qu'elle livre au corps. — Elle joint à la contemplation le zèle du salut des âmes. — La sainte engage ses filles à se sanctifier mutuellement par la pratique de toutes les vertus.*

Ne croyez pas, mes sœurs, que ces âmes éprouvent toujours au même degré les effets dont je viens de parler. C'est pour cela que j'ai soin, toutes les fois que j'y pense, d'ajouter qu'il en est le plus souvent ainsi. Quelquefois, en effet, Notre-Seigneur les laisse à leur état naturel. Alors il semble vraiment que tout ce qu'il y a de bêtes venimeuses aux abords et dans les demeures de ce château, se liguent pour se venger sur ces âmes du temps où elles ne peuvent les atteindre. A la vérité, cela dure peu, un jour tout au plus, ou peu davantage. Ce grand trouble, amené d'ordinaire par quelque circonstance extérieure, montre bien à quel point est avantageuse à l'âme l'excellente société dont elle

jouit, car alors même, elle reçoit du Seigneur une fermeté à toute épreuve dans son service et dans les bonnes résolutions qu'elle a prises. Elle est même, ce semble, plus inébranlable que jamais, et pas un premier mouvement, si faible soit-il, ne vient la tirer de cette disposition. Encore une fois, ce trouble est rare. Le Seigneur veut sans doute que cette âme n'oublie pas ce qu'elle est et se maintienne dans l'humilité ; il veut aussi que, comprenant mieux ce dont elle lui est redevable et la grandeur de la grâce qui lui est accordée, elle ait soin de l'en bénir.

Ne vous imaginez pas non plus que malgré ces grands désirs et cette ferme détermination de ne commettre pour rien au monde une imperfection, il n'arrive pas à ces âmes d'en commettre beaucoup, et même des péchés, non toutefois avec advertance, car le Seigneur leur donne, je crois, un secours très spécial pour s'en garantir. Je parle de péchés véniels, car pour ce qui est des mortels clairement reconnus, elles en sont préservées ; mais elles ne sont pas sûres de n'en avoir pas commis quelques-uns, dont elles ne se rendent pas compte, et ce doit être pour elles un grand tourment. Elles en éprouvent un autre à la vue des âmes qui se perdent, et bien qu'elles aient sous certains rapports une grande espérance de n'être pas de ce nombre, cependant, lorsqu'elles songent à certains personnages que l'Écriture mentionne comme ayant été favorisés de Dieu, un Salomon, par exemple, qui a eu tant de communications avec Sa Majesté (1), elles ne peuvent, je le répète, s'empêcher de craindre. Ainsi, mes sœurs,

1. Cfr. III Reg., xi.

que celle d'entre vous qui se figurerait être le plus en sûreté, soit celle qui craigne davantage. *Heureux l'homme qui craint Dieu* (1), dit David. Que Sa Majesté nous protège toujours ! Lui demander instamment cette grâce, afin de ne point l'offenser, c'est la meilleure assurance que nous puissions avoir. Louange éternelle lui soit rendue ! Amen.

Je crois utile de vous dire, mes sœurs, dans quel but le Seigneur accorde à certaines âmes de si grandes grâces. Déjà, si vous y avez pris garde, vous l'avez compris aux effets qu'elles produisent. Je veux néanmoins vous le répéter ici, de crainte que l'une de vous ne vienne à s'imaginer que le dessein de Dieu soit uniquement de leur faire goûter ses caresses. Ce serait une grande erreur. Sa Majesté ne peut rien nous accorder de plus précieux qu'une vie conforme à celle de son Fils bien-aimé. Aussi, j'en suis absolument convaincue et je l'ai dit quelquefois, ces grâces sont destinées à fortifier notre faiblesse et à nous rendre capables de supporter, à l'exemple de ce divin Fils, de grandes souffrances. Ne voyons-nous pas que tous ceux qui ont approché de plus près Jésus-Christ Notre-Seigneur, sont ceux qui ont enduré de plus grandes tribulations ? Considérons celles de sa glorieuse Mère et de ses glorieux Apôtres. Où un saint Paul trouva-t-il la force de supporter des travaux si accablants ? Ah ! que nous découvrons bien en lui les effets produits par les visions et la contemplation qui viennent véritablement de Notre-Seigneur, non de l'imagination ou de l'artifice du démon ! Se cacha-t-il, par hasard, afin de jouir à l'aise des

1. *Beatus vir qui timet Dominum.* (Ps. cxi, 1.)

consolations que ces grâces lui procuraient, sans vouloir s'occuper d'autre chose ? Vous savez ce qu'il en est : il n'avait pas, autant que nous pouvons en juger, un seul jour de repos, et ses nuits même n'étaient pas exemptes de fatigues, puisqu'il les employait à gagner sa vie (1). Combien aussi j'aime à me souvenir de Notre-Seigneur apparaissant à saint Pierre, au moment où celui-ci fuyait la prison, et lui disant qu'il allait à Rome pour y être crucifié de nouveau ! Jamais je ne récite l'office de la solennité où ce fait se trouve mentionné, sans en éprouver une joie bien vive (2). Mais, dites-moi, quel effet cette faveur produisit-elle sur saint Pierre, et que fit-il ? Il alla sur-le-champ s'offrir à la mort, et certes, en pareil cas, ce n'est pas un mince bienfait du Seigneur que de trouver quelqu'un qui vous la donne.

O mes sœurs ! Comme elle met en oubli son propre repos, qu'elle fait peu de cas de l'honneur et qu'elle est loin de désirer d'être estimée quelque chose, l'âme en qui Dieu habite d'une façon si particulière ! Si elle se tient sans cesse auprès de lui, comme il est juste, sans doute elle songe peu à elle-même. Sa seule préoccupation est de lui plaire toujours davantage, de trouver des occasions, des moyens, de lui témoigner son amour. C'est là, mes filles, le but de l'oraison, et ce mariage spirituel est destiné à produire continuellement des œuvres. Les œuvres : voilà, je le répète, la véritable marque qu'il y a opération de Dieu et don de sa main. Il me servirait de peu, en effet, de me tenir profondé-

1. Cfr. I Thess., II, 9.

2. Cfr. au 29 juin, le Bréviaire carmélitain, que récitait sainte Thérèse.

ment recueillie dans la solitude, occupée à produire des actes intérieurs en la présence de Notre-Seigneur, me proposant et lui promettant de faire des merveilles pour son service, si, au sortir de là et lorsque l'occasion se présente, je fais tout le contraire. Mais j'ai mal dit en disant que cela me servirait de peu, car le temps passé avec Dieu apporte toujours un très grand profit. Si faibles que nous soyons ensuite dans l'accomplissement de nos résolutions, Notre-Seigneur nous accordera, une fois ou l'autre, la grâce d'en venir à l'effet. Peut-être même, en dépit de nos répugnances, fera-t-il à notre égard ce qu'il fait bien souvent. Témoin de la lâcheté d'une âme, il lui envoie, bien contre sa volonté, une très grande épreuve, et il l'en fait sortir victorieuse. Par là cette âme reprend cœur et s'offre à Dieu avec plus de courage.

J'ai donc simplement voulu dire que le profit est léger, si on le compare aux très grands avantages qu'on réalise quand on met les œuvres en harmonie avec les actes intérieurs et les paroles. Que celle d'entre vous qui ne peut en venir là tout d'un coup, s'efforce d'y arriver peu à peu. Si elle veut que son oraison lui profite, qu'elle travaille à vaincre sa volonté : les occasions ne vous manqueront pas à l'intérieur de vos petites retraites. Dites-vous bien que cela est plus important que je ne puis l'exprimer. Portez vos regards sur le Crucifié et tout vous deviendra facile. Alors que Notre-Seigneur nous a témoigné son amour par des œuvres et des souffrances si terribles, voudriez-vous n'avoir que des paroles pour le contenter ? Savez-vous bien ce que c'est qu'être vraiment spirituel ? C'est se faire l'esclave de Dieu, et, comme tel, porter sa marque, qui est

celle de la croix ; c'est lui abandonner tellement notre liberté, qu'il puisse nous vendre comme il a été vendu lui-même, pour le salut du monde. C'est croire qu'en nous traitant de la sorte, il ne nous fait aucun tort et nous accorde au contraire une grande faveur. Si l'on ne se détermine à cela, on n'avancera jamais beaucoup, on peut en être sûr, parce que l'humilité, je l'ai déjà dit, est le fondement de tout cet édifice, et le Seigneur ne l'élèvera jamais bien haut si l'on n'est profondément humble ; cela, dans notre intérêt même, de peur qu'il ne s'écroule entièrement.

Ainsi, mes sœurs, si vous voulez que le fondement soit inébranlable, que chacune de vous s'efforce d'être la moindre de toutes, l'esclave de toutes, qu'elle cherche sans cesse comment et en quoi elle pourra se rendre agréable et utile aux autres. Tout ce que vous ferez ainsi tournera bien plus à votre avantage qu'au leur. Vous poserez des pierres si fermes, qu'il n'y aura pas à craindre que le château s'effondre. Je le répète, il ne suffit pas que vous preniez pour base la prière et la contemplation. Si vous ne travaillez à acquérir les vertus, si vous ne vous exercez à les pratiquer, vous demeurerez toujours des naines dans la vie spirituelle. Et encore, Dieu veuille que vous vous borniez à ne pas grandir ! Car, vous le savez, ne pas croître, c'est décroître. Et, en effet, quand l'amour est véritable, je regarde comme impossible qu'il se contente de demeurer stationnaire.

Vous penserez peut-être qu'en parlant ainsi je m'adresse à ceux qui commencent, et qu'au bout d'un certain temps on peut se reposer. Je vous ai déjà dit que si ces âmes jouissent intérieurement du

repos, elles en ont beaucoup moins à l'extérieur et ne désirent pas en avoir. Et à quoi pensez-vous que tendent ces inspirations, ou pour mieux dire ces aspirations et ces messages, que l'âme envoie de son centre à ceux qui habitent la partie supérieure du château et les Demeures qui entourent celle où elle-même fait séjour? Est-ce à les inviter à dormir? Non, non, non. Du fond de sa retraite, elle leur fait même une guerre plus acharnée que lorsqu'elle souffrait avec eux; elle interdit toute oisiveté aux puissances, aux sens et à tout ce qui tient au corps. Alors, elle ne connaissait pas les immenses avantages des souffrances dont Dieu s'est servi peut-être pour l'introduire en ce lieu. De plus, la société dont elle jouit lui donne des forces tout autres qu'auparavant. Si, comme David l'assure, nous devenons saints avec les saints (1), nul doute que cette âme, devenue une même chose avec le Dieu fort par cette union souveraine d'esprit à esprit, ne participe à sa force. Comment s'étonner, après cela, que les saints aient eu celle de souffrir les tourments et la mort? Il est très certain du reste que l'âme fait part à tous les habitants du château, et au corps lui-même, de la force ainsi reçue. Souvent, ce faible corps semble devenu insensible. La vigueur qui remplit l'âme, à mesure qu'elle s'abreuve du vin de ce cellier, où son Epoux l'a introduite pour n'en plus sortir (2), rejaillit sur lui, de même que dans la vie physique la nourriture reçue par l'estomac fortifie la tête et tous les membres. Disons-le d'ailleurs, le corps est voué pour la vie à un bien triste sort, car il a beau faire, la vigueur de l'âme va toujours bien au

1. *Cum sancto, sanctus eris.* (Ps. xvii, 26.)

2. Cfr. Cant., II, 4.

delà. Aussi, quelle guerre acharnée elle lui déclare ! Et encore, tout cela lui semble comme rien. De là, les rigoureuses pénitences auxquelles se livrèrent tant de saints, et en particulier la glorieuse Madeleine qui avait toujours vécu dans les délices ; de là, ce zèle brûlant de la gloire de Dieu qui consumait notre père Elie (1) ; de là, chez saint Dominique et saint François, cette soif de gagner des âmes qui pussent ensuite chanter les louanges de Dieu. S'oubliant totalement eux-mêmes, que n'eurent-ils pas à souffrir, je vous le demande ?

C'est à cela, mes sœurs, que nous devons tendre, que nos désirs et notre oraison n'aillent pas à jouir, mais à prendre des forces pour servir Dieu ! Ne cherchons pas un chemin non frayé : nous serions sûres de nous perdre. Singulière erreur de s'imaginer obtenir de pareilles grâces du Seigneur par une autre voie que celle où il a marché lui-même, et où ont marché tous ses saints. Que cela ne nous vienne pas même à l'esprit ! Croyez-moi, pour donner l'hospitalité à notre Maître, pour le retenir chez soi, pour le bien traiter et le nourrir comme il convient, il faut que Marthe et Marie se joignent ensemble. Et comment Marie, toujours assise à ses pieds, aurait-elle pu le nourrir sans l'aide de sa sœur ? Mais savez-vous quelle est sa nourriture ? C'est que, par tous les moyens en notre pouvoir, nous gagnions des âmes, afin que ces âmes se sauvent et le louent pendant l'éternité.

Vous me ferez ici deux objections. La première, qu'au témoignage de Notre-Seigneur, Marie a choisi la meilleure part (2). Je réponds qu'elle avait déjà

1. Cfr. III Reg., XIX, 40.

2 *Maria optimam partem elegit.* (Luc., X, 42.)

rempli l'office de Marthe, en rendant au divin Maître le bon office de lui laver les pieds et de les essuyer avec ses cheveux (1). Pensez-vous que ce fût peu mortifiant pour une personne de sa qualité, d'aller ainsi par les rues, et peut-être seule — car sa ferveur l'empêchait d'y prendre garde, — d'entrer dans une maison dont elle n'avait jamais franchi le seuil, de supporter ensuite les propos malveillants du pharisien et de bien d'autres encore ? Quel changement pour une femme comme elle, aux yeux de toute la ville et de ces méchants, que sa seule affection pour le Maître qu'ils détestaient devait exciter à lui rappeler sa vie passée, à lui reprocher de vouloir faire la sainte ! Car, évidemment, elle avait sans retard changé de costume et de genre de vie. Si de nos jours on en dit autant de personnes moins célèbres, que devait-il en être pour elle ? J'ose vous l'affirmer, mes sœurs, la meilleure part ne lui est venue qu'après des peines et des mortifications extrêmes. Au reste, n'était-ce pas déjà une douleur intolérable pour elle que cette haine violente dont son Maître était l'objet ? Et que dire de toutes celles qu'elle souffrit, quelque temps après, à la mort de Notre-Seigneur ? Pour moi, je suis persuadée que si elle n'a pas terminé sa vie par le martyre, c'est qu'elle l'avait déjà souffert en voyant mourir son Maître. Que dire enfin de toutes les peines qu'elle endura le reste de sa vie, en se trouvant sans lui ? Ce devait être pour elle un terrible supplice. Par où l'on peut voir qu'elle n'était pas toujours aux pieds de Notre-Seigneur, dans les délices de la contemplation.

Vous m'objecterez, en second lieu, que le pou-

1. Cfr. Luc., VII, 37, 38.

voir et les moyens vous manquent pour gagner des âmes à Dieu. Vous vous y emploieriez, dites-vous, de très grand cœur, mais n'ayant le droit ni d'enseigner ni de prêcher comme les apôtres, que vous reste-t-il à faire ? J'ai déjà répondu à ceci diverses fois par écrit, peut-être même en ce Château. Mais comme, au milieu des bons désirs que le Seigneur vous donne, c'est une pensée qui, je crois, vous traverse l'esprit, je ne laisserai pas de le répéter en ce lieu.

J'ai dit que le démon nous inspire quelquefois des désirs sublimes, afin que, laissant de côté au service de Notre-Seigneur les choses possibles, nous nous tenions satisfaites d'avoir aspiré aux impossibles. Sans m'arrêter à tout ce que vous pouvez accomplir par le moyen de l'oraison, je vous dirai : ne visez pas à faire du bien au monde entier, contentez-vous d'en faire aux personnes dans la société desquelles vous vivez. Cette œuvre sera d'autant plus méritoire que vous êtes plus obligées de l'accomplir. Pensez-vous que ce sera peu de chose si, par votre humilité profonde, votre esprit de mortification, votre dévouement, votre tendre charité pour vos sœurs, votre amour pour Notre-Seigneur, vous les embrassez toutes de ce feu céleste et leur devenez un continuel stimulant à la vertu ? Vous ferez un très grand fruit, au contraire, et vous rendrez à Notre-Seigneur un service qui lui sera très agréable. En vous voyant réaliser ainsi ce qui dépend de vous, Sa Majesté reconnaîtra que vous feriez bien davantage si vous en aviez le pouvoir, et ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné beaucoup d'âmes. Vous direz peut-être que ce n'est pas là convertir, parce que toutes vos

sœurs sont déjà vertueuses. De quoi vous mêlez-vous ? Plus elles seront parfaites, plus leurs louanges seront agréables à Dieu, et plus leur oraison sera profitable au prochain.

Enfin, mes sœurs, et c'est par là que je termine, ne prétendons pas élever une tour sans lui donner de fondements. Le Seigneur regarde moins la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les accomplissons. Si nous faisons ce qui dépend de nous, Sa Majesté nous mettra de jour en jour à même de faire davantage. Pour cela, il nous faut ne point perdre cœur dès les premiers pas, mais pendant la courte durée de cette vie — durée moindre encore peut-être que chacune ne le pense, — offrir intérieurement et extérieurement à Notre-Seigneur le sacrifice qui est en notre pouvoir. Il l'unira, ce sacrifice, à celui qu'il offrit pour nous au Père sur la croix, et, sans regarder l'insignifiance de nos œuvres, il leur donnera la valeur méritée par notre amour.

Daigne le Seigneur, mes sœurs et mes filles, nous faire la grâce de nous trouver toutes réunies dans le séjour où nous le louerons à jamais ! Qu'il m'accorde à moi-même celle de pratiquer un peu les avis que je viens de vous donner ! Je le lui demande par les mérites de son Fils, qui vit et règne à jamais dans tous les siècles. Amen. Je le répète encore, je me sens en ce moment couverte de confusion ; aussi je vous supplie, au nom de notre Dieu, de ne pas oublier dans vos prières cette pauvre misérable.

ÉPILOGUE

JÉSUS.

Ainsi que je l'ai dit en commençant, je m'étais mise à ce travail avec une vive répugnance, mais à présent qu'il est terminé, je suis très contente de l'avoir entrepris, et je regarde comme bien employée la peine qu'il m'a coûtée, peine d'ailleurs bien légère, il faut le reconnaître. Quand je considère, mes sœurs, la rigueur de votre clôture, le peu de délassément que vous y avez et combien, dans quelques-uns de vos monastères, l'espace même vous fait défaut, il me semble que ce sera pour vous une consolation de vous récréer dans ce château intérieur où, à toute heure du jour et sans la permission des supérieurs, vous êtes libres d'entrer et de vous promener. A la vérité, vous ne pouvez par vos propres forces, si grandes qu'elles vous paraissent, pénétrer dans toutes les Demeures : c'est au maître du château de vous y introduire. Si donc vous rencontrez de sa part quelque résistance, je vous le conseille, n'essayez pas de passer outre. Vous le fâchez, si bien qu'il vous en fermerait l'entrée pour toujours. Il aime extrêmement l'humi-

lité. Si vous vous croyez indignes de pénétrer même dans la troisième Demeure, vous obtiendrez bien vite l'entrée de la cinquième. Vous pourrez même la fréquenter si assidûment et le servir si bien lui-même, qu'il vous admettra dans celle qu'il s'est réservée. De celle-là ne sortez plus, si ce n'est à l'appel de la prieure, dont ce souverain Maître veut que vous accomplissiez la volonté comme la sienne propre. Si, par son commandement, vous en restez longtemps dehors, il ne manquera pas à votre retour de vous en tenir la porte ouverte. Une fois habituées aux agréments de ce château, les choses les plus pénibles vous deviendront douces dans l'espoir d'y revenir, et personne ne peut vous empêcher de le faire.

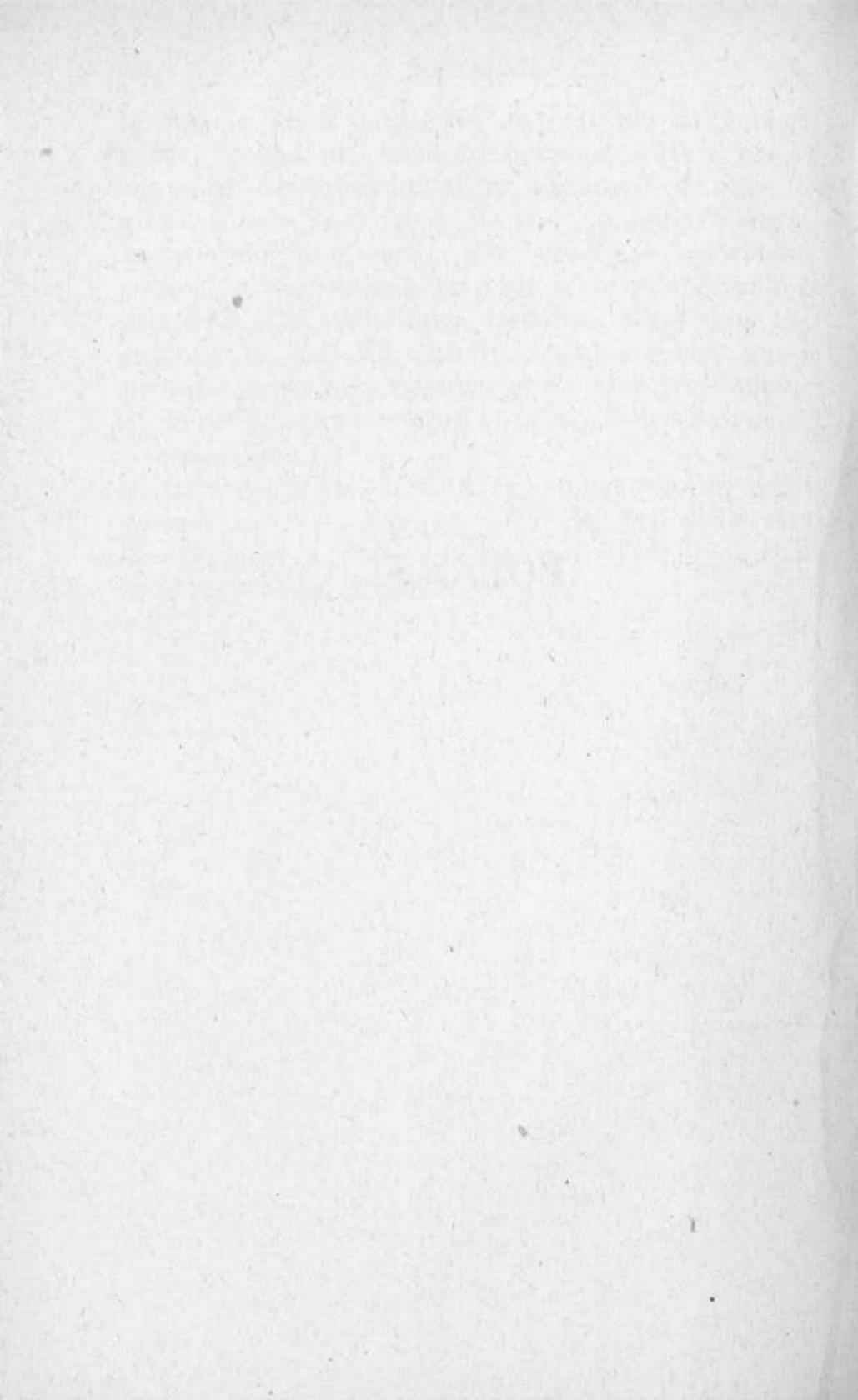
Je n'ai parlé que de sept Demeures, mais chacune d'elles en renferme un grand nombre d'autres, en bas, en haut, sur les côtés, avec de jolis jardins, des fontaines, des labyrinthes, en un mot des choses si charmantes, qu'en les voyant, vous vous fondrez en louanges envers le grand Dieu qui a créé ce château à son image et à sa ressemblance.

Si vous trouvez quelque chose de bon dans l'ordre que j'ai gardé pour vous le faire connaître, croyez fermement que c'est Notre-Seigneur qui a parlé lui-même pour votre consolation ; quant à ce qu'il y aura de défectueux, croyez que c'est moi qui l'ai dit. En retour du grand désir que j'ai de vous aider quelque peu à servir mon Seigneur et mon Dieu, je vous fais cette demande : chaque fois que vous lirez ces pages, donnez en mon nom mille louanges à Sa Majesté, demandez-lui l'exaltation de son Eglise, la lumière pour les luthériens, et pour moi, le pardon de mes péchés et la sortie du purgatoire. C'est

là que je serai peut-être, si Dieu me fait miséricorde, quand on vous donnera cet écrit à lire, à supposer toutefois qu'après l'examen de théologiens, il soit jugé digne de voir le jour. S'il présente quelque erreur, attribuez-la à mon ignorance. Je me sou mets en tout à ce qu'enseigne la sainte Eglise catholique romaine. C'est dans ces sentiments, qui sont actuellement les miens, que je proteste et promets de vivre et de mourir. Louange et bénédiction éternelles à Dieu Notre-Seigneur ! Amen. Amen.

Cet écrit a été achevé au monastère de Saint-Joseph d'Avila, l'année 1577, la veille de saint André, pour la gloire de Dieu, qui vit et règne dans tous les siècles. Amen.

POÉSIES



POÉSIES MYSTIQUES

I

Gémissements de l'âme exilée (1).

Combien sans toi triste est la vie !
O Dieu ! mon âme inassouvie,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

En ce monde, longue est la route,
Sombre sous la crainte et le doute ;
Séjour de peine, de péril,
Dans les douleurs d'un dur exil.
Attire-moi, Maître adorable !
Ici, mon âme misérable,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

Comme l'existence est lugubre,
Amère à l'excès, insalubre,
Pour l'âme qui vit loin de toi,
Sans autre étoile que sa foi !
O mon doux trésor, ma richesse !
Ma pauvre âme, dans sa détresse,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

1. Les Poésies de sainte Thérèse ne portent pas de titres, ceux que nous avons placés ici indiquent simplement les matières traitées. Nous avons groupé les Poésies se rapportant à un même sujet.

O mort bienfaisante et bénigne,
 Sois ma libératrice insigne ;
 Tes coups, pour moi, n'ont que douceur,
 En brisant un joug oppresseur.
 Bien-aimé, quel bonheur ! t'étreindre !...
 Mon âme, avide de te joindre,
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :
 Mourir !

Si l'amour terrestre convie
 A s'attacher à cette vie,
 Pour l'autre, seul l'amour divin
 S'enflamme et soupire sans fin.
 Eternel, sans toi peut-on vivre ?
 Mon âme, que ta gloire enivre,
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :
 Mourir !

Oui, notre terrestre existence
 Est douleur sans intermittence ;
 La vie exempte de tout fiel,
 Seule véritable, est au ciel.
 C'est elle, ô Dieu, que je réclame ;
 Afin de l'atteindre, mon âme,
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :
 Mourir !

Qui donc craindrait de voir dissoudre
 Ce corps que la mort met en poudre,
 Si par elle il doit acquérir
 Un immense et constant plaisir ?
 Oui, mon Dieu, t'aimer sans mesure,
 C'est le bonheur, et l'âme pure
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :
 Mourir !

Ma pauvre âme, toute froissée,
 Gémit, défaillante, angoissée;
 Hélas ! quel cœur n'est alarmé
 De l'absence du Bien-Aimé ?
 Achève, Seigneur, mon supplice ;
 Mon âme, épuisant le calice,
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :
 Mourir !

Lorsque l'hameçon le capture,
 Le poisson subit la torture
 Et se débat éperdument,
 Mais la mort finit son tourment.
 Hélas ! je souffre ainsi moi-même
 Sans toi ! Mon âme, ô Bien suprême,
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :
 Mourir !

Vainement, désirable Maître,
 Mon âme cherche à te connaître ;
 Toujours invisible à mes yeux,
 A mes désirs impétueux,
 Hélas ! tu te caches sans cesse,
 Mais la flamme de ma tendresse
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :
 Mourir !

Ah ! lorsque tu daignes encore
 Entrer dans mon cœur qui t'adore,
 Soudain, ô Dieu, mon doux Vainqueur,
 De te perdre m'étreint la peur.
 Mon âme, prise de vertige
 Et qu'une telle peine afflige,
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :
 Mourir !

Seigneur, par ta grâce infinie,
 Achève ma longue agonie,
 Soutiens ta servante en émoi,
 Qui ne soupire que vers toi ;
 Brise sa chaîne douloureuse.
 Son âme, sûre d'être heureuse,
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :
 Mourir !

Mais plutôt non, ô Maître auguste,
 Je dois fondre en pleurs ; il est juste
 D'expier mes tristes erreurs,
 Mes grands péchés, par mes douleurs.
 Ah ! puissent m'acquitter mes larmes !
 Mon âme, éprise de tes charmes,
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :
 Mourir !

II

Aspirations à la vie éternelle.

Je vis, mais sans vivre en moi-même,
 J'attends en mon brûlant désir,
 Si haute vie, ô Dieu que j'aime,
 Que je meurs de ne pas mourir !

O toute divine alliance !...
 L'amour qui m'embrase est si vif
 Que mon Dieu devient mon captif
 Et mon cœur obtient délivrance.
 Dieu mon prisonnier !... ô souffrance
 Si difficile à soutenir,
 Que je meurs de ne pas mourir !

Hélas ! bien longue est cette vie !
Combien ces exils sont amers,
Durs cette prison et ces fers
Dans lesquels l'âme est asservie !
L'attente qui me crucifie
Me fait en tel excès souffrir
Que je meurs de ne pas mourir !

Hélas ! Que la vie est amère !...
On n'y jouit pas du Seigneur.
Si l'amour est plein de douceur,
Le long espoir n'est que misère.
Otez-moi cette charge austère,
Dieu, son poids me fait défaillir,
Car je meurs de ne pas mourir !

Je vis, mais par la confiance
Qu'un jour enfin je dois mourir.
En mourant, je pourrai saisir
La vie, ineffable espérance.
Mort, qui m'en donnes l'assurance,
Pourquoi tant tarder à venir ?
Ah ! je meurs de ne pas mourir !

Qu'il est fort, l'amour qui me presse,
Vie, hâte-toi de m'épargner !
Te perdre, afin de te gagner,
C'est ce qui reste à ma faiblesse.
Viens donc, ô mort, douce caresse,
Viens, légère comme un soupir,
Car je meurs de ne pas mourir !

Plus haut cette vie est placée,
C'est la véritable. Ici-bas,
En vivant l'on n'en jouit pas,
Sinon quand la mort est passée.

O mort, sois donc plus empressée !
 Mourante, je vis sans finir,
 Et je meurs de ne pas mourir !

Vie, ah ! que donner davantage
 A mon Dieu qui seul vit en moi,
 Si ce n'est de te perdre, toi,
 Pour mieux voir son divin visage ?
 Je ne veux que lui pour partage,
 L'atteindre en mourant, le saisir !
 Et je meurs de ne pas mourir !

Puisque de lui je suis absente,
 Quelle existence puis-je avoir ?
 Souffrir sans mourir, peut-on voir
 Une torture plus cuisante ?
 J'ai pitié de moi, gémissante.
 Que mon mal est lent à guérir !
 Oui, je meurs de ne pas mourir !

Sortant de l'eau, le poisson même
 Trouve en la mort soulagement :
 Qui sent de la mort le tourment,
 S'en fait un remède suprême.
 Quelle mort égale, à l'extrême,
 La vie où je me vois languir ?
 Ah ! je meurs de ne pas mourir !

Si mon soulagement commence
 Quand je te vois au Sacrement,
 De toi j'ai le regret immense
 De ne jouir entièrement.
 Tout me devient pire souffrance !
 Ne point te voir à mon désir !...
 Ah ! je meurs de ne pas mourir !

Seigneur, quand, joyeuse et tremblante,
 J'ai l'espérance de te voir,
 De te perdre sans le vouloir,
 Soudain je ressens l'épouvante,
 Et ma douleur sans cesse augmente.
 Espérer toujours, et pâtir !...
 Ah ! je meurs de ne pas mourir !

De cette mort toi seul m'arraches !
 Donne-moi la vie, ô mon Dieu !
 Je me trouve esclave en ce lieu
 Où me retiennent tant d'attaches...
 Je meurs pour te voir ! Tu te caches !
 Vivre sans toi me fait gémir,
 Et je meurs de ne pas mourir !

Je pleurerai la mort certaine
 Où ma vie est réduite ici,
 Tandis que la retient ainsi
 De mes péchés la lourde chaîne.
 O Dieu ! quand donc, libre de peine,
 Pourrai-je dire, sans mentir,
 Que je meurs de ne pas mourir ?

III

Même sujet.

Je vis hors de moi, tout éprise,
 Depuis que je me meurs d'amour,
 Car je vis en Dieu sans retour,
 Et c'est pour lui qu'il m'a conquise.
 Il a gravé cette devise
 En mon cœur qu'il sut agrandir :
 Ah ! je meurs de ne pas mourir !

O toute divine alliance !...
 L'amour qui m'embrase est si vif
 Que mon Dieu devient mon captif
 Et mon cœur obtient délivrance.
 Dieu mon prisonnier !... ô souffrance
 Si difficile à soutenir,
 Que je meurs de ne pas mourir !

Hélas ! bien longue est cette vie !
 Combien ces exils sont amers,
 Durs cette prison et ces fers
 Dans lesquels l'âme est asservie !
 L'attente qui me crucifie
 Me fait en tel excès souffrir,
 Que je meurs de ne pas mourir !

Achève, et cesse ton injure,
 O vie, angoisse de l'exil !
 Car en mourant, que reste-t-il,
 Que l'allégresse toute pure ?
 De me consoler je t'adjure,
 O mort ! Apaise mon désir,
 Car je meurs de ne pas mourir !

IV

Soupir vers la Patrie céleste.

De la vie éternelle, ô céleste Patrie,
 Où ne doit pénétrer jamais la sombre mort !
 Nul bonheur n'est complet pour l'âme endolorie,
 Tant qu'à jouir de toi soupire son effort.
 Quand viendra ce départ, mon Dieu, je vous en prie,
 Pour voir et pour goûter un si fortuné sort ?
 Éternelle est chaque heure, à s'écouler trop lente,
 Je meurs de vivre encor tant que dure l'attente.

V

A la Beauté éternelle.

O Beauté qu'on voit surpasser
Les beautés même les plus pures !
Vous causez la douleur, mais sans jamais blesser,
Et, sans faire souffrir, parvenez à chasser
Le fol amour des créatures.

O nœud qui joignez fortement
Deux choses pourtant si contraires,
Pourquoi vous détacher ? Car votre enlacement
Plus serré donne force, et fait tenir vraiment
Pour des biens toutes les misères.

Par vous ce qui n'est pas se joint
Avec l'Être infini, suprême.
En achevant toujours, vous ne finissez point,
Sans digne objet d'amour, aimer vous est besoin,
Vous exaltez le néant même.

VI

Bonheur d'un cœur embrasé de l'amour divin.

Combien il est heureux le cœur toujours aimant,
Qui sait mettre en Dieu seul son unique pensée !
Il trouve en Lui sa gloire et son contentement,
Et toute créature est pour Lui renoncée.
Oublieux de soi-même, il vit sans nul tourment,
Car toute son ardeur est en son Dieu fixée.
Ainsi calme et paisible, il traverse, joyeux,
De cette mer les flots constamment furieux.

VII

Blessure d'amour.

Au plus profond de mes entrailles
 Je ressentis un coup subit;
 Comme une flèche ardente au milieu des batailles,
 Son cachet tout divin en exploits s'inscrivit.

Cette blessure crucifie
 Et surpasse toute douleur;
 Elle est mortelle pour mon cœur,
 Mais cette mort donne la vie.

Comment tuer et donner vie?
 Etre la vie, et puis mourir?
 Comment, à la douleur étroitement unie,
 Alors qu'elle a blessé, peut-elle donc guérir?
 Elle a de si saintes finesses,
 Que d'après dangers elle sort
 Triomphante, et, sans nul effort,
 Accomplit de grandes prouesses.

VIII

Dilectus meus mihi et ego illi.

Je me suis déjà tout abandonnée,
 Et mon changement est si consommé,
 Que mon Bien-Aimé, douce destinée!
 Est à moi, qui suis à mon Bien-Aimé.

Quand le doux Chasseur, prompt à me poursuivre,
 Me frappa soudain de son dard vainqueur,
 L'amour, dans les bras duquel je dois vivre,
 Devint le champ clos où tomba mon cœur.

Ma vie est en lui si renouvelée
 Et mon changement est si consommé,
 Que mon Bien-Aimé, douce destinée!
 Est à moi, qui suis à mon Bien-Aimé.

Quand il m'eut lancé sa divine flèche,
 L'imprégnant des suc d'un venin d'amour,
 Avec son Auteur, entré par la brèche,
 Mon âme ne fit plus qu'un dès ce jour.
 De tout autre amour elle est détournée,
 Je livre à mon Dieu mon cœur enflammé,
 Car mon Bien-Aimé, douce destinée!
 Est à moi, qui suis à mon Bien-Aimé!

IX

Recherche amoureuse.

Chère âme, tu dois te chercher en moi,
 Et tu dois aussi me chercher en toi.

L'amour a pu seul, ô merveille!
 Ame, en moi retracer tes traits,
 Si bien que nul peintre jamais
 Ne peindrait image pareille,
 Eût-il de l'art tous les secrets.
 Par mon amour tu fus formée
 Belle entre toutes; c'est pourquoi,
 Peinte au cœur même de ton Roi,
 Si tu te perdais, bien-aimée,
 Tu devrais te chercher en moi.

En mon cœur où vit ton empreinte
 Je sais que tu te trouveras,
 Et quand tu t'y regarderas,
 En traits si vifs te voyant peinte,

Ame, tu t'en réjouiras.
 Si tu ne savais pas, peut-être,
 En quel endroit me chercher, moi,
 De-ci, de-là, dans ton émoi,
 Ne va pas pour le reconnaître,
 Car tu dois me chercher en toi.

Parce qu'en toi reste fixée
 Ma demeure, mon doux séjour,
 Je frappe à toute heure du jour,
 Quand je trouve dans ta pensée
 La porte close à mon amour.
 Me chercher hors de toi, chimère!
 Or, si tu veux me trouver, moi,
 Il suffit d'un cri de ta foi
 Pour que j'accoure à ta prière,
 Car tu dois me chercher en toi.

X

Échange d'amour.

Si pour moi votre amour ici-bas est semblable
 A celui dont pour vous je brûle, ô Dieu si doux,
 Comment hésiterais-je en ce commerce aimable,
 Et vous, Seigneur, pourquoi vous arrêteriez-vous?

- Chère âme, que veux-tu de moi?
- Mon Dieu, vous voir, pas autre chose.
- Et que crains-tu le plus de toi?
- De vous perdre et d'en être cause.

Je demande un amour qui jamais ne finit,
 Qui remplisse mon âme et soit sans nul partage.
 Vous possédant, mon Dieu, qu'elle fasse un doux nid,
 Au lieu qu'elle verra lui plaire davantage.

Quel désir, dites-moi, pourrait-elle former,
 L'âme dont l'existence est en son Dieu cachée,
 Sinon d'aimer toujours, de plus en plus aimer ?
 Et quand de vos ardeurs la flamme l'a touchée,
 Revenir dans ce feu d'amour se consumer ?

XI

Offrande de soi au Bien-Aimé.

Je suis à vous, ô Dieu, car vous m'avez fait naître :
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

O souveraine Majesté !
 O vous, la Sagesse éternelle !
 A mon âme douce Bonté !
 Être un ! Grandeur essentielle !
 Voyez l'extrême vileté

De l'humble chant d'amour que j'ose me permettre.
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Je suis à vous, œuvre de votre main ;
 Je suis à vous, par vous seul rachetée.
 Vous me souffrez ! Et guidant mon chemin,
 Pour être à vous, vous m'avez invitée,
 Pour me garder toujours, jusqu'à la fin.
 Je suis à vous, sans qui j'aurais dû cesser d'être :
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Qu'ordonnez-vous, ô mon trop bon Seigneur,
 Qu'un serviteur si pauvre puisse faire ?
 A quel devoir un esclave pécheur
 Peut-il s'offrir, ô Maître, pour vous plaire ?
 Mon doux Amour, voyez mon faible cœur.

Devant vous, sans frayeur, oserait-il paraître ?
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Je veux saisir et mettre en votre main
Mon cœur, mon corps, et ma vie et mon âme,
Et ma tendresse et tout mon être humain,
Céleste Epoux, que mon amour réclame,
Cher Rédempteur, car de vous seul j'ai faim.
Je viens m'offrir à vous, hélas ! trop tard peut-être :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Que mon destin soit la vie ou la mort,
Santé parfaite ou longue maladie,
Honneur ou honte, espérance ou remord,
Donnez-moi guerre ou bien paix garantie,
Rendez-moi forte, ou faible en mon effort ;
J'accepte sans murmure et c'est là mon bien-être :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Réservez-moi richesse ou pauvreté,
Soulagement ou sombre défaillance,
Donnez tristesse ou paisible gaité,
L'enfer, ou bien du ciel la jouissance,
Vie agréable, ardent soleil d'été,
Puisque à tout pleinement mon cœur veut se soumettre :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Accordez-moi le don de l'oraison,
Ou laissez-moi languir en sécheresse,
De l'abondance ouvrez-moi l'horizon,
Ou que stérile ici-bas je paraisse,
Arbre maudit, sans fruit ni floraison,
Vous pouvez, malgré tout, me faire encor renaître :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Accordez-moi tout l'esprit du savant,
 Ou, par amour, laissez-moi l'ignorance,
 Que l'abondance orne mon cœur fervent,
 Ou que la faim m'accable de souffrance,
 Faites la nuit ou le jour triomphant,
 Retournez-moi partout où vous voudrez me mettre :
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Si vous voulez m'assurer le repos,
 Que, par amour, en vous je me repose ;
 D'un dur labeur offrez-moi les fardeaux,
 Qu'en travaillant à mourir je m'expose.
 Où ? Quand ? Comment ? C'est mon ferme propos.
 Dites, ô mon Amour ! puis-je vous méconnaître ?
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Qu'on me présente ou Calvaire ou Thabor,
 Désert aride ou terre plantureuse,
 Soit Job lépreux, et qu'effleure la mort,
 Soit Jean ravi dans une étreinte heureuse,
 Vigne opulente ou bien stérile encor,
 Si votre volonté daigne ainsi le permettre :
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Que ce soit Joseph enchaîné,
 Ou de l'Égypte chef suprême,
 Le roi David infortuné,
 Ou ceint du royal diadème,
 Jonas aux flots abandonné,
 Ou, délivré, venant à Ninive apparaître :
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Par mon silence ou par ma voix,
 Riche de fruits ou sans culture,
 Sous la rigueur des vieilles lois,
 Ou dans la douceur que procure

L'Évangile du Christ en croix,
 En moi, vous seul vivez ; votre amour me pénètre :
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

XII

Appel à l'Époux divin au seuil de la Patrie.

Seigneur, mon souverain Époux,
 Je viens, souffrez que j'aïlle à vous ;
 Faites que point je ne dévie,
 Et qu'en votre océan si doux
 Ce ruisseaulet entre à la vie.

Très doux Époux, secourez-moi ;
 Donnez à mon âme en émoi
 La palme que l'amour mérite,
 Et que sans trouble et sans effroi,
 Entre vos bras elle s'abrite.

Pour moi vous ouvrirez les bras ;
 J'ose vous en prier tout bas,
 Car ma dette énorme s'impose ;
 Vous ne la regarderez pas :
 Vous me devez si peu de chose !

Gardez, noble Époux, les accords ;
 Libre de liens, l'âme alors
 De ses embrassements est sûre,
 Car vos bras s'ouvrent sans efforts
 Pour les lui rendre avec usure.

Si vous m'ouvrez les bras, je veux
 Livrer mon cœur, butin pieux,
 Puisque l'attire votre flamme ;
 Tournez, ô Christ, tournez les yeux
 Vers moi dont vous enlevez l'âme.

Puisque je vous donnai mon cœur,
Que vos blessures, doux Vainqueur,
A mon âme servent d'entrée.
Elles sont les portes d'honneur
Qui m'ouvriront votre empyrée.

Vos nobles hôtes sont si grands,
Que je n'ai point place en leurs rangs,
Moi, pauvre femme ; au moins puissé-je,
Posant au seuil mes pas tremblants,
Suivre de loin ce beau cortège !

De l'amour suivant la leçon,
Ma pauvre âme vit de façon
Qu'elle attend de vous son remède,
Car elle offre, pour sa rançon,
L'*Agnus Dei* qu'elle possède.

Prenez-moi pour vôtre, ô Bonté !
Sans regarder ma pauvreté.
Dites, irai-je sans défaite ?
« Oui », dites-vous, en vérité,
Puisque vous inclinez la tête.

Maintenant est venu le jour
De voir jusqu'où mène l'amour,
Si nos tendresses sont bien franches,
Car je viens me cacher autour
De ce tronc d'arbre et dans ses branches.

En cet état, Epoux aimé,
De crainte mon cœur alarmé
N'a d'appui qu'en votre tendresse ;
C'est le refuge bien fermé
Où je veux demeurer sans cesse.

Ici-bas, de l'adieu dernier
La douleur ne peut m'effrayer,
Si de vous je me suis saisie,
Quand la mort viendra me broyer,
Puisque entre mes mains j'ai la vie.

A moi si vous êtes remis,
Nous resterons tous deux unis
En des délices ineffables;
Entre mes mains un Dieu s'est mis!
Je suis en ses mains adorables!

POÉSIES CONTENANT DES CONSEILS

POUR LA VIE SPIRITUELLE

XIII

Sursum Corda.

Chère âme, élève ta pensée ;
Monte au ciel, oui, monte toujours,
Et par rien ne sois angoissée,
Et que rien ne trouble tes jours.
Pour que sa grâce te soutienne,
Suis Jésus-Christ et d'un grand cœur ;
A sa suite, quoi qu'il advienne,
Que rien ne t'inspire la peur.

Vois-tu, la gloire de ce monde
Est vaine gloire, assurément,
Où rien de stable ne se fonde,
Où tout passe après un moment.
Aspire aux célestes richesses,
Qui doivent survivre au trépas ;
Fidèle et riche en ses promesses,
Dieu seul, Dieu seul ne change pas.

Aime-le comme il le mérite,
Ce Dieu plein d'immense bonté ;
Nul amour vrai n'a de mérite
Sans patience et fermeté.

Garde en ton âme la foi vive
 La confiance jusqu'au bout ;
 Qui croit, espère, à tout arrive ;
 Quand il demande, il obtient tout.

Même si l'enfer le harcèle
 Et le poursuit de ses terreurs,
 A son Dieu quiconque est fidèle,
 Se rira de vaines fureurs.
 Qu'il soit assailli de disgrâce,
 D'abandon, de croix, d'insuccès,
 En Dieu seul son trésor se place
 Et rien ne lui manque jamais.

Arrière donc, biens de la terre !
 Allez, vains bonheurs sans profit !
 A qui perdrait tout pour lui plaire,
 Dieu seul suffit.

XIV

En voyage.

Marchons vers le ciel,
 Vierges du Carmel.

Allons-y mortifiées,
 Toujours humbles, méprisées,
 Laisant tout appui mortel,
 Vierges du Carmel.

Au saint vœu d'obéissance
 Portons-nous sans résistance,
 C'est là notre but réel,
 Vierges du Carmel.

La pauvreté fut la route
 Par où nous vint, sans nul doute,
 Notre Souverain du ciel,
 Vierges du Carmel.

De nous aimer Dieu ne cesse,
 Il nous appelle, il nous presse ;
 Sans peur suivons son appel,
 Vierges du Carmel.

Allons chercher la richesse
 Où jamais de la détresse
 Ne ronge le ver cruel,
 Vierges du Carmel.

Suivons notre père Elie
 En abdiquant notre vie,
 Fortement et sans appel,
 Vierges du Carmel.

Notre volonté brisée
 Du double esprit d'Elisée
 Nous obtient le don du ciel,
 Vierges du Carmel.

XV

Maximes spirituelles.

Quand notre Dieu corrige,
 Grandement il afflige ;
 Mais derrière un nuage obscur,
 Il envoie un jour clair et pur.

Qui cherche ici-bas du soulagement,
 N'aura pour sa part nul contentement.

Qui s'abandonne à Dieu quand le chagrin le froisse,
Ne connaîtra jamais le trouble ni l'angoisse.

Qui saurait aveugler son propre jugement,
Bientôt aurait trouvé complet apaisement.

Il n'est pas de plus grand plaisir
Que d'être sans aucun désir ;

Mais quel amer chagrin nous cause
L'ardent désir de quelque chose !

La moins lourde, quoi qu'on fasse,
Est la croix que l'on embrasse.

Quand je n'ai point de volonté,
Je vis dans la tranquillité.

La bonne discipline, en toute vérité,
Doit châtier d'abord la propre volonté.

Tâche d'agir en telle sorte
Que tout te soit de bon emploi ;
Mais bien plus encore il importe
Que tu juges tout mal de toi.

Que rien ne te trouble l'esprit
De ce qui passe et qui finit.

Facile est à l'âme endurente
L'existence dure à subir ;
A celle qui ne sait souffrir
Toute vie est mort violente.

Qui veut aimer Dieu sans souffrir
N'a vraiment pas grand'chose à faire.
L'amour vaillant, pour s'aguerrir,
A toute épreuve doit se plaire.

Si par des croix de rien tu te crois défrayée,
Ame, tu te verras toujours crucifiée.

Qui de tous ses défauts prudemment se méfie,
S'en corrige aisément dès qu'il se mortifie.

Qui méprise son intérêt,
Est servi toujours à souhait.
Qui cherche sa commodité,
En tout trouve difficulté.

La mortification
Soulage l'affliction.

Lorsque j'éprouve un désir captivant,
Je meurs vivant.

Qui veut vivre avec assurance,
Content dans la religion,
Doit dissimuler sa souffrance,
Sans aucune affectation.

XVI

En route pour le ciel.

Marchons toutes vers le ciel,
En embrassant la croix sainte,
Humbles vierges du Carmel,
Et suivons Jésus sans crainte,
Répondons à son appel;
C'est la lumière et la voie,
C'est l'incomparable joie,
Humbles vierges du Carmel.

Si nous gardons les trois vœux,
Plus chèrement que nos yeux,
De mille ennuis délivrées,
Contre tout chagrin mortel
Nous nous verrons assurées,
Humbles vierges du Carmel.

Quant au vœu d'obéissance,
Quoique de haute science,
Il n'est pour lui d'autre offense
Que si l'on fait résistance :
Nous en préserve le Ciel !
Humbles vierges du Carmel.

Qu'avec grand soin se conserve
Le saint vœu de chasteté.
Que Dieu seul soit souhaité ;
En Lui vivons sans réserve,
Sans plus voir rien de mortel,
Humbles vierges du Carmel.

Le vœu nommé pauvreté,
S'il se garde en pureté,
Est tout rempli de richesse ;
Il nous comble d'allégresse ;
C'est pour nous la clef du ciel,
Humbles vierges du Carmel.

Si nous agissons ainsi,
Nous vaincrons tout adversaire,
Jouissant sans nul souci,
D'un repos que rien n'altère,
Avec qui fit terre et ciel,
Humbles vierges du Carmel.

POÉSIES
A L'OCCASION DES PRISES D'HABIT
ET DES PROFESSIONS

XVII

Pour une prise d'habit.

Afin que vous soyez, ô ma sœur, vigilante,
On vous donna ce voile en ce jour solennel.
Il ne s'agit pour vous de rien moins que du ciel ;
Dès lors ne soyez point au devoir négligente.

Ce voile charmant, simple et gracieux,
Vous dit de veiller, joyeuse et fidèle,
Et le jour, la nuit, faire sentinelle,
Jusqu'à l'heure où vient l'Époux glorieux.
Or, comme un larron, déjà très fameux,
Il viendra soudain contre toute attente.
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Personne ne sait l'heure qu'il saisit,
Est-ce la première ou seconde veille ?
Est-ce la troisième, et quand tout sommeille ?
Tout chrétien l'ignore, et Lui seul choisit.
Veillez donc, ma sœur, veillez sans répit.
A votre trésor pour que nul n'attente,
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Attentive et sage, ayez dans vos mains,
Luisante toujours, la lampe allumée,
Votre voile au front, veillant animée,
Portant constamment la ceinture aux reins.
N'ayez pas les yeux de sommeil éteints.
Gardez qu'en la nuit le péril n'augmente.
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Que l'huile ruisselle au vase garni,
Plein d'œuvres de zèle et de vrai mérite,
Et que votre soin constamment évite
Qu'au foyer s'éteigne un feu démuné,
Car vous resteriez hors du seuil béni,
Si vous ne teniez votre lampe ardente.
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Personne, à coup sûr, ne vous prêtera
L'huile qui vous manque, et pour faire emplette
Si vous allez loin, ô vierge indiscreète,
Vous pourriez tarder quand l'Epoux viendra,
Et, la porte close, on vous laissera,
Malgré vos appels et votre épouvante.
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Suivant mes avis, ayez soin, ma sœur,
D'accomplir toujours comme une âme forte,
Jusqu'au jour final où vous serez morte,
Tout ce qu'aujourd'hui choisit votre cœur.
Car ayant ainsi veillé, sans torpeur
Vous suivrez l'Epoux, fière et triomphante.
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

XVIII

Pour une prise d'habit.

Jeune fille, qui donc vous conduit ici,
De la sombre vallée où règne la tristesse? —
C'est Dieu, qui ravit ma tendresse,
C'est ma bonne fortune aussi.

XIX

Pour une profession.

Que mon plaisir soit dans les pleurs,
Dans la crainte ma quiétude,
Mon vrai repos dans les douleurs,
Mon calme dans la lassitude!

Dans les tempêtes mon amour,
Et mon bonheur dans les blessures,
Ma vie en la mort chaque jour,
Mon réconfort dans les injures!

Mon trésor dans la pauvreté,
Mon triomphe au combat sans cesse,
Mon soutien dans l'activité,
Mon contentement en tristesse.

Ma lumière en l'obscurité,
Et ma grandeur dans la bassesse,
La croix toute ma sûreté,
Mon droit sentier et ma noblesse.

Mon honneur en l'abaissement,
 Et ma palme dans la souffrance.
 Dans mes pertes accroissement,
 En ma faiblesse, ma puissance.
 Dans la faim mon rassasiement,
 Dans la crainte mon espérance,
 Dans l'effroi mon apaisement,
 Dans l'amertume, complaisance.
 Dans l'abaissement ma hauteur,
 Dans les longs oublis ma mémoire,
 Mon renom dans la défaveur,
 Et dans l'outrage ma victoire.
 Ma couronne est dans le mépris,
 Aux peines ma béatitude.
 Reléguée au coin du logis,
 Que j'estime ma solitude !
 J'ai confiance au Christ Sauveur,
 En Lui seul mon cœur se repose.
 Sa lassitude est ma vigueur,
 Et l'imiter m'est toute chose.
 C'est l'appui de ma fermeté,
 C'est mon rempart et ma défense,
 Témoin de ma sincérité,
 C'est Lui le sceau de ma constance.

XX

Pour une profession.

Oh ! que bienheureuse est la pastourelle
 Qui, dans ce beau jour, se donne, fidèle,
 Au Berger divin qui sut la gagner,
 Lui qui règne et doit à jamais régner !

Quel sort bienheureux ! Puisque sa tendresse
 Mérita d'avoir un si noble Epoux !
 Je n'oserai plus la voir parmi nous,
 Gilles, oui, déjà la crainte m'opprime,
 Car l'Epoux si grand qu'elle a su gagner,
 Règne et désormais doit toujours régner.

Demande-lui donc, que lui donna-t-elle,
 Qu'il pût emporter jusqu'à son hameau ?
 — Elle offrit son cœur à son Pastoureau,
 Et de son plein gré ce fut son cadeau.
 — Ma foi ! c'est bien peu, pauvre pastourelle !
 Un Berger si beau peut s'en indigner,
 Car il règne et doit à jamais régner.

— Si plus elle avait, plus riche l'offrande.
 Pour la prévenir, gentil villageois,
 Prenons ce panier, laissons-lui le choix.
 Elle en peut tirer tout ce que demande
 L'Epoux amoureux, sans rien dédaigner,
 Car il règne et doit à jamais régner.

— Ainsi nous voyons sa dot tout entière ;
 Mais que lui rendra le Berger puissant ?
 — Lui, pour l'acheter, répandit son sang.
 — Oh ! précieux don ! Heureuse héritière !
 Bergère qu'il faut vraiment louer,
 D'avoir satisfait le divin Berger.

— Il devait l'aimer, l'aimer sans mesure,
 Puisqu'il lui fit don d'un si grand trésor.
 Il lui donna tout, ajoutant encor
 Jusqu'au vêtement, jusqu'à la chaussure.
 Déjà son Epoux, il la veut soigner,
 Car il règne et doit à jamais régner.

— Si nous la prenions, quelle heureuse aubaine !
 Elle veillera sur notre troupeau.
 Nous l'égayerons au son du pipeau.
 Gagnons l'amitié d'une telle reine,
 Sans que son Epoux veuille s'éloigner,
 Lui qui doit sans fin sur nous tous régner.

XXI

Pour une profession.

Oh ! quelle faveur sans égale !
 Quel mariage saint est ici contracté !
 C'est le Roi de la Majesté,
 Qui devient cet Epoux que nul autre n'égale.

Oh ! combien est heureux le sort
 Qu'attendait votre âme charmée !
 Dieu vous prend pour sa bien-aimée,
 Lui qui vous conquiert par sa mort.
 A le servir montrez-vous forte,
 Suivant le doux serment prêté,
 Car le Roi de la Majesté
 Est l'Epoux qui vous réconforte.

Riches bijoux vous donnera
 Ce noble Epoux, ce Roi Céleste.
 Sa consolation vous reste,
 Et nul ne vous la ravira.
 Un esprit humble en sa présence,
 C'est là ce qu'il veut mettre en vous.
 Il est votre Roi, votre Epoux,
 Il en aura bien la puissance.

Il vous donnera, ce Seigneur,
 Amour saint et vertu si pure,
 Que vous pourrez, je vous l'assure,
 Du monde perdre la terreur,
 Et mieux encor du démon même
 Qui, dès ce jour, est garrotté,
 Car le Roi de la Majesté
 Est aujourd'hui l'Epoux suprême.

XXII

Pour une profession.

Vous qui livrez les bons combats
 Sous cet étendard salutaire,
 Ne dormez pas, ne dormez pas,
 Car il n'est point de paix sur terre!

Comme un chef valeureux et fort,
 Voulut mourir notre Dieu même;
 Nous qui lui donnâmes la mort,
 Suivons ce Seigneur qui nous aime.
 Oh! quel sort plein de doux appas
 Produisit pour lui cette guerre!
 Ne dormez pas, ne dormez pas,
 Parce que Dieu manque à la terre!

Avec un grand contentement,
 Sur la croix s'offrant en victime,
 Il nous illumina vraiment
 Par sa patience sublime.
 Oh! quel victorieux trépas!
 Et qu'heureuse fut cette guerre!
 Ne dormez pas, ne dormez pas,
 Parce que Dieu manque à la terre!

Point de lâche au cœur anxieux ;
 Risquons la vie en sacrifice.
 Nul ne saurait la garder mieux
 Qu'en la perdant à son service.
 Puisque Jésus, guidant nos pas,
 Sert de récompense à la guerre,
 Ne dormez pas, ne dormez pas,
 Car il n'est point de paix sur terre.

Offrons-nous courageusement,
 Pour Jésus, à donner nos vies,
 Et nous irons joyeusement
 A ses noces trois fois bénies.
 Suivons ses drapeaux pas à pas,
 Le Christ en avant nous éclaire.
 Point de crainte ! Ne dormez pas,
 Car il n'est point de paix sur terre.

XXIII

Pour une profession.

Notre Époux, dans sa tendresse,
 Nous veut en prison.
 O gai ! C'est bien l'allégresse
 De la religion !

Riches noces que lui-même
 Daigna préparer Jésus,
 Donnant aux âmes qu'il aime
 La lumière des élus !
 Suivons la croix, doux emblème,
 En grande perfection.
 O gai ! C'est le but suprême
 De la religion !

C'est l'état humble et modeste
Choisi de Dieu par amour,
Où du péché si funeste
Il nous défend chaque jour.
Il veut, aimable promesse,
Consoler dans l'oraison
Qui sait rester en liesse
 Dans cette prison.

Il nous veut grandes princesses
Au sein des gloires sans fin,
Si, pour gagner des richesses,
Nous laissons ce monde vain,
Et sa fange et ses ivresses,
Sources de perdition.
O gai! Voilà les largesses
 De la religion!

O désirable esclavage
De si grande liberté!
Vie heureuse et sans nuage
Pour toute l'éternité!
Je veux que mon cœur s'enchaîne
Dans cette réclusion.
O gai! C'est l'aimable chaîne
 De la religion!

POÉSIES
POUR LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DES SAINTS

XXIV

A la Croix du Sauveur.

Croix, repos savoureux de ma vie éperdue,
O croix, soyez la bienvenue!

Le plus faible deviendra fort,
Noble étendard, sous votre égide.
O vie, où revit notre mort,
Vous brisez sa chaîne perfide.
Du lion maîtrisant l'effort,
Par vous sa puissance est vaincue.
O croix! Soyez la bienvenue!

Etranger à la liberté,
Qui vous hait dans les fers s'enlace ;
Mais nul écart n'est redouté
De qui s'approche et vous embrasse.
Heureux empire en vérité,
Où n'entre pas le mal qui tue !
O croix! Soyez la bienvenue!

Par vous l'homme fut délivré,
Lui, longtemps captif et sans aide ;
Par vous le mal est réparé,
Si coûteux qu'en fût le remède :

Dieu vous fit le gage assuré
D'une joie encore inconnue.
O croix ! Soyez la bienvenue !

XXV

A la Croix.

En la croix est vie et joie,
Du ciel c'est l'unique voie.

Sur la croix est le Seigneur,
Roi du ciel et de la terre ;
D'elle la paix vient au cœur,
Même au milieu de la guerre.
Elle bannit d'ici-bas
Les maux auxquels sont en proie
Les mortels jusqu'au trépas.
Du ciel c'est l'unique voie.

De la croix, au Bien-Aimé
L'Épouse dit, amoureuse,
Que cet arbre est proclamé
Une palme précieuse,
Dont le fruit a la saveur
Du Dieu du ciel qui l'envoie,
Que cette insigne faveur
Du ciel est l'unique voie.

La croix, arbre verdoyant,
Est le désir de l'Épouse,
A son ombre s'asseyant
Dans sa tendresse jalouse,

Pour jouir du Bien-Aimé,
Il faut qu'enfin elle voie
Que la croix, au cœur charmé,
Du ciel est l'unique voie.

La sainte croix, n'est-ce point
Un olivier tutélaire ?
De son huile elle nous oint
Et nous donne la lumière.
O mon âme, prends la croix,
Avec une grande joie ;
Ne redoute pas son poids :
Du ciel c'est l'unique voie.

Pour l'âme qui toute à Dieu
Reste constamment soumise,
Du monde, après son adieu,
Courageusement déprise,
Arbre de vie est la croix.
Sous son fardeau si l'on ploie,
Plus de craintes, plus d'effrois :
Du ciel c'est l'unique voie.

Depuis que fut mis en croix
Notre Sauveur adorable,
La gloire brille en ce bois,
L'honneur est son fruit durable.
Même en souffrant la douleur,
C'est la vie avec la joie,
Car pour guider notre cœur,
Du ciel c'est l'unique voie.

XXVI

Pour Noël.

Bergers, qui veillez avec tant d'entrain
 Sur vos blancs troupeaux, dans ce lieu champêtre,
 Voici qu'un Agneau pour vous vient de nattre,
 Sachez qu'il est Fils du Dieu souverain!

Pauvre et méprisé, suivant notre voie,
 Il vient. Commencez à le bien garder :
 Sans que nous puissions en avoir la joie,
 Le loup peut venir et nous l'emporter.
 — Gilles, donne-moi vite la houlette
 Que nul n'ôtera de ma forte main,
 Pour garder l'Agneau du loup qui le guette.
 Sais-tu pas qu'il est le Dieu souverain?

Holà! de plaisir et de peine ensemble
 Quel combat étrange en moi s'engagea!
 S'il est Dieu, celui qui natt, que t'en semble?
 Comment pourrait-il être mort déjà?
 — Aussi bien que Dieu cet enfant est homme,
 Il aura toujours sa vie en sa main.
 Vois, il est l'Agneau que tout le ciel nomme,
 Le Fils bien-aimé du Dieu souverain.

Je ne sais pourquoi chacun le demande,
 Puisqu'ensuite on veut le combattre à mort.
 Gilles, par ma foi, mieux vaut qu'il se rende
 Au pays heureux dont il vint d'abord;
 Car c'est le péché qui du ciel exile,
 Et le seul vrai bien est tout en sa main.
 — Puisqu'il est venu, qu'il souffre docile,
 Ce Dieu parmi nous si grand souverain!

— Tu ne parais pas souffrir de ses peines.
 Il fut vrai jadis, tout comme aujourd'hui,
 Qu'en tirant profit des douleurs humaines,
 On compte pour rien le malheur d'autrui.
 — Ne vois-tu donc pas quel titre il emporte ?
 Pasteur d'un troupeau sans nombre et sans fin.
 — Néanmoins, pour moi c'est chose très forte,
 Que puisse mourir un Dieu souverain !

XXVII

Pour Noël.

Aujourd'hui même un Berger bienfaisant,
 Notre parent, ô Gilles, nous arrive,
 Pour nous sauver. Il faut donc qu'on le suive,
 Puisqu'il est un Dieu tout-puissant.

Et c'est pour cela que de la fournaise,
 Prison de Satan, il nous tire à l'aise ;
 Mais il est parent de notre cher Blaise,
 Comme de Menga, comme de Laurent.
 Oh ! qu'il est vraiment un Dieu tout-puissant !

— S'il est Dieu, comment a-t-on pu le vendre,
 Et sur une croix s'est-il laissé pendre ?
 — Tuant le péché, c'est pour nous apprendre
 Que s'il veut souffrir, lui, quoique innocent,
 Gilles, c'est qu'il est un Dieu tout-puissant.

Ma foi ! je l'ai vu naissant, et sa mère
 Est une très belle et douce Bergère.
 — S'il est Dieu, comment a-t-il voulu, frère,
 A si pauvre monde être obéissant ?
 — Ne vois-tu donc pas qu'il est tout-puissant ?

Laisse-là, crois-moi, ces questions vaines,
 Pour le bien servir unissons nos peines.
 Puisqu'il vient mourir en brisant nos chaînes,
 Mourons avec lui, nous, mon cher Laurent,
 Car c'est, tu le vois, un Dieu tout-puissant!

XXVIII

Pour Noël.

Puisque notre Dieu, dans sa bonté sainte,
 Nous donna l'amour, ce n'est pas douteux,
 N'ayons désormais plus aucune crainte,
 Mourons tous les deux! Mourons tous les deux!

Le Père éternel, grâce sans seconde!
 Nous donne son Fils, son unique Amour.
 Il vient aujourd'hui paraître en ce monde,
 D'une pauvre grange il fait son séjour.
 Oh! quelle allégresse, après notre plainte
 Enfin l'homme est Dieu : destin bienheureux!
 N'ayons désormais plus aucune crainte,
 Mourons tous les deux! Mourons tous les deux!

— Comment donc, Pascal, en cette aventure,
 Si haute franchise et si grands efforts,
 Pour ainsi choisir une pauvre bure,
 En abandonnant nos mondains trésors?
 — C'est la pauvreté que son cœur préfère.
 Suivons-le, du moins, soyons courageux.
 Puisque comme nous homme il vient se faire,
 Mourons tous les deux! Mourons tous les deux!

— Et pour ce bienfait si grand, si sublime,
 Quel prix en retour lui donnera-t-on ?
 — De grands coups de fouet, exécration crime !
 Barbarie étrange et forfait sans nom !
 Ah ! quelle profonde et noire tristesse,
 Que notre salut lui soit tant coûteux !
 Si c'est vrai, pour nous, allons sans faiblesse,
 Mourons tous les deux ! Mourons tous les deux !

— Eh ! comment oser traiter de la sorte
 Celui que l'on sait être tout-puissant ?
 De méchantes gens, lui formant escorte,
 Le feront mourir, perdant tout son sang.
 — S'il en est ainsi, Laurent, nous qu'il aime,
 Dérobons-le vite à ces furieux.
 — Et ne vois-tu pas qu'il le veut lui-même ?
 Mourons tous les deux ! Mourons tous les deux !

XXIX

Pour Noël.

Petit servent, regarde vite,
 Qui donc appelle si matin ?
 — Ce sont des anges en visite,
 Et l'aube s'annonce au lointain.

J'ai senti, tantôt, la brise légère,
 Qui me paraissait comme une chanson.
 Viens, Blaise, allons voir la douce Bergère,
 Alors je saurai d'où venait le son.
 Petit servent, regarde vite,
 Qui donc appelle si matin ?
 — Ce sont des anges en visite,
 Et l'aube s'annonce au lointain.

Est-elle parente avec notre alcade ?
 Quelle est cette fille ? Il faut le savoir.
 — Fille du Dieu Père, en cette bourgade
 Elle brille, étoile, au fond du ciel noir.
 Petit servant, regarde vite,
 Qui donc appelle si matin ?
 — Ce sont des anges en visite,
 Et l'aube s'annonce au lointain.

XXX

Pour la Circoncision.

Hélas ! je suis tout en émoi.
 Regarde, petit Dominique,
 Cet enfant, de Dieu Fils unique,
 Verse son sang. Dis-moi pourquoi.

Pourquoi sur lui fait-on justice ?
 Je le demande en gémissant.
 Il n'est point en lui de malice,
 Car cet enfant est innocent.
 Il eut même la convoitise,
 Et je ne sais vraiment pourquoi,
 De m'aimer beaucoup, sans feintise.
 Dominique, le sais-tu, toi ?

Donc, à peine a-t-il pris naissance,
 Qu'on va déjà le tourmenter !
 — Oui, sa mort brise la puissance
 Du mal qu'il cherche à supplanter.
 Oh ! Quel grand Pasteur va-t-il être ?
 Par ma foi ! rempli de vertu,
 Nous n'aimerions pas un tel mattre ?
 Eh ! Dominique, qu'en dis-tu ?

Pourquoi, je te demande encore,
Ne l'as-tu donc pas regardé ?
Car l'innocence le décore.
— Oui, déjà me l'ont raconté
Petit Blaise et Laurent lui-même.
— Ce serait bien dommage, hélas !
De ne pas aimer qui nous aime,
Cher Dominique, n'est-ce pas ?

XXXI

Pour la Circoncision.

Cet enfant
Vient pleurant.
Gilles, ne sois pas rebelle,
Regarde, car il t'appelle.

Sur la terre, il vint du ciel,
Pour faire cesser la guerre.
Sa lutte commence, austère,
Son sang coule, c'est réel.
Gilles, ne sois pas rebelle,
Regarde, car il t'appelle.

Si puissant fut son amour,
Que pleurer est peu de chose.
Au courage, il se dispose,
Devant commander un jour.
Gilles, ne sois pas rebelle,
Regarde, car il t'appelle.

Il doit être cher à tous.
 Oh ! qu'il est juste qu'on pleure !
 Il commence de bonne heure
 A verser son sang pour nous.
 Gilles, ne sois pas rebelle,
 Regarde, car il t'appelle.

— S'il ne venait pour mourir,
 En son nid il prendrait gîte.
 — Vois-tu pas qu'il nous visite
 En lion qui sait rugir ?
 Gilles, ne sois pas rebelle,
 Regarde, car il t'appelle.

— Pascal, que veux-tu de moi
 Par tes grands cris d'anathème ?
 — Que tu l'aimes, puisqu'il t'aime
 Et tremble de froid pour toi.
 Gilles, ne sois pas rebelle,
 Regarde, car il t'appelle.

XXXII

Pour l'Épiphanie.

Puisque dans le ciel, sans voile,
 Vient d'apparaître l'étoile,
 Cher troupeau, loin de nos toits,
 Allez donc avec les Rois.

Allons tous voir le Messie
 Qui chez nous veut s'établir ;
 En lui chaque prophétie
 Sous nos yeux va s'accomplir.

Puisqu'en nos jours, sans nul voile,
Vient d'apparaître l'étoile,
Cher troupeau, loin de nos toits,
Allez donc avec les Rois.

Ah! ses attraits nous captivent!
A lui nos dons précieux,
Car bientôt les Rois arrivent,
Brûlant d'un zèle pieux.
Oh! combien doit se complaire
Notre divine Bergère,
En voyant, loin de nos toits,
Mon troupeau suivre les Rois!

Laurent, pas d'inquiétude;
Ne cherche aucune raison
Pour voir, avec certitude,
Un Dieu dans cet enfanton.
Que ton cœur soit sa conquête,
Pour moi, je ne m'inquiète,
Que de voir loin de nos toits,
Mon troupeau suivre les Rois.

XXXIII

Sur saint Hilarion.

Un guerrier aujourd'hui remporte la victoire
Sur le monde et ses défenseurs.
Faisons volte-face, ô pécheurs,
Et suivons ce sentier qui conduit à la gloire!

Au désert il faut le suivre.
 Avant l'immortalité,
 Il faut mériter de vivre
 En si haute pauvreté.
 Quelle habileté surpasse
 Celle de notre guerrier ?
 Pécheurs, faisons volte-face,
 Suivons-le dans ce sentier !

Les armes de pénitence
 Lui font vaincre Lucifer.
 Luttant par la patience,
 De crainte il est à couvert.
 Nous pouvons suivre la trace
 De ce vaillant chevalier.
 Pécheurs, faisons volte-face,
 Suivons-le dans ce sentier !

Il n'eut qu'une sauvegarde,
 Ce fut d'embrasser la croix.
 Aux lumières qu'elle darde
 Les pécheurs ont tous des droits.
 Heureux amours dont la grâce
 Enflamme notre guerrier !
 Pécheurs, faisons volte-face,
 Suivons-le dans ce sentier !

Il tient déjà la couronne,
 Et la souffrance a pris fin.
 A ses mérites Dieu donne
 La gloire du séraphin.
 O victoire de la grâce
 En notre puissant guerrier !
 Pécheurs, faisons volte-face,
 Suivons-le dans ce sentier !

XXXIV

A la fête de saint André.

Si, par amour, souffrir fait déjà percevoir
Au fond des plus amers calices
De si ravissantes délices,
Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir !

Que sera donc pour nous la vue
De l'éternelle Majesté,
Puisque André, la croix entrevue,
D'allégresse fut transporté ?
Si même en la souffrance aiguë,
D'un bonheur certain j'ai l'espoir,
Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir !

Quand l'amour grandit à l'extrême,
Il ne peut rester sans agir,
Et le fort, pour celui qu'il aime,
Veut des combats à soutenir.
Vainqueur du Bien-Aimé lui-même,
Quel bien ne peut-il recevoir ?
Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir !

Si la mort de tous se fait craindre,
Comment douce est-elle pour toi ?
— C'est qu'une vie il faut atteindre
Plus sublime, qui s'offre à moi.
Christ, par la mort qui vint t'étreindre,
Le plus faible est fort au devoir.
Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir !

O croix sainte, bois admirable
 Et plein de majesté pour nous,
 Puisque, jadis si méprisable,
 Tu choisis un Dieu pour Epoux!
 A toi je viens, grâce ineffable!
 Indigne de te recevoir.

Quelle joie enivrante est celle de te voir!

XXXV

A sainte Catherine, martyre.

O grande Amante
 Du Dieu jaloux!
 Etoile ardente,
 Protégez-nous!

Dès votre âge le plus tendre
 Vous choisîtes un Epoux;
 Votre amour, prompt à s'éprendre,
 N'eut plus de repos pour vous.
 Vous ne serez pas suivie
 De l'âme faible et sans feu,
 Qui trop estime la vie
 Et craint de mourir pour Dieu.

Regardez, âmes trop lâches,
 Cette vierge de clarté,
 Qui de l'or rompt les attaches,
 Et méprise la beauté.
 Soudain, voyez-la saisie
 Par un dur persécuteur;
 La souffrance, elle est choisie
 Par son grand et noble cœur.

Elle éprouve tant de peine
De vivre sans son Epoux,
Que, de ses tourments, la gêne
Lui semble un repos bien doux.
Tout devient joie et l'enivre.
Elle est prête à tout souffrir ;
Elle refuse de vivre ;
Elle veut déjà mourir.

Voulons-nous, sort désirable,
Savourer sa joie en paix ?
A poursuivre un repos stable,
Ne nous fatiguons jamais.
O trompeuse tromperie !
L'âme est sans amour, sans cœur,
Qui voudrait être guérie,
Quand vivre même est douleur !

STROPHES
COMPOSÉES PAR SAINTE THÉRÈSE
ET SES RELIGIEUSES

XXXVI

Pour l'éloignement d'un incommode fléau (1).

Le chœur.

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,
Céleste Roi de la nature,
Délivrez d'une engeance, incommode fléau,
Cet humble habit de bure!

Sainte Thérèse.

O mes filles, prenant la croix,
Ayez l'âme fière.
Jésus, vers qui montent vos voix,
Lui, votre lumière,
Vous défendra sous son drapeau,
Dans cette aventure.

1. Les Carmélites de Saint-Joseph d'Avila avaient voulu adopter pour leur tunique intérieure une serge trop grossière, et la vermine s'y engendra. Comme elles s'en trouvaient incommodées durant l'oraison, elles s'en plaignirent à leur sainte Mère et allèrent la trouver en chantant un naïf couplet. Sainte Thérèse improvisa sur-le-champ, pour répondre à ses filles, les strophes qu'on va lire.

Le chœur.

Délivrez d'une engeance, incommode fléau,
Cet humble habit de bure!

Sainte Thérèse.

La bestiole, en l'oraison
Parfois inquiète
L'esprit faible en dévotion
Et l'âme imparfaite.
Mais en Dieu, tranquille bientôt,
Le cœur se rassure.

Le chœur.

Délivrez d'une engeance, incommode fléau,
Cet humble habit de bure!

Sainte Thérèse.

Puisque vous vîtes pour mourir,
Point de défaillance!
Ne craignez plus, à l'avenir,
Si vilaine engeance.
Trouvez remède en Dieu plutôt,
Contre sa morsure.

Le chœur.

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,
Céleste Roi de la nature,
Délivrez d'une engeance, incommode fléau,
Cet humble habit de bure!

Ensemble.

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,
Céleste Roi de la nature,
Délivrez d'une engeance, incommode fléau,
Cet humble habit de bure!

INDEX



INDEX DES MATIÈRES SPIRITUELLES

A

- Abandon à Dieu**, 155, 160, 162, 185, 186, 248, 249, 262, 336.
- Actes intérieurs**, 143, 144.
- Agréments du château intérieur**, 352, 353.
- Ame** (Centre de l'), 89, 95, 97, 100, 151, 176, 317, 318, 323-326, 328, 329, 335.
- (Où réside la partie supérieure de l'), 146.
- (Secrets que renferme notre), 146.
- Ame du juste** (Beauté et capacité de l'), 87-89, 100, 314.
- (Dieu réside dans l'), 88, 89, 97, 100, 113, 241, 242, 315, 317.
- Amitié divine**, 14, 26-31, 36, 45-47.
- Amitiés spirituelles** (Avantages des), 114, 118.
- Amour de Dieu**, 89, 90, 107, 113, 126, 143, 144, 154, 194, 204, 344, 346, 351.
- (Actes d'), 336.
- (Ce que c'est que l'), 63.
- (Marques et effets de l'), 18, 39, 63, 68, 70-73.
- (Marques et propriétés de l'), 144, 297.
- (Sentiments d'), 52-54, 58.
- pour nous, 8, 9, 45, 58, 90,

- 91, 113, 186, 197, 324, 327, 345.
- Amour des ennemis**, 68, 333.
- Amour du prochain**, 68, 73-75, 107, 108, 194-197, 346.
- (Défaut d'), 90, 193.
- Amour de soi**, 201.
- Amour-propre**, 193, 202, 305.
- Appels divins**, 110, 111, 157, 219.
- Aspirations d'amour**, 326.
- Aumônes**, 20.
- Austérités**. Voir Pénitence.

B

- Baiser mystique**, 5, 12-14, 19, 26, 38, 43, 46, 52, 338.
- Bêtes venimeuses** (Vices et tentations comparés aux), 91, 93, 101, 103, 105, 106, 110, 112, 114, 116, 118, 126, 133, 140, 146, 171, 330, 341.
- Biens de ce monde** (Mépris des), 39, 51, 52.
- Blessure d'amour**, 45, 73, 219-223, 305.
- Bonté divine**, 13, 89.
- Brièveté de la vie**, 41, 309.

C

- Caresses divines**, 19, 45, 52, 62.
- Charité**, 187, 191, 350.

— (Comment est réglée en l'âme la), 65-68.
 — (Manque de), 193, 197.
 — **héroïque** (Marques de la), 39-43, 61.
Chemin spirituel (De quelle manière il faut avancer dans le), 132, 133, 137, 144, 154.
Ciel, 89, 121, 204, 324, 339.
 — (L'âme du juste est un), 87, 88.
Combats spirituels, 120, 121, 329.
Communion (Dispositions dans lesquelles on doit recevoir la), 44.
Compagnie de J. C. (Il faut vivre en la), 275, 278-282.
Compagnie divine, 318, 319, 338, 341, 347.
Confesseur (Franchise à l'égard du), 293.
 — (Soumission au), 231, 237.
Confession, 27, 28.
Confiance en Dieu, 53, 118, 203.
Connaissance de soi, 93, 100-104, 117, 119, 127, 129, 131, 189, 214, 215, 244, 250, 251, 254, 303.
Conscience (Pureté de), 285.
Considération, 92.
Consolations sensibles, 116, 134-136, 141-143, 149-151.
Contemplation, 17, 169.
 — (Effets de la), 343.
Contrainte (Eviter la), 100, 101.
Correction fraternelle, 108.
Courage, 117, 133, 207, 236, 237, 248, 250, 252, 255, 345.
Courage de la sainte, 52, 53.
Crainte, 98, 123, 163, 164, 267, 339, 342, 343.
Création (Merveilles de la), 150, 152.
Croix, 33.

— (Désir des), 163.
 — (Il faut s'armer de la), 115.
 — (Il faut porter la), 184, 339.
Curiosité (Eviter la), 10.

D

Défaillance physique, 163, 166.
Défauts (Veiller sur ses), 137.
Défiance de soi, 44, 118, 203, 339.
Délices spirituels, 7-9, 51, 56, 57, 62, 136.
 — (Détachement des), 297.
Demi-docteurs (Mal que font les), 174.
Démon (Artifices du), 15, 16, 103, 104, 106, 108, 137, 140, 141, 148, 165, 168, 184, 195, 201-203, 228, 229, 260-262, 276, 285, 292, 293, 299, 350.
 — (Combats livrés par le), 111, 112, 114, 115, 118, 164, 165, 200.
 — (Souffrances extérieures causées par le), 216.
Dépouillement, 126.
Désirs (Utilité des généreux), 35.
Détachement, 68, 155, 183, 327, 333, 334.
Dévouement, 350.
Dignité de notre être, 88, 89, 91, 92, 314.
Directeur spirituel (Qualités que doit avoir le), 136.
Discretion outrée, 33, 72, 132.
Distractions (Peines causées par les), 144-148.
Doctrine (Il faut interroger les hommes de), 145, 173, 284, 285.
Dons (Dieu est le maître de ses), 140, 153, 155, 158, 176, 244, 271, 272, 282, 283, 305, 352.

Douleur d'avoir offensé Dieu, 266-268.

Douleur de voir Dieu offensé, 182, 184-188, 191.

E

Eau (La grâce céleste comparée à l'), 150-152, 153, 162, 163, 249.

Eau bénite, 29.

Ecriture sainte (Ceux qui doivent approfondir l'), 6.

— (Mystères que renferme l'), 3-10, 45, 47, 76.

— (Simplicité avec laquelle il faut lire l'), 5, 6, 9, 10.

Efforts (Prix des), 111, 133, 136.

Eglise (Amour de l'), 144, 353.

— (Soumission à l'), 84, 354.

Elans. Voir Impulsions mystiques.

Embrassement spirituel, 223

Enfer, 290, 308, 309.

Entendement (Trouble de l'), 162.

Entrevue spirituelle, 199, 200.

Esclavage divin, 345, 346.

Esprit (Différence entre l'âme et l'), 253, 320.

Estime de soi. Voir Orgueil.

Etincelle céleste, 220, 221, 238.

Extase. Voir Ravissement.

F

Faiblesse naturelle (L'âme abandonnée à sa), 259.

Fermeté, 342.

Fiançailles spirituelles, 199-201, 207, 237, 323, 324.

Foi, 37, 39, 40, 112, 113, 163, 276.

Force divine (L'âme participe à la), 334, 347.

G

Générosité (Importance de la), 27, 40-42.

Gloire de Dieu (Désirs de la), 144, 161, 258, 298, 331-333, 348, — (Recherche de la), 72.

Goûts spirituels, 134-136, 141-143, 150-153, 162, 163, 184, 199, 219.

Grâce (Bonheur d'une âme en état de), 96, 97, 316.

Grâces mystiques (But des), 343, 344.

Grandeur divine, 6, 61.

Grandeurs de Dieu (Connaissance des), 101, 102, 254.

Guerre intérieure, 117, 140, 141, 147, 165.

Guerre livrée au corps, 347, 348.

H

Hérétiques (Prier pour la conversion des), 353.

Honneur (Fuir l'attache à l'), 130, 131.

— (Mépris de l'), 344.

Hospitalité donnée à J. C., 348.

Humanité de J. C. (Il faut s'occuper de l'), 119, 268-277.

— (Vision de l'), 288-290, 322-324.

Humilité, 33, 44, 45, 98, 101, 104, 125, 127, 129, 132, 133, 135, 143, 154, 155, 163, 174, 177, 195, 252, 254, 261, 283, 285, 339, 342, 346, 350.

— (Ce que c'est que l'), 303.

— (Défaut d'), 90, 125, 135, 154, 246.

— (Exhortation à l'), 64.

— (Fausse), 41, 103.

— **de la sainte** (Sentiments d'), 52, 85, 89, 122, 123, 193, 314, 345, 351.

I

- Illusions**, 129-132, 137, 144, 201, 202, 261.
 — (Exemples d'), 31, 35.
Imagination (Différence entre l'entendement et l'), 144-146, 148, 195.
 — (Erreurs causées par l'), 153, 167, 224.
 — (Souffrances causées par l'), 144-146, 160, 171, 172.
Imperfection (Fuite de l'), 258.
Impuissance humaine, 176.
Impulsions mystiques, 218-223, 334, 335.
Inquiétudes, 128, 131, 146, 171, 299.
Ivresse spirituelle, 49, 50, 61, 62, 73.
 — (Fausse), 276.

J

- Jubilation spirituelle**, 262-263.
Jugement dernier, 290.
Jugements téméraires, 193.

L

- Larmes**, 141-143, 155, 184, 260-262, 304, 305.
Libéralité divine, 159, 172, 197, 201, 204, 244, 250, 305.
Liberté d'esprit (Défaut de), 130.
Loi de Dieu (Accomplir la), 190, 335.
Louanges (Dangers des), 22-24.
 — (Mépris des), 209, 210.
Louanges de Dieu, 85, 89, 90, 135, 143, 171, 182, 210, 243, 258, 259, 264, 333, 334, 348, 351, 353.
Luthériens. Voir Hérétiques.

M

- Magnificences divines**, 313, 314.
Maladies, 210, 211.
Mariage spirituel, 199, 314-331.
 — (Effets du), 331-340.
Martyrs, 201, 245.
Médiance, 108.
Méditation, 143, 144, 151, 155, 158, 162, 271, 273.
 — (Il y a des âmes qui ne peuvent faire la), 270-273.
Meilleure part, 348, 349.
Mélancolie, 145, 212, 223-225, 280.
Mensonge (Ce que c'est que marcher dans le), 303.
Merveilles de Dieu, 90, 152, 163, 177, 179, 244, 282.
Messages d'amour, 335, 336.
Miséricorde divine, 44, 89, 90, 110, 134, 157, 169, 185, 204, 251, 301, 339.
Monde (Attache aux biens de ce), 130, 131.
 — (Bassesse et caducité des biens de ce), 112, 243, 253, 254.
 — (Combien il importe de se dégager des affaires du), 105, 106.
 — (Malheur des âmes livrées au), 104, 105, 113, 114, 172.
 — (Mépris du), 136, 163, 254, 264, 303.
Mort, 112.
 — (Désirs de la), 121, 184, 256, 267, 333, 334, 339.
 — (Il faut parfois modérer les désirs de la), 259, 260.
Mortification, 350.
Munificence divine, 8, 58-60, 65-67.

O

- Obéissance**, 16, 83, 84, 136, 167, 190, 353.
- Occasions dangereuses** (Eviter les), 110, 137, 164, 200.
- Œuvres** (Haute valeur des), 73-76, 119, 126, 153, 196, 197, 344.
- **extérieures**, 216, 332.
- Ombre divine**, 55-57.
- Oraison**, 92, 93, 99, 111, 118, 119, 169.
- (Marques de la véritable), 153, 170.
- (Quand il faut retrancher l'), 166.
- (Triste état des âmes qui ne font pas), 91-93.
- Voir **Quiétude et Union**.
- Orgueil** (Fuir l'), 165, 193.
- Oubli de soi**, 98, 133, 160, 161, 204, 209, 264, 331, 332, 344.
- Ouragan de suavité**, 222.

P

- Paix intérieure**, 108, 117, 127, 184, 326-330, 332, 336, 338, 339.
- **véritable**, 5, 12, 14, 18, 20, 36, 39, 40, 42, 43, 56, 60.
- **trompeuse**, 15-33.
- Pardon des offenses**, 301, 333.
- Paroles divines**, 224-235, 280, 327, 328, 332.
- (Marques et effets des), 226-230, 232-235, 327.
- (On ne peut se soustraire aux), 235.
- Paroles venant de l'imagination ou du démon**, 226, 230-234.
- Passion du Fils de Dieu**, 10, 43, 45, 53, 143, 186-188, 197, 269, 272-274, 302.

- Passions de l'âme**, 142, 149, 330.
- Patience**, 61, 147, 148, 211.
- Pauvreté**, 20-22.
- Péché** (C'est en Dieu même que se commet le), 300, 301.
- Péché** (Horreur que doit inspirer le), 18, 19, 29, 30, 123, 342.
- (Malheur de l'âme en état de), 93-98, 102, 315, 316.
- **vénial**, 29, 342.
- Peines extérieures**, 207-211.
- Peines intérieures**, 124, 125, 143, 207, 211-217, 257.
- **qui naissent de la charité**, 191, 192.
- Pénitence**, 112, 133, 163, 182, 183, 187, 245, 329, 348.
- **nécessaire**, 24-26.
- Pénitences indiscrettes**, 107.
- Persécutions** (Avantages des), 60, 75.
- (Désir des), 74, 75.
- Persévérance**, 111, 114, 117, 120, 126, 164.
- Pensées** (Si le démon connaît nos), 172.
- (Pourquoi il ne faut pas enchaîner le mouvement des), 159-161.
- **importunes**. Voir **Distractions**.
- Perfection** (En quoi consiste la), 107, 116, 135.
- Présence de Dieu en nous**, 175, 334, 340.
- Prétentions spirituelles**, 123-127.
- Prière** (Nécessité de la), 119.
- **vocale**, 92, 167.
- Prudence**, 285.
- Puissance divine**, 90, 174, 176, 241, 250, 258, 305.
- Puissances de l'âme** (Différence entre l'âme et les), 320.

- (Il ne faut pas renoncer à l'activité des), 161.
- (Suspension des), 192, 238, 239, 300.
- Purgatoire**, 268, 306, 308.
- Pusillanimité**, 34, 35, 40-42, 52, 102, 103.

Q

- Quiétude** (Oraison de), 47-49, 150-155, 162-163, 170, 197, 219, 275.

R

- Raison**, 112, 132, 133, 216.
- Ravissement faux**, 163, 166, 237, 242, 247.
- **vrai**, 70, 166, 236-247, 256, 257, 289, 290, 310.
- Ravissements** (Cessation des), 337, 338.
- (Effets des), 243, 246, 236-260, 262-265.
- Reconnaissance envers Dieu**, 159.
- Rectitude apparente**, 123-138.
- Recueillement**, 117-119.
- **surnaturel**, 156-163.
- Renoncement**, 181.
- Rentrer en soi-même** (Nécessité et avantages de), 91-93, 113, 117-119.

S

- Sacrifice**, 330.
- Sagesse divine**, 59, 63.
- Saint-Sacrement** (Foi et amour au), 12, 44.
- (Outrages faits au), 13.
- (Majesté de Dieu dans le), 13.
- Sainte Vierge** (Souvenir et intercession de la), 64, 104, 269, 273, 276, 343.
- (Bonheur d'être fille de la), 122, 123.
- Saints** (Souvenir et intercession

des), 103, 104, 269, 270, 273, 343, 344.

— (Vision des), 232, 282.

Santé (Préoccupation exagérée de la), 132, 133.

Sécheresses (Ne pas se plaindre des), 115, 116, 125, 127.

— (Causes des), 124, 125.

— (Cessation des), 336.

Secrets célestes, 239, 242, 288, 300-302.

Sécurité (Il n'est pas en cette vie de), 121-123, 202, 286, 328.

Service de Dieu (Ardents désirs du), 182, 183, 204, 205, 333, 348.

Silence, 108, 138, 336, 337.

Simplicité, 174.

Soif spirituelle, 308.

Solitude (Désir de la), 156, 182, 206, 256, 334.

— (Quand il faut retrancher la), 167.

Sommeil spirituel, 165.

Souffrances, 131, 183, 184, 211, 343.

— (Avantages des), 75, 211, 347.

— (Désir des), 60, 74, 75, 182, 207, 238, 259, 332.

Soumission à Dieu, 186.

Supérieur (Quand il faut prévenir le), 108.

— (Rapports avec le), 16.

T

Tempête spirituelle (Violente), 213-215.

Tentations, 17, 18, 108, 115, 226.

Touches d'amour, 333-337.

Transport, 141, 305.

— **douloureux**, 304-312.

Trinité (Vision de la très sainte), 317-320.

Troubles intérieurs (Cessation des), 336, 341, 342.

U

- Union** (Oraison d'), 49-76, 170-191, 198-203, 323-325, 335.
 — de volonté, 191-194, 196, 197.
Union d'esprit à esprit, 347.

V

- Vaine gloire**. Voir Orgueil.
Ver à soie (L'âme figurée par le), 178-183, 189.
Vérité (Dieu est), 302.
 — (Il faut marcher dans la), 302.
 — L'humilité, c'est marcher dans la), 303.
 — (Quelles sont les âmes fixées dans la), 56.
Vers rongeurs des vertus, 192, 193.
Vertus (Exhortation à la pratique des), 36.
 — (Fausses), 195.
 — (Le degré de sainteté correspond à la pratique des), 283.
 — (Mérites de l'acquisition laborieuse des), 297.
 — (Nécessité des progrès dans les), 163, 164, 169, 189, 203, 204, 221, 292, 346.
Vie active, 166, 167.
Vie spirituelle (Fondement qu'il faut donner à la), 346, 351.
Vigilance, 16, 339.

- Vision** (Effet de la véritable), 299-303, 343, 344.
 — **imaginaire**, 239, 252, 287-292, 300, 322.
 — (Avantages de la), 294, 295, 297, 298.
 — (Il ne faut pas désirer la), 295-297.
 — **intellectuelle**, 232, 239-242, 252, 253, 278-288, 300, 317-320, 324.
 — (Effets de la), 280-284.
Visions (Fausses), 290-294.
Vol de l'esprit, 248-255, 337.
 — (Effets du), 253, 254, 255.
Volonté (Abnégation de la), 136, 191, 197, 345.
 — (Détermination de la), 114, 126, 195.
 — (Différence entre l'amour et la), 63.
 — (Soumission de la), 132, 176, 184, 186, 191.
 — **de Dieu** (Conformité à la), 37, 43, 115, 116, 121, 127, 193, 296, 307, 332.
Volonté propre (Attache à la), 202.

Z

- Zèle des âmes**, 36, 73, 75, 96, 184-188, 190, 258, 333, 334, 342, 348-351.
 — **indiscret**, 107, 108, 137, 138.

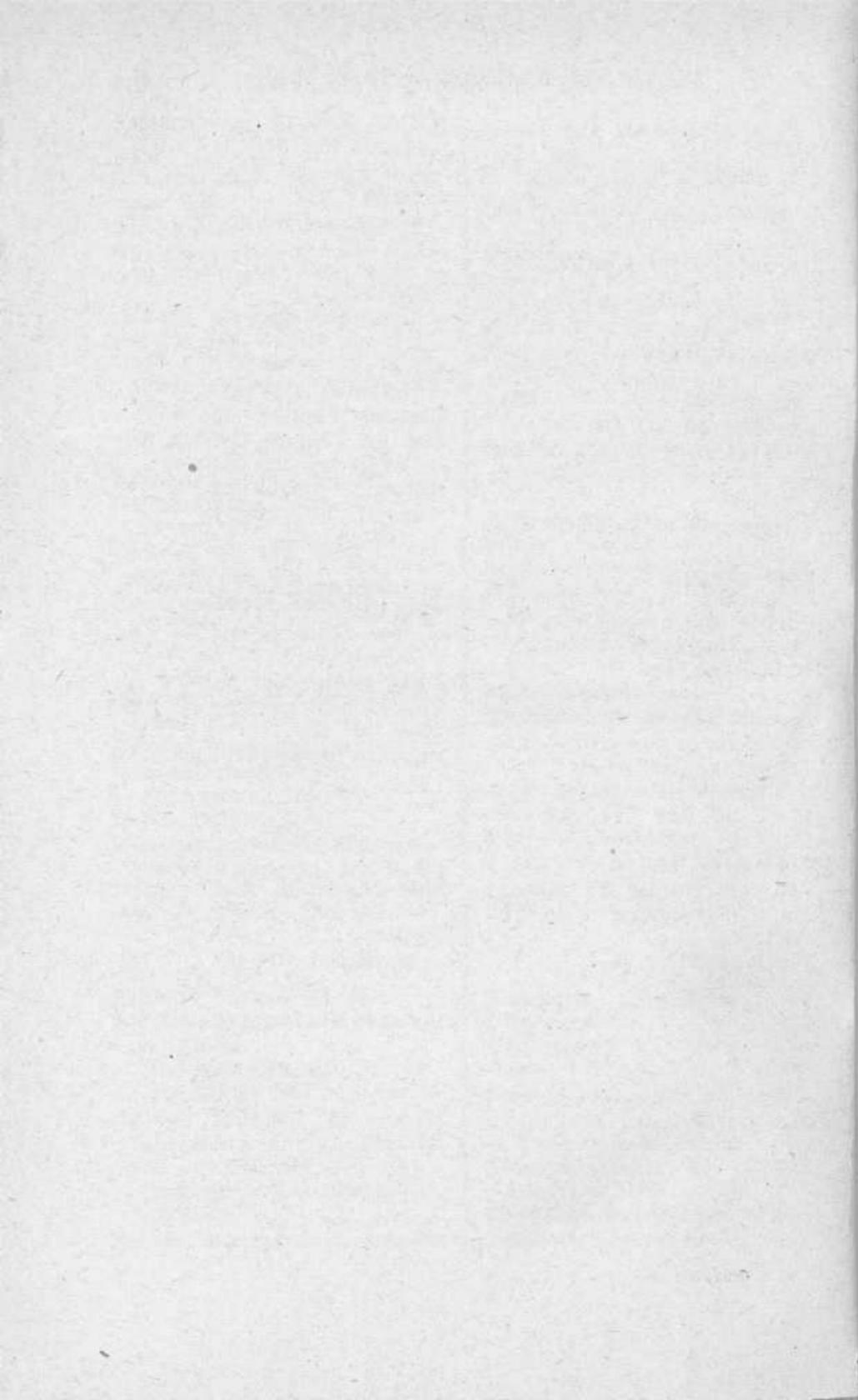


TABLE DES MATIÈRES

LES PENSÉES SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

	Pages.
Prologue	3
CHAP. I ^{er}	5
Respect avec lequel il faut lire les paroles de Dieu dans l'Écriture. — Les femmes ne doivent point s'épuiser l'esprit à vouloir les comprendre. — But de la Sainte en écrivant ces pages.	
CHAP. II.	15
Paix trompeuses offertes à l'âme par le monde, la chair et le démon. — Sainteté de l'état religieux, qui conduit à la paix véritable sollicitée par l'Épouse des Cantiques.	
CHAP. III	37
Paix véritable que Dieu accorde à l'âme. — Force qui lui est en même temps communiquée. — Charité héroïque dont les amis de Dieu nous ont donné l'exemple. — Intimité de l'union que Dieu contracte ici-bas avec les âmes.	
CHAP. IV	47
Oraison de quiétude. — Suavités qu'on y goûte. — Oraison d'union. — Les jouissances terrestres n'ont aucune proportion avec les délices divines. — L'âme élevée à cette oraison peut dire avec vérité que son Bien-Aimé est à elle et qu'elle est à Lui. — Elle se détermine à réaliser pour Lui de grandes choses.	
CHAP. V.	55
Encore l'oraison d'union. — L'âme à l'ombre de la Divinité. — L'Esprit-Saint médiateur entre l'âme et Dieu. — Magnificences de la miséricorde divine. — L'âme, nourrie des fruits que lui présente son Bien-Aimé, comprend qu'elle doit travailler et souffrir pour Lui.	
CHAP. VI	60
Les dons de Dieu surpassent nos désirs. — Sainte ivresse où plonge l'union divine. — Ce que c'est que l'amour. — L'âme mérite-t-elle	

pendant la suspension des puissances ? — Ignorance où elle reste relativement à la faveur de l'union. — Quelques âmes se voient élevées à l'oraison d'union et enrichies de biens immenses en fort peu de temps. — Effets produits par l'oraison d'union.

CHAP. VII. 69

L'Épouse demande la faveur de souffrir et de travailler pour Dieu et le prochain. — Fruits admirables que font dans l'Église les âmes favorisées de l'union divine et dégagées de tout intérêt propre. — La Samaritaine, exemple des âmes qu'embrase l'amour du prochain. — Ceux qui commencent à goûter les joies divines ne comprennent pas la voie sublime que suivent les âmes livrées à la charité fraternelle. — Quand Dieu les aura suffisamment nourris du lait céleste, il les appliquera à des choses plus hautes. — La sainte rappelle le but qu'elle s'est proposé en commençant cet écrit et déclare qu'il y aurait témérité de sa part à s'étendre davantage.

LE CHATEAU INTÉRIEUR

Titre tracé de la main de sainte Thérèse au manuscrit original. 81

Prologue de la sainte 83

PREMIÈRES DEMEURES

CHAP. I^{er}. — De l'excellence et de la beauté de notre âme. Comparaison destinée à les faire entendre. Combien cette connaissance et celle des faveurs que Dieu nous accorde nous sont avantageuses. L'oraison est la porte de ce château. 87

Idee fondamentale de l'ouvrage : L'âme considérée comme un château splendide habité par Dieu lui-même. — Noblesse de l'âme créée à l'image de Dieu. — Malheur de ceux qui négligent le soin de leur âme. — Pourquoi il est bon de faire connaître les faveurs que Dieu accorde en cette vie. — Entrée de l'âme dans les premières pièces du château.

CHAP. II. — Différence d'une âme en état de péché mortel, et comment Dieu la fit voir à quelqu'un. De la connaissance de soi-même. Ce qui en est dit est fort utile et certains points méritent attention. Comment il faut se représenter les demeures de ce château. 95

Ruine lamentable dans laquelle le péché mortel précipite cette créature si belle. — Appel aux âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. — Avantages qu'a procurés à la sainte la vision d'une âme en état de péché. — Combien il est utile de connaître ce que Dieu opère surnaturellement en nous. — Disposition du château intérieur. — De la connaissance de soi et de la considération des grandeurs de Dieu. — Comment l'âme doit résister aux suggestions du démon. — Importance de l'amour mutuel.

SECONDES DEMEURES

- CHAP. UNIQUE. — De la nécessité de la persévérance pour parvenir aux dernières Demeures et des combats que le démon livre aux âmes. Combien il importe, pour arriver au terme, de ne point faire fausse route au début. Moyen dont l'expérience a prouvé la grande efficacité. 109

Souffrances qu'endurent les âmes dans ces secondes Demeures. — Appels que Dieu leur fait entendre pour les amener à rentrer dans le château — Courage avec lequel elles doivent résister aux attaques du démon. — Avantages que l'on trouve à embrasser la croix. — Utilité pour ces âmes de lier amitié avec celles qui marchent dans les voies spirituelles. — Combien l'oraison leur est nécessaire.

TROISIÈMES DEMEURES

- CHAP. I^{er}. — A quelque degré d'élévation que l'on soit parvenu, il ne faut jamais se croire en sûreté durant cet exil, et l'on doit toujours marcher avec crainte. Quelques-uns de ces points pourront être utiles. 120

Misère de notre exil en ce bas monde. — Effroi que cause à la sainte l'incertitude où l'on y vit. — Humble retour sur ses infidélités passées. — Erreur des âmes qui se plaignent des sécheresses. — Nécessité de l'humilité. — Nous ne devons aspirer qu'à servir Dieu parfaitement, afin de payer de retour les immenses bienfaits que nous en avons reçus. — Les consolations sont quelquefois le partage des âmes les plus faibles.

- CHAP. II. — Des sécheresses dans l'oraison, et des imperfections où l'on peut tomber. Combien nous avons besoin de nous éprouver nous-mêmes, et comment le Seigneur éprouve ceux qui habitent ces Demeures. 128

Illusions que les âmes peuvent se faire sur leurs dispositions intérieures. — Exemples de ces illusions. — La sainte engage ses filles à s'éprouver elles-mêmes. — Combien l'humilité l'emporte sur l'austérité corporelle. — Pourquoi il est bon de faire connaître les faveurs que Dieu accorde aux âmes. — La perfection ne consiste pas dans les goûts spirituels, mais dans l'amour et les œuvres. — Conseils aux âmes qui habitent les troisièmes Demeures.

QUATRIÈMES DEMEURES

- CHAP. I^{er}. — Différence qui existe entre les consolations, les tendres sentiments de dévotion qu'on éprouve dans l'oraison, et les goûts spirituels. Celle qui écrit fut très heureuse d'apprendre que l'imagination et l'entendement ne sont pas

	Pages.
une même chose. Ce chapitre sera utile aux personnes distraites dans l'oraison	139
<p>Combien l'assistance de l'Esprit-Saint est nécessaire lorsqu'il s'agit de parler des faveurs surnaturelles — Utilité des tentations. — Les sentiments de dévotion peuvent s'obtenir par des efforts. — Conseils aux âmes qui s'exercent à les acquérir. — Ce que c'est que l'amour véritable. — Encouragement aux personnes qui s'effraient de l'égarement de leurs pensées dans la prière.</p>	
CHAP. II. — Suite du même sujet. Comparaison destinée à faire comprendre la nature des goûts spirituels, et comment on les obtient sans les rechercher	149
<p>Ce qui distingue les goûts spirituels des consolations acquises dans la méditation. — Combien les merveilles de Dieu dépassent la portée de nos esprits. — Impuissance de l'âme à se procurer par elle-même les goûts spirituels. — Pour les obtenir, la disposition la plus nécessaire est l'humilité. — Raisons pour lesquelles l'âme ne doit pas rechercher ces sortes de faveurs.</p>	
CHAP. III. — De l'oraison de recueillement, que Dieu accorde d'ordinaire avant celle dont il vient d'être parlé. Effets de cette oraison et de la précédente, qui est celle des goûts divins.	156
<p>Explication préalable du recueillement surnaturel. — Comment Dieu fait rentrer dans le château les sens et les puissances. — L'âme doit-elle enchaîner sa pensée en se tenant dans l'attente de l'action divine ? — Effets produits par l'oraison des goûts divins. — Les âmes qui en sont favorisées doivent éviter avec soin les occasions d'offenser Dieu. — Illusions dans lesquelles on peut tomber.</p>	

CINQUIÈMES DEMEURES

CHAP. I ^{er} . — Comment l'âme s'unit à Dieu dans l'oraison. Marques auxquelles on reconnaît qu'on n'est point trompé. . .	168
<p>Magnificence des cinquièmes Demeures. — Dispositions qu'exige l'oraison d'union. — Nature de cette oraison. — Quelle est la marque la plus certaine qu'une âme a reçu pareille faveur. — Dans l'oraison d'union l'âme ne prête à Dieu d'autre concours que celui d'une volonté soumise.</p>	
CHAP. II. — Suite du même sujet. Comparaison bien propre à expliquer l'oraison d'union. Effets que cette oraison produit dans l'âme. Ce chapitre mérite attention.	178
<p>L'âme, arrivée à l'union, est comparée au papillon né du ver à soie. — Dispositions nouvelles et admirables où elle se trouve au sortir de l'union. — Son dégoût du monde et son désir de quitter la vie. — Souffrance qu'elle endure à la vue de la perte des âmes. — Cette souffrance peut nous donner l'idée de celles de Jésus-Christ.</p>	

- CHAP. III. — Encore le même sujet. Autre genre d'union que l'âme peut acquérir avec la grâce de Dieu. Pour y arriver, l'amour du prochain est absolument nécessaire. Ce chapitre est d'une grande utilité 189

La grâce de l'union n'est jamais donnée en vain. — Comment Dieu en fait profiter le prochain. — Elle peut s'acquérir par une autre voie, accessible à toutes les âmes. — L'union ainsi acquise coûte plus d'efforts que la première et reçoit une plus belle récompense. — Toute la perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain. — Importance des progrès dans la charité fraternelle.

- CHAP. IV. — Fin du même sujet. Combien la circonspection est nécessaire en ce degré d'oraison, parce que le démon y déploie toutes ses ruses pour faire retourner l'âme en arrière . . . 198

L'oraison d'union est une entrevue de l'âme avec Dieu. — C'est un acheminement au mariage spirituel. — Efforts tentés par le démon pour empêcher la célébration de ce divin mariage. — De quelle manière l'âme doit déjouer ses artifices. — Combien Dieu lui donne de secours pour y arriver.

SIXIÈMES DEMEURES

- CHAP. I^{er}. — Les souffrances de l'âme vont croissant, à mesure que le Seigneur lui accorde de plus grandes grâces. Nature de quelques-unes de ces souffrances, et comment s'y comportent ceux qui ont pénétré dans cette Demeure. Ceci est excellent pour les personnes éprouvées par des peines intérieures 206

Dieu fait désirer à l'âme le bien immense qu'il lui prépare. — Tourments de toutes sortes par lesquels il faut passer avant de se voir admis au mariage spirituel. — Souffrances extérieures : persécutions, maladies. — Inexprimables angoisses intérieures et de quelle manière Dieu y met un terme. — Ces peines donnent à l'âme la connaissance d'elle-même. — Conduite qu'elle doit tenir durant ces épreuves.

- CHAP. II. — Divers modes par lesquels Notre-Seigneur réveille l'âme. Ces faveurs, d'ailleurs très élevées et très précieuses, sont, autant qu'on en peut juger, à l'abri de toute illusion . 218

Comment l'Époux fait entendre ses appels. — Une étincelle, tombée du brasier divin, apporte à l'âme un tourment plein de suavité. — Autre embrasement délicieux, sans aucun mélange de souffrance. — Ces deux faveurs ne peuvent être attribuées au démon ou à l'imagination. — L'âme doit rendre à Dieu de grandes actions de grâces de ce qu'il daigne l'en gratifier.

- CHAP. III. — De quelle manière Dieu daigne quelquefois parler à l'âme. Combien il faut éviter de se conduire alors par ses

propres lumières. Quelques marques auxquelles on peut reconnaître s'il y a ou non illusion. Ce chapitre est très profitable. 224

Dieu fait entendre sa parole à nos âmes de plusieurs manières. — Illusions qui peuvent se produire. — Marques qui distinguent les paroles divines. — Comment on reconnaît celles qui proviennent de l'imagination et du démon. — De quelle manière l'âme doit se comporter à l'égard de ces paroles surnaturelles. — Elle ne peut se soustraire aux paroles divines.

CHAP. IV. — Comment Dieu suspend l'âme dans l'oraison par le moyen du ravissement, de l'extase, de l'enlèvement de l'esprit, ce qui, à mon avis, est tout un. L'âme a besoin d'un grand courage pour recevoir de Sa Majesté d'éminentes faveurs. 236

Courage qui doit animer l'âme que Dieu appelle au mariage spirituel. — Elle est conduite à ce divin mariage par le moyen des ravissements. — Première espèce de ravissement. — Dieu y découvre à l'âme des secrets célestes. — Bassesse des choses d'ici-bas comparées aux merveilles que Dieu opère en nous. — Effets du ravissement.

CHAP. V. — Suite du même sujet. Description d'un autre genre de ravissement, appelé vol de l'esprit, par lequel Dieu élève les âmes. Pourquoi l'âme a ici besoin de courage. Explication intéressante de cette faveur divine. Ce qui en est dit est d'une grande utilité. 248

Le vol de l'esprit ne diffère pas du ravissement quant à la substance. — Impétuosité de ce mouvement. — Connaissance que l'âme reçoit alors de la grandeur divine. — Autres connaissances admirables que le vol de l'esprit apporte à l'âme. — Immenses trésors dont elle se trouve ensuite enrichie.

CHAP. VI. — Effet produit par l'oraison dont il a été parlé au précédent chapitre : il montre que cette grâce est véritable et non le fruit de l'illusion. Autre faveur que Dieu accorde à l'âme, afin qu'elle s'occupe tout entière à lui donner des louanges 256

Tourments et délices qui sont le partage des âmes arrivées aux sixièmes Demeures. — Leurs ardents désirs de procurer la gloire de Dieu. — Comment elles doivent se comporter lorsqu'elles sont pressées d'une impatience excessive de quitter la vie. — De la jubilation spirituelle. — Combien est désirable une oraison si sûre et si avantageuse.

CHAP. VII. — De quelle façon les âmes favorisées de ces grâces s'affligent de leurs péchés. Dans quelle erreur sont les plus spirituels s'ils ne s'efforcent d'avoir toujours devant les yeux l'humanité de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, sa vie,

- sa passion sacrée, comme aussi sa glorieuse Mère et ses saints. Il y a là un enseignement très profitable 266
- Dispositions d'une âme favorisée de grâces aussi élevées. — Erreurs où tombent certains spirituels relativement à l'humanité de Notre-Seigneur. — Toutes les âmes, quelque degré d'oraison qu'elles aient atteint, peuvent et doivent s'occuper de la vie et de la passion de Jésus-Christ. — Si elles ne le font point, elles n'entreront jamais dans les dernières Demeures. — Difficultés qu'éprouvent certaines âmes à ce sujet. — Conduite qu'elles ont à tenir. — Dangers de la conduite contraire.
- CHAP. VIII. — Comment Dieu se communique à l'âme par la vision intellectuelle. Quelques avis à ce sujet. Effets produits par cette vision lorsqu'elle est véritable. Ces sortes de faveurs doivent être tenues secrètes 278
- Haute valeur de la vision intellectuelle. — Comment Jésus-Christ révèle à l'âme sa présence. — Avantages qu'apporte cette vision. — L'âme peut jouir de même de la présence des saints. — Confiance et circonspection avec lesquelles il faut se comporter. — L'âme la plus avancée dans les vertus est aussi la plus sainte.
- CHAP. IX. — Comment le Seigneur se communique à l'âme par vision imaginaire. Qu'il ne faut nullement désirer de marcher par cette voie, et pour quelles raisons. Ce qui en est dit sera d'une grande utilité. 287
- Comparaison destinée à faire comprendre de quelle manière Jésus-Christ se découvre à l'âme en son humanité. — Lumière dans laquelle il se montre. — Saint effroi que sa vue inspire. — Certitude qui reste à l'âme de la vérité de la vision. — Avantages qu'elle en retire. — Motifs pour lesquels on ne doit ni désirer ni demander ces sortes de faveurs. — Détachement où l'âme doit se tenir à l'égard des délices spirituelles.
- CHAP. X. — Autres faveurs que Dieu accorde à l'âme. Grand profit qu'elle en retire 299
- Admirables lumières que le Seigneur communique à l'âme au moyen de certaines visions intellectuelles. — Vision qui lui enseigne comment toutes choses sont contenues en Dieu. — Cette vision nous découvre la malice du péché et la nécessité où nous sommes de pardonner à nos frères. — Autre vision qui montre Dieu comme suprême Vérité. — L'humilité n'est autre chose que marcher dans la vérité.
- CHAP. XI. — Transports de désir par lesquels l'âme, mue de Dieu même, aspire à le posséder. Danger où ces transports mettent la vie. Avantages que l'âme retire de cette faveur que Dieu lui accorde 304
- Extase de douleur où la soif de voir Dieu fait entrer l'âme. — Les peines inconcevables qu'elle endure alors la disposent à pénétrer dans

la septième Demeure. — Ces peines sont comparables à celles du purgatoire et peuvent donner une idée de celles de l'enfer. — Effets qu'elles produisent sur le corps et sur l'âme. — Ce martyr, lorsqu'il atteint son plus haut degré d'intensité, met la vie en péril. — Dispositions admirables où il laisse.

SEPTIÈMES DEMEURES

CHAP. I^{er}. — Insignes faveurs accordées aux âmes lorsqu'elles sont parvenues aux septièmes Demeures. Comment il y a, ce semble, quelque différence entre l'âme et l'esprit, bien qu'au fond ce ne soit qu'une même chose. Plusieurs des points traités ici méritent attention 313

Les œuvres du Seigneur n'ont point de bornes. — Combien nous devons estimer notre âme, objet de ses complaisances. — Dieu habite au plus intime de l'âme en état de grâce comme dans un autre ciel. — État affreux où précipite le péché mortel. — L'âme admise à la célébration du mariage spirituel est introduite par Dieu dans sa propre demeure. — Les trois personnes de la très Sainte Trinité se découvrent à elle et continuent à la faire jouir de leur présence.

CHAP. II. — Suite du même sujet. Différence qui existe entre l'union spirituelle et le mariage spirituel. Ingénieuses comparaisons qui font comprendre cette différence 322

Mariage spirituel de l'âme avec Dieu. — Vision qui précède ce divin mariage. — Paroles que Jésus-Christ adressa à la sainte avant de la prendre pour son épouse. — Autre vision extraordinairement sublime dans laquelle Dieu s'unit indissolublement une âme et la rend un même esprit avec lui. — Différence entre les fiançailles spirituelles et le mariage spirituel. — Effets que laisse ce divin mariage.

CHAP. III. — Admirables effets produits par ce dernier degré d'oraison. On fera bien de les observer avec soin et attention, parce qu'ils diffèrent merveilleusement de ceux que produisent les oraisons précédentes 331

Manifestations de la vie nouvelle où le mariage spirituel a fait entrer l'âme. — Son oubli de soi, son désir des souffrances, sa soif de la gloire de Dieu, son détachement de toutes choses. — Message d'amour que le divin Époux lui envoie, et de quelle manière elle doit y répondre. — Cette Demeure est exempte de sécheresses et de peines intérieures. — Paix profonde, silence admirable, merveilleuses délices dont on y jouit.

CHAP. IV. — Conclusion. Quel est le but que se propose Notre-Seigneur en accordant à une âme de si grandes faveurs. Combien il est nécessaire que Marthe et Marie s'unissent ensemble. Ce qui en est dit sera d'une grande utilité 341

Les effets de ce divin mariage ne sont pas permanents. — Dieu, en accordant ces grâces, a pour but de rendre l'âme capable de porter de grandes souffrances. — Le mariage spirituel est destiné à produire des œuvres pour la gloire de Dieu. — Ce que c'est qu'être vraiment spirituel. — L'âme arrivée à la septième Demeure participe à la force de Dieu. — Combats qu'elle livre au corps. — Elle joint à la contemplation le zèle du salut des âmes. — La sainte engage ses filles à se sanctifier mutuellement par la pratique de toutes les vertus.

Épilogue.	332
-------------------	-----

POÉSIES

POÉSIES MYSTIQUES

POÉSIE I.	— Gémissements de l'âme exilée.	357
POÉSIE II.	— Aspirations à la vie éternelle.	360
POÉSIE III.	— Même sujet.	363
POÉSIE IV.	— Soupir vers la patrie céleste.	364
POÉSIE V.	— A la Beauté éternelle.	365
POÉSIE VI.	— Bonheur d'un cœur embrasé de l'amour divin.	365
POÉSIE VII.	— Blessure d'amour.	366
POÉSIE VIII.	— Dilectus meus mihi et ego illi.	366
POÉSIE IX.	— Recherche amoureuse.	367
POÉSIE X.	— Échange d'amour.	368
POÉSIE XI.	— Offrande de soi au Bien-Aimé.	369
POÉSIE XII.	— Appel à l'Époux divin au seuil de la Patrie.	372

POÉSIES CONTENANT DES CONSEILS SPIRITUELS

POÉSIE XIII.	— Sursum corda.	375
POÉSIE XIV.	— En voyage.	376
POÉSIE XV.	— Maximes spirituelles.	377
POÉSIE XVI.	— En route pour le ciel.	379

POÉSIES A L'OCCASION DES PRISES D'HABIT
ET DES PROFESSIONS

POÉSIE XVII.	— Pour une prise d'habit.	381
POÉSIE XVIII.	— Même sujet.	383
POÉSIE XIX.	— Pour une Profession.	383
POÉSIE XX.	— Même sujet.	384

	Pages.
POÉSIE XXI. — Même sujet	386
POÉSIE XXII. — Même sujet	387
POÉSIE XXIII. — Même sujet	388

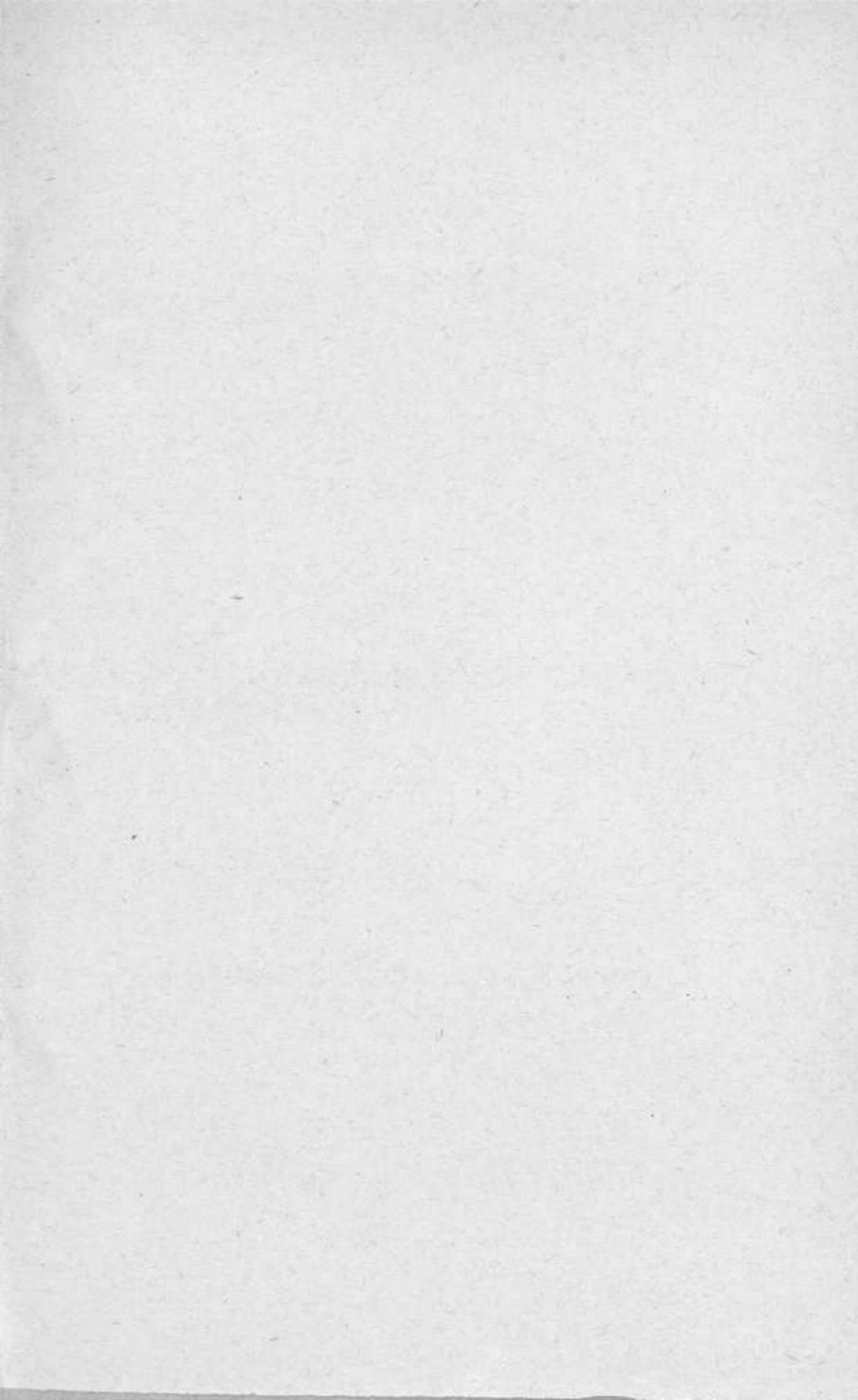
POÉSIES POUR LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DES SAINTS

POÉSIE XXIV. — A la croix du Sauveur	390
POÉSIE XXV. — Même sujet	391
POÉSIE XXVI. — Pour Noël	393
POÉSIE XXVII. — Même sujet	394
POÉSIE XXVIII. — Même sujet	395
POÉSIE XXIX. — Même sujet	396
POÉSIE XXX. — Pour la Circoncision	397
POÉSIE XXXI. — Même sujet	398
POÉSIE XXXII. — Pour l'Épiphanie	399
POÉSIE XXXIII. — Sur saint Hilarion	400
POÉSIE XXXIV. — A la fête de saint André	402
POÉSIE XXXV. — A sainte Catherine, martyre	403

STROPHES COMPOSÉES PAR SAINTE THÉRÈSE
ET SES RELIGIEUSES

POÉSIE XXXVI. — Pour l'éloignement d'un incommode fléau	405
Index	409

P. MERSCH, L. SEITZ & C^o, imp., 17, villa d'Aléala, PARIS-14^e — 32105.



HISTOIRE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR, par le P. Auguste HAMON, S. J., docteur ès lettres. — TOME I. **VIE DE SAINTE MARGUERITE-MARIE**, d'après les manuscrits et les documents originaux. 5^e édition revue et corrigée (10^e mille).

Un vol. grand in-8, 20 fr. ; *franco* 22 fr. »

L'ÉTUDE MYSTIQUE DU SAINT CŒUR DE MARIE, par le P. Robert MARCHAL, de la Compagnie de Jésus.

Un vol. in-8 couronne (104 pp.), 4 fr. ; *franco* 4 fr. 50

LES ÉTAPES DE DEHIVAL DANS LES VOIES DE L'AMOUR, par Henri BONTOUX.

Un vol. in-8 écu (401 pp.), 12 fr. 50 ; *franco*. 13 fr. 75

LES AMES GÉNÉREUSES, leur rôle, leurs récompenses, par le P. Louis CAPELLE, S. J. — 1. Les Ruines. — 2. La Réparation. — 3. Coopération que Dieu demande à ses créatures. — 4. Les Récompenses : a) dans cette vie ; b) dans l'autre vie. — 5. Applications à l'ordinaire de la vie chrétienne.

3^e édition. Un vol. in-8 couronne (xxviii-624 pp.) . . . 15 fr. »

franco. 16 fr. 50

PRÊTRE ET HOSTIE. Notre-Seigneur Jésus-Christ et son prêtre considérés dans l'éminente dignité du sacerdoce et les saintes dispositions de l'état d'hostie, par le P. S.-M. GIRAUD, missionnaire de Notre-Dame de la Salette.

Deux vol. in-8 écu (xxxix-623 pp. et 686 pp.) . . . 24 fr. »

franco. 26 fr. 40

LE LIVRE DE LA CONSOLATION, par Dom F. HEBBARD, de Ligugé.

7^e édition. Un vol. in-12 écu (280 pp.), sur papier bible teinté. 7 fr. 50

franco. 8 fr. 25

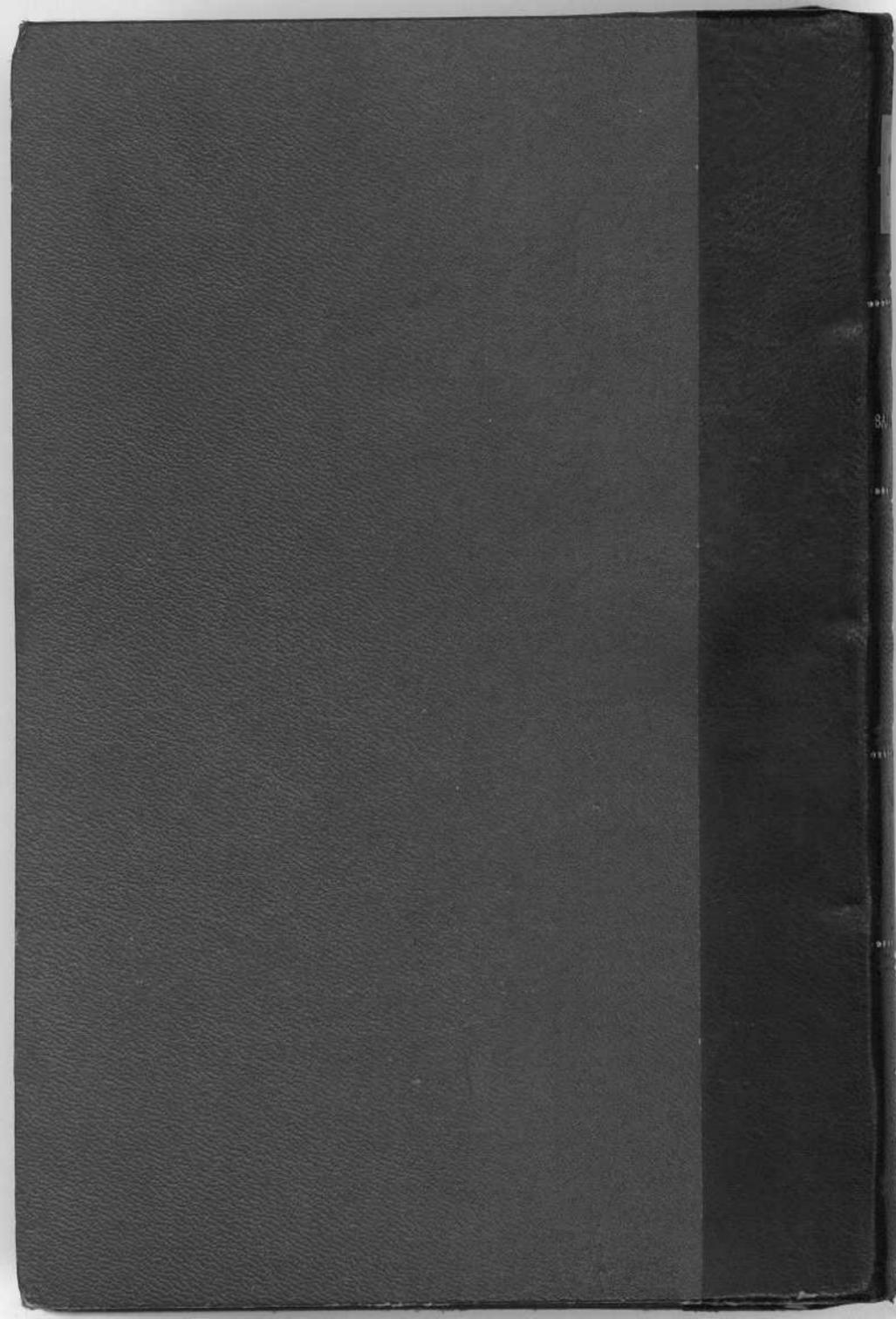
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

Obras de Santa Teresa de Jesús.

Número.....	3193	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	96	Precio de adquisición.	»
Tabla.....	1	Valoración actual.....	»



3193.

OEUBRES DE
SAINTE THERESE

4